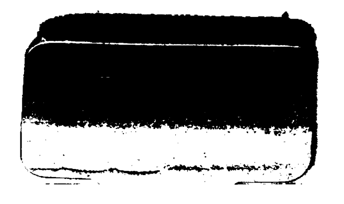








INTRODUCTION A L'ÉTUDE

DE LA

SCIENCE SOCIALE.

AVIS.

Nous avons donné dans la première édition de ce li

1° Plusieurs chapitres de la brochure *Nécessité d'un... politique en France*, par M. **Considérant**.

2° Une analyse des *Vices des procédés industriels* pa... **ron**.

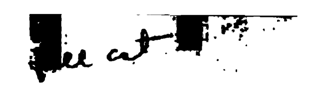
3° Une analyse du livre de M. **Maurize** intitulé : *D... la situation politique de la France.*

Nous avons cru inutile d'imprimer de nouveau ces t... tions qui étaient la reproduction presque textuelle de p... fragments des ouvrages désignés et qui se trouvent ... long dans le premier tome de la *Phalange*.

L'Abrégé du nouveau monde industriel contient ... qu'il est essentiel de connaître pour comprendre le mé... des *Séries passionnelles*, qui constituent en entier la ... *sociétaire* de Fourier.

Cette suppression est le seul changement un peu im... qui distingue cette édition de la première. Ajoutons ce... que les divisions de l'ouvrage ont été faites avec plus d... larité que dans l'édition précédente.

BESANÇON. — IMPRIMERIE DE OUTHENIN-CHALANDRE, FILS.



INTRODUCTION A L'ÉTUDE

DE LA

SCIENCE SOCIALE

CONTENANT

UN ABRÉGÉ DE LA THÉORIE SOCIÉTAIRE,

PRÉCÉDÉ

D'UN COUP D'ŒIL GÉNÉRAL SUR L'ÉTAT DE LA SCIENCE SOCIALE,
ET SUR LES SYSTÈMES DE FOURIER, D'OWEN ET DE SAINT-SIMON.

PAR AMÉDÉE PAGET,
DOCTEUR EN MÉDECINE.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
AUX BUREAUX DE LA PHALANGE,
LIBRAIRIE DE L'ÉCOLE SOCIÉTAIRE,
RUE DE TOURNON, 6.

1841.

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

SUR L'ÉTAT

DE LA SCIENCE SOCIALE

ET SUR LES SYSTÈMES

DE FOURIER, D'OWEN ET DE SAINT-SIMON.

La Politique est restée jusqu'à ce jour une fausse science, composée de systèmes contradictoires qui n'ont cessé de mettre les hommes en guerre les uns contre les autres. Aucun de ces systèmes, avant la conception de l'UNITÉ SOCIALE que nous devons à Ch. Fourier, n'a compris l'ensemble des intérêts qui interviennent dans le mécanisme des Sociétés humaines, et dont la satisfaction générale et complète est la condition *sine quâ non* du jeu régulier de ce mécanisme. Un nombre toujours considérable de ces intérêts ont été méconnus ou négligés par tous les Systèmes appliqués jusqu'à présent au règlement des Sociétés. Aussi n'est-il pas un seul de ces Systèmes qui n'ait vu se former autour de lui des partis ennemis, aux attaques desquels il a toujours fini par succomber.

Et en effet il serait difficile de trouver aujourd'hui dans tout le bagage des idées gouvernementales que nous a léguées le passé, et qui, à l'heure qu'il est, composent encore à elles seules la richesse politique des sociétés modernes; il serait difficile, disons-nous, de trouver une seule idée qui n'ait été plusieurs fois essayée, et qui plusieurs fois aussi n'ait succombé à la tâche qu'elle s'était imposée, faute de l'avoir comprise dans toute son étendue, faute, en d'autres termes, d'avoir su donner satisfaction à tous les intérêts.

L'exclusivisme a été un défaut commun à tous les Systèmes politiques inventés et pratiqués jusqu'à ce jour. Tous, sans aucune exception, ont eu pour résultat constant de superposer certains intérêts à d'autres intérêts, de constituer la domination plus ou moins oppressive de certaines classes sur d'autres classes. Voilà pourquoi nous disons qu'ils n'ont cessé de faire régner la guerre entre les hommes; tout au moins ne saurait-on contester qu'ils aient été impuissants à l'empêcher, à la détruire, en supposant, ce que nous ne refusons pas d'admettre, que cette guerre ait une cause plus profonde que la simple mésintelligence des doctrines politiques. C'est là en effet ce que nous démontrerons plus tard.

Toutefois, il est certain que les nombreux et infructueux essais qui ont été tentés sur le terrain de la politique n'ont pas peu contribué à l'extrême confusion qui règne aujourd'hui dans la Société,

à cette lutte universelle et continuelle de tous les intérêts, de tous les besoins, de toutes les forces qui y sont en jeu, et dont la flagrante hostilité est, sans contredit, l'un des caractères les plus saillants de notre état social actuel. — Y eût-il jamais une époque qui ait offert l'exemple de divisions aussi nombreuses et aussi générales que la nôtre? La lutte existe partout, entre les fractions les plus minimes de la Société comme entre ses grandes classes.

Et voyez si depuis les degrés les plus inférieurs de la Hiérarchie sociale jusqu'aux plus élevés, ce n'est pas une série régulière de manifestations plus ou moins hostiles entre tous les rangs dont elle se compose? N'est-il pas constant que gouvernants et gouvernés ne vivent point en bonne intelligence, qu'ils se donnent à chaque instant des marques réciproques de la défiance la moins équivoque; et que, n'était une certaine combinaison d'intérêts qui les oblige à refouler les sentiments qui les animent les uns à l'égard des autres, ils seraient constamment aux prises?

N'est-il pas constant qu'indépendamment de l'antagonisme qui divise les gouvernants et les gouvernés, ces derniers sont encore divisés entre eux par une multitude de croyances politiques ou autres parfaitement opposées et inaccordables? N'est-il pas constant enfin que la division est plus extrême encore sur le terrain de l'industrie et du travail? Là, en effet, on ne rencontre partout que

des intérêts contraires, des corporations ennemies les unes des autres, sans cesse occupées à se nuire, à se tendre des piéges, à préparer leur ruine réciproque. Si les partis qui disputent et qui se menacent dans le champ clos de la politique se fractionnent chaque jour en groupes plus nombreux, certes le nombre des groupes qui se font la guerre dans le champ de l'industrie est bien autrement considérable. Cette guerre d'intérêts, quelquefois si vive, si acharnée, et toujours si contraire au bon emploi des forces productives, pénètre jusqu'au sein des dernières divisions du Corps social : on la retrouvera dans la famille, au foyer domestique où, comme une plaie sourde et cachée, elle fait souvent d'affreux ravages.

Ces faits sont trop manifestes, trop flagrants, pour qu'il soit permis d'en nier l'existence; mais ce qui est certes bien permis ici, c'est de supposer qu'un pareil état de choses n'est rien moins qu'un fait naturel. Et comment admettre vraiment qu'il soit dans la destinée des Sociétés humaines de tourner dans ce cercle vicieux d'idées contradictoires, de s'épuiser à faire et à défaire continuellement de misérables combinaisons politiques? Comment admettre qu'il soit dans la destinée des hommes d'avoir éternellement des intérêts contraires, qui perpétuent au milieu d'eux les mauvais sentiments, la malveillance, la haine, et les exposent sans cesse aux chances terribles des révolutions durant lesquelles se commettent tant

d'actes de violence et de barbarie? Car on aura beau dire que nos mœurs, en s'adoucissant, tendent évidemment à modifier cet état universel d'antagonisme dans son mode habituel d'expression ; ce qu'il y a de certain c'est qu'elles ne lui ôtent rien de ce qui le constitue dans son essence, dans sa vie, et que maintenant encore il est tout aussi profond, tout aussi vivant qu'à aucune époque du passé.

Aussi ne craignons-nous pas d'avancer que, certaines circonstances survenant, tous les éléments qui vivent aujourd'hui dans un semblant d'accord, ou qui du moins paraissent disposés désormais à se supporter, à se faire de mutuelles concessions, se soulèveraient les uns contre les autres avec une fureur égale à celle qu'ils ont déjà montrée dans le passé. C'est une erreur de croire que nous ayons été rendus, par les progrès de notre Civilisation, moins capables de ces grands actes d'hostilité et de violence qui ont signalé certaines phases de notre développement social; la Nature humaine ne change pas, elle est au fond toujours la même; qu'il vienne des circonstances analogues et l'on verra se produire des faits analogues. Une fois la lutte engagée, les mêmes mouvements passionnels surgissent au cœur de l'Homme, on le voit accomplir les mêmes actes. Mais laissons de côté cette question et bornons-nous à constater l'antagonisme qui oppose les unes aux autres les différentes classes de la Société, disons mieux, les in-

dividus de ces classes, et qui sert de base à tous ces Systèmes exclusifs produits par la controverse politique.

Sans doute un pareil état de choses, nous le répétons, n'est rien moins qu'un fait naturel; et selon toute probabilité les hommes sont destinés à réaliser de meilleures conditions de vie sociale, des conditions dans lesquelles, au lieu d'user leurs forces à se faire réciproquement du mal, ils les emploieront combinément à produire, à créer les moyens de la richesse générale, à substituer partout le bien-être à la misère qui dévore aujourd'hui les classes les plus nombreuses; car on crierait plus haut encore que ne le font certains économistes, que la Société est riche, que l'industrie enfante les choses les plus magnifiques, les plus merveilleuses, que dans certaines directions la production est immense et dépasse souvent les besoins (lisez les moyens d'acquisition, qui n'appartiennent jamais qu'au petit nombre); cette magnificence ne saurait éblouir que les personnes qui ne veulent pas voir. Au-dessous de la classe privilégiée et essentiellement peu nombreuse qui profite et jouit de toutes ces merveilles du travail, il y a toujours, même dans les contrées les plus fortunées du globe, une immense population qui manque des choses les plus nécessaires à la vie; oui, les plus nécessaires à la vie, nous ne rétracterons pas notre expression, car nous tenons pour certain que la classe placée au-dessous des

limites du nécessaire est, de beaucoup, la plus nombreuse.

L'Homme est appelé à connaître la Loi de sa Destinée et à la réaliser sur la terre.

Mais si cet état n'est pas normal, s'il peut être envisagé comme un accident dans la vie de l'Humanité, que faudra-t-il pour le changer, le transformer, pour lui substituer les conditions de la vie normale? Et d'abord l'Homme peut-il quelque chose sur cette transformation? est-il en son pouvoir d'en hâter le moment? lui est-il donné d'en concevoir les moyens et de les appliquer avec la conscience de l'œuvre qu'il exécute? Ou bien cette transformation s'opérera-t-elle par un mouvement évolutionnaire dans lequel l'Homme ne doit et ne peut jouer que le rôle d'un instrument plus ou moins aveugle, sans connaissance des grands moyens qu'emploie la Providence pour faire marcher l'Humanité?

Tout ce qui se passe, tout ce qui s'effectue dans la Société a son principe, sa source dans l'Homme; toutes les formes qu'elle revêt ont leur raison première dans la Nature de l'Homme; car quelle que soit celle du milieu physique dans lequel l'Homme se trouve placé, ce sont toujours ses besoins, ses penchants, ses passions qui décident des caractères essentiels de la forme sociale, que celle-ci soit

regulière ou irrégulière, il n'importe. Et en effet quelle autre cause pourrait en décider? l'Homme n'est-il pas l'élément nécessaire de la Société, l'élément sommaire qui contient en puissance tous les éléments sociaux possibles, toutes les causes possibles des changements dont l'état social est susceptible? Cela est indubitable.

Mais si nous admettons la vérité de cette proposition (et comment pourrait-on se dispenser de l'admettre) dites, l'Homme qui a conscience de ses besoins, de ses penchants, de ses passions; qui a en outre l'incontestable faculté de les étudier, de les analyser, de faire sur eux tous les calculs, toutes les spéculations imaginables, dites, n'a-t-il pas par cela même, d'une manière nécessaire en quelque sorte, le pouvoir de déterminer la forme sociale la mieux appropriée à ses besoins, à sa nature, en d'autres termes les conditions de la vie sociale normale? Et s'il a le pouvoir de les déterminer, ne doit-il pas avoir implicitement celui de les réaliser, de transformer spontanément, par sa propre volonté, son Régime de société?

C'est là certainement un *à priori* qu'on essaierait en vain de détruire. Il est de toute rigueur. Mais, dira-t-on peut-être, la réalité s'accorde-t-elle avec le raisonnement? Voyons-nous que les hommes changent d'état social avec la spontanéité qui semble devoir leur appartenir? Ne remarquons-nous pas, au contraire, que tous les changements de cet ordre qui se sont accomplis

jusqu'à ce jour ont été produits plus ou moins, d'une manière fatale, nécessaire, sans que la volonté réfléchie des hommes exerçât sur eux la plus légère influence?

On ne saurait nier en effet qu'il en ait été ainsi jusqu'à ce jour. L'Humanité a marché; elle a traversé des phases sociales très-diverses, poussée par ses besoins et par ses instincts comme par une force aveugle, se butant quelquefois contre de grands obstacles qui la faisaient dévier de sa route primitive, ou momentanément reculer, mais en somme marchant toujours, et toujours sans savoir, sans pouvoir dire d'une manière précise où elle allait. Mais qu'induire de là? Que jusqu'à présent l'Humanité n'a pas eu conscience de sa destinée; qu'elle n'a pas su encore pour quelle forme sociale elle était faite. Et l'on conçoit que dans l'ignorance où elle se trouvait de celle-ci, il lui ait été impossible d'agir avec connaissance de cause. Il était bien impossible qu'il y eût spontanéité manifeste de sa part; car cette spontanéité implique nécessairement l'accord des volontés individuelles, lesquelles ne peuvent être accordées que sur le but vrai de la destinée humaine. Tant que ce but ne leur est pas présenté, ces volontés restent forcément divisées. Et quelle raison en effet auraient-elles de s'accorder? n'est-il pas évident que cette raison ne peut se trouver que dans ce but, et que du moment où le but ne convient pas à tous, il est radicalement impossible qu'il

y ait accord ; et là où l'accord des volontés individuelles n'existe pas, bien évidemment la spontanéité collective ou sociale est un phénomène impossible. Cela se comprend tout seul.

On ne peut donc rien induire de ce qui s'est passé jusqu'à présent contre l'*à priori* que nous avons établi, savoir : que l'Homme pouvant s'étudier dans ses besoins, dans ses passions, a implicitement la faculté de déterminer les conditions de l'état social qui lui convient le mieux, et de réaliser ces conditions.

L'Humanité doit donc trouver un jour des moyens réguliers de satisfaire les besoins qui lui sont inhérents. Mais si l'on veut y réfléchir, on comprendra bien vite que ces moyens doivent se déduire de la nature même de ces besoins. Pour découvrir les combinaisons sociales qui seules peuvent donner satisfaction aux besoins essentiels de l'Homme, il n'y a, il ne peut y avoir qu'une méthode logique, naturelle, c'est d'étudier ces besoins, c'est d'en faire l'analyse, et de déduire de cette analyse les conditions organiques auxquelles ils peuvent être réellement satisfaits.

L'identité que nous établissons ici entre les combinaisons sociales et les moyens de donner satisfaction aux besoins divers de l'Homme est aisée à sentir, à comprendre, du moment où nous reconnaissons que la forme sociale a cette satisfaction pour but, pour objet. Il est donc inutile que nous insistions sur ce sujet. Conséquemment

il n'est pas besoin que nous cherchions davantage à établir comment la connaissance de ces moyens et la science sociale proprement dite ne sont qu'une seule et même chose ; cela est de toute évidence.

Mais ce qu'il nous importe à présent de démontrer, c'est que cette science, sur la possibilité de laquelle on ne saurait plus élever aucun doute, est le besoin de notre époque, et que, parmi tous ceux qui se sont occupés d'en déterminer les éléments et les principes, Fourier seul y est parvenu.

Nécessité actuelle de la Science Sociale.

A aucune époque de son développement la Société ne s'est montrée plus inquiète, plus impatiente, plus tourmentée qu'elle l'est aujourd'hui dans les contrées les plus avancées en civilisation. Là tout est trouble, agitation, désordre. Les liens qui dans le passé tenaient unis les différents éléments, classes, ordres, corporations dont la Société est encore composée, ont tous été, ou peu s'en faut, plus ou moins violemment brisés, de telle sorte qu'aujourd'hui ces éléments se heurtent continuellement les uns contre les autres ; c'est entre eux un conflit, une lutte incessante, une véritable guerre. Comme nous l'avons déjà dit, c'est là un caractère aisé à constater, et sur l'existence duquel tous les hommes que l'a-

venir de la Société préoccupe quelque peu sont parfaitement d'accord. Il n'en est pas un, quelle que soit du reste son opinion sur la nature des moyens à employer pour remédier à l'état de chose actuel, qui ne reconnaisse que cet état est particulièrement caractérisé par l'absence de liens entre les différentes parties qui le constituent, par le défaut de concordance, d'UNITÉ (1). Peu

[1] Il est superflu de dire que nous prenons ici le mot Unité dans son sens métaphysique, abstrait, c'est-à-dire comme exprimant l'accord, l'harmonie, l'action convergente de toutes les parties constitutives de la Société. On peut encore exprimer par ce mot l'élément constituant de la Société. L'expression Unité sociale se trouve avoir ainsi deux significations très-différentes. Alors qu'elle est employée dans son second sens elle indique, dans la Théorie de Fourier, la Commune sociétaire qui forme, comme foyer de toutes les combinaisons primitives les plus essentielles à l'activité sociale, l'*Unité* réellement élémentaire de la Société. Il ne faut pas y réfléchir longtemps pour comprendre que l'UNITÉ SOCIALE, en tant qu'exprimant l'accord, l'harmonie qui doivent exister entre les parties constitutives, ou, si l'on veut, les *unités élémentaires* de la société, est essentiellement subordonnée à la bonne organisation de ces dernières; c'est-à-dire que la condition indispensable pour avoir une Société dans laquelle il y ait convergence d'action, UNITÉ, c'est que la Commune y soit *unitairement* organisée. Tous les efforts tentés dans le but d'obtenir cette UNITÉ de second ordre resteront impuissants tant que l'*Unité* de premier ordre n'aura pas été elle-même obtenue, tant que la Commune n'aura pas été constituée d'après un système de combinaison régulière de toutes les forces actives qu'elle comprend, qu'elle réunit. Tandis qu'au contraire, une fois que l'incohérence, le Morcellement auront fait place, dans la Commune, à l'action combinée, convergente des forces individuelles et de tous les moyens de travail et de production qui s'y trouvent rassemblés, on verra la grande UNITÉ SOCIALE se produire

d'hommes, il est vrai, se prennent maintenant à regretter l'UNITÉ artificielle du passé. On comprend assez généralement que si cette Unité a péri, si elle a été détruite, c'est qu'elle a été impuissante à se maintenir, ce qui revient à dire qu'elle était imparfaite, incomplète, qu'elle ne comprenait point dans le système de ses combinaisons tous les besoins de la Société.

Ce serait donc un tort de vouloir revenir à elle; ce serait travailler à une œuvre mauvaise en soi, et tout à la fois user à de vains efforts et son temps et ses moyens, car on ne saurait espérer reconstituer ce dont Dieu a permis la destruction. Mais heureusement les hommes que d'aveugles préoccupations entraînent encore dans cette direction,

en quelque sorte d'elle-même, spontanément, sans que les hommes soient obligés de faire le moindre effort pour l'établir, pour la constituer. Aussi Fourier, à qui cette vérité était parfaitement connue, s'est-il particulièrement attaché, ainsi que nous le verrons, à déterminer les conditions de l'Organisation *unitaire* de la Commune, persuadé que toute la question sociale était dans la détermination régulière de ces conditions : bien différent en cela, de tous nos réformateurs politiques uniquement occupés de la réforme gouvernementale, et laissant la Commune, l'élément essentiel de la Société, en proie à la divergence, au morcellement, à l'anarchie. Cette simple observation suffit, ce nous semble, à expliquer les continuels insuccès de tous nos essais maladroits et inconsidérés de reconstitution politique ; comme aussi à distinguer la Politique phalanstérienne de toutes les autres Politiques exclusivement préoccupées des moyens de modifier, de réformer le Pouvoir, ou de le garantir des attaques auxquelles il est en butte.

sont aujourd'hui fort peu nombreux, et leur nombre diminue tous les jours. On s'accorde généralement à reconnaître que notre époque appelle une reconstitution de la Société sur des bases nouvelles. Mais on doute des moyens de cette reconstitution, on s'en défie comme d'une chose qui est tellement difficile qu'elle touche presque aux confins de l'impossible. Cette défiance règne du moins encore dans beaucoup d'esprits; ils s'effraient de la difficulté du problème et semblent désespérer de sa solution. C'est une faiblesse, et pis qu'une faiblesse, c'est un doute impie; car nous devons être convaincus que Dieu a mis dans l'intelligence de l'Homme des ressources proportionnelles aux exigences de sa Destinée.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons constater ce fait, c'est que la constitution actuelle de la Société manque de cette *Unité* sans laquelle elle est privée de puissance, et de vie véritable; et que généralement on croit à la nécessité de recourir à des moyens autres que ceux employés jusqu'à ce jour pour lui donner cette Unité précieuse. Mais puisqu'aussi bien nous comprenons que l'Unité ancienne n'a péri que parce qu'elle n'était point assez compréhensive, parce qu'elle laissait en dehors d'elle des besoins assez puissants pour la détruire, n'est-il pas rationnel que nous songions à établir l'Unité la plus compréhensive possible, une Unité sociale telle qu'il n'y ait pas un seul des besoins

essentiels de notre Nature qui ne trouve en elle son entière satisfaction, une Unité sociale qui ne soit pas faite seulement pour ce qu'il y a de présent, d'actuel dans l'Humanité, mais qui, conçue en vue des développements ultérieurs de celle-ci, des progrès de toute sorte qu'elle peut accomplir, détruise à jamais toute raison de révolution, de renversement, et lui permette enfin de marcher dans le temps d'un pas assuré et régulier.

Serait-ce, par hasard, une chose si exorbitante de prétendre à un semblable résultat? Ne devons-nous pas croire l'Humanité faite pour le réaliser? Car enfin, si elle est destinée à se développer dans le temps, n'importe ici le terme de ce développement, nous ne pouvons admettre qu'il lui soit refusé à tout jamais de pouvoir le faire régulièrement, ni que Dieu lui ait imposé la loi cruelle de *ne jamais obtenir* la moindre amélioration sociale qu'au prix de la guerre et du sang, qu'en brisant son passé avec douleur, comme elle a toujours fait jusqu'à présent. Pareille loi serait une absurdité, disons mieux, une monstruosité; elle ne peut donc exister.

Il y a donc une Unité sociale possible, dans laquelle tous les besoins essentiels de l'Humanité, besoins de l'esprit, du cœur et du corps, trouveront satisfaction, dans laquelle cette satisfaction suivra le développement régulier de ceux-ci, et qui ainsi mettra fin à ce besoin fatal de révolution que, jusqu'à présent, on a si faussement pris pour

la condition logique, naturelle du perfectionnement social, du progrès.

La scienee des combinaisons qui comportent l'entière satisfaction des besoins essentiels de l'Homme, et l'accord des volontés, la *Science sociale* en un mot, tel est le moyen actuel d'établir cette unité.

Conditions générales imposées à la Science Sociale.

Mais à quels signes devra-t-on reconnaître cette Science, quelles sont les conditions qu'elle doit remplir ? — En définissant son objet, nous avons par cela même déterminé les conditions qui lui sont imposées. Son but étant de donner satisfaction à tous les besoins, il faut qu'elle comprenne toutes les natures, toutes les tendances natives ; qu'elle offre à chacun les moyens d'exercer utilement, selon leur étendue et leur direction, les facultés de tout ordre dont il est naturellement pourvu ; en d'autres termes, il faut qu'elle comprenne un classement, une distribution des individus qui soit en corrélation avec leurs penchants, leurs passions natives. Il faut, d'autre part, qu'elle accepte tous les intérêts existants, quels qu'ils soient, attendu qu'ils tiennent tous à des besoins, et qu'à ce titre ils sont essentiellement légitimes. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne devra rien changer aux faits actuels qui correspondent à ces inté-

rêts, ou par lesquels ces intérêts s'expriment; ce qui serait absurde en principe, puisque cela rendrait toute transformation sociale impossible. Mais il faut que ces changements soient tels, que les classes qui profitent le plus de notre Régime actuel de Société n'aient rien à perdre, mieux que cela encore, qu'elles aient aussi elles beaucoup à gagner à l'instauration du nouveau Régime.

S'il en était autrement, il deviendrait faux de dire que la Science sociale répond à tous les besoins; et, si elle ne répondait pas à tous les besoins, si elle en laissait un certain nombre en dehors de ses combinaisons, il lui serait impossible d'instaurer le règne de l'UNITÉ, dont la condition essentielle est la satisfaction de tous les besoins, l'accord de tous les intérêts, puisque les volontés ne peuvent elles-mêmes s'accorder que par l'accord préalable de ceux-ci. — On s'est longuement efforcé d'accorder les volontés en prêchant les esprits, en moralisant les cœurs; mais les intérêts ont toujours été plus puissants que tous les efforts de prédication et de moralisation; et partout où les intérêts n'étaient point accordés, partout où, en d'autres termes, des besoins plus ou moins nombreux étaient sacrifiés à d'autres besoins, toujours les volontés luttaient les unes contre les autres, et troublaient tous les essais d'*Unité* auxquels l'esprit de moralisation se livrait.

Ainsi, pour nous, les conditions que la Science sociale doit remplir, sont nettement déterminées :

il faut qu'elle tienne compte de tous les besoins, *sans aucune exception :* besoins des sens, du cœur et de l'intelligence; il faut qu'elle distribue toutes choses dans la Société en corrélation aussi parfaite que possible avec ces besoins, de façon que chacun individuellement y jouisse de la plus grande somme possible de liberté, et donne en même temps aux facultés dont il est naturellement doué toute l'utilité dont elles sont susceptibles (1).

De pareilles conditions impliquent forcément que ce travail de distribution ou de nouvelle organisation sociale (ce qui est tout un) se fera sans imposer, à quelque classe que ce soit, le plus léger sacrifice; car tout sacrifice est la lésion d'un nombre quelconque de besoins. Et, une Science qui a pour objet de leur donner satisfaction à tous, sans aucune exception, ne saurait logiquement procéder, dans ses applications, par exiger des individus qu'ils fassent le sacrifice des avantages qui répondent à une certaine classe de leurs besoins. La Science sociale se renierait elle-même si elle pou-

[1] On comprend du reste que la liberté de l'individu et l'utilisation de ses facultés sont deux faits qui se correspondent; ils naissent en quelque façon l'un de l'autre; tout au moins serait-il difficile de les concevoir séparés. Car l'Homme étant destiné à une fonction utile, les facultés qui lui ont été données sont conçues dans cette idée, dans cette vue, et là où elles jouissent de leur essor, c'est par des actes utiles que cet essor doit s'exprimer. On peut affirmer que là où l'Homme ne fait pas un bon emploi de son intelligence et de ses forces, là, sans aucun doute, il n'a pas la liberté pour laquelle il est fait.

vait avoir de telles exigences. — Qui ne comprend, d'ailleurs, que si elle procédait ainsi, il lui serait impossible d'atteindre à son but, à l'UNITÉ. Les sacrifices exigés seraient une cause perpétuelle de trouble et de dérangement dans toutes les combinaisons essayées pour accorder les intérêts et les volontés. Cela se conçoit facilement.

Maintenant, que nous savons quel *Criterium* appliquer aux idées sociales, ou, mieux encore, quels sont les signes, les titres vrais auxquels nous pouvons reconnaître la Science sociale, nous pouvons passer en revue les différents Systèmes qui se sont produits dans ces derniers temps, et juger, avec les données que nous possédons, la valeur de leurs prétentions respectives.

Systèmes d'Owen, de Saint-Simon et de Fourier rapportés à l'objet de la Science Sociale.

L'idée de refaire la Société, d'en constituer l'édifice sur de nouvelles bases, est nécessairement une idée hardie, qui ne peut prendre naissance que dans une intelligence fortement trempée. Aussi les créateurs de systèmes sociaux sont-ils, quoi qu'on en dise, des hommes rares, clair-semés. Notre époque peut être féconde en esprits philanthropiques, en réformateurs à petites vues, se passionnant pour ce qu'on appelle des Institutions utiles, morales ou économiques. Mais, ce qu'il y

a de certain, c'est qu'elle a fort peu produit de grands réformateurs concevant à la Société toute une destinée nouvelle, appliquant toutes les forces de leur intelligence à la solution de ce grand problème. Et en effet, à part Fourier et Saint-Simon en France, Owen en Angleterre, nous ne voyons pas que d'autres hommes aient fait aucun travail qui ait cette question pour objet. Les Systèmes de ces trois génies réformateurs sont donc les seuls que nous ayons à examiner et à juger.

Mais, comme on pense bien, ce n'est pas ici le lieu de donner une appréciation détaillée de ces Systèmes. D'ailleurs n'ayant besoin que de les juger relativement à l'objet de la Science sociale, tel que nous l'avons analysé et défini, il nous suffira de faire connaître, en quelques mots, les vues générales qui servent de base à chacune de ces trois Doctrines.

Système d'Owen.

La pensée qui semble avoir servi de point de départ à Owen est celle-ci : Les hommes naissent avec une organisation qui décide en souveraine des facultés et des penchants qui sont propres à chacun d'eux. Leur manière d'agir, de se comporter dans le monde, dépend de la nature de ces penchants combinément avec les influences extérieures du milieu social et physique au sein du-

quel ils se trouvent placés. Or, comme nul ne se donne son organisation, ni ne se fait naître à volonté dans telle ou telle condition de fortune en convenance quelconque avec ses besoins, ses goûts ou ses facultés, il s'ensuit que nul n'est véritablement responsable de la manière dont il se conduit, que le mérite ou le démérite des actions humaines ne doit aucunement se rapporter aux individus.

Telle est sommairement exprimée l'idée métaphysique qui fait le fond de la Philosophie d'Owen, —et de laquelle, par une conclusion dont la logique est bien loin d'être rigoureuse, il déduit l'égalité des droits de chacun aux avantages de ce monde, aux bénéfices de la vie sociale. Il n'y a nulle bonne raison, selon lui, pour donner plus aux uns qu'aux autres, pour faire à ceux-ci une position plus belle, plus avantageuse qu'à ceux-là, puisque, quels que soient votre talent et votre science, cette science et ce talent vous sont venus par faveur du Ciel, et ne constituent aucun mérite de votre part.

On sent aisément tout ce qu'il y a d'erroné dans une pareille manière de raisonner. Il est évident que, du moment où il s'agit d'une systématisation quelconque de l'état social des hommes, cette manière abstraite et absolue de juger leur mérite, devient essentiellement fausse. C'est relativement à l'état social lui-même qu'il faut le juger, puisque c'est à lui qu'il se rapporte directement. Qu'ils se

soient ou non donné les vertus qu'ils ont, tous les hommes n'ont pas socialement la même valeur, et comme aussi bien, c'est d'avantages sociaux qu'il est ici question, leurs droits ne sauraient être égaux. En établissant les choses comme le veut Owen, on fonde l'égalité sur l'inégalité, ce qui est plus qu'une erreur de logique et de pratique, car c'est encore une injustice, et une profonde injustice, ainsi que nous le verrons.

Quoi qu'il en soit, fidèle à sa conclusion, Owen n'a cessé d'employer tous ses efforts à faire prévaloir des idées de Communauté; — regardant celle-ci comme le Système social le mieux approprié aux besoins des hommes, le plus conforme à l'Ordre et à la Justice, éléments essentiels de la vie sociale. La Communauté répond, en effet, à l'idée d'égalité dont elle est l'application la plus directe, la plus conséquente. Par elle, toutes les différences et inégalités qu'on peut établir dans les œuvres et les travaux des hommes sont complétement anéanties. Il n'y a plus de travail supérieur ou inférieur à un autre travail, il n'y a plus d'action qui vaille plus ou moins qu'une autre action, — tout est nivelé, la mesure est la même pour tout et pour tous, et par une conséquence à laquelle, certes, il n'y aurait rien à redire, la répartition de la richesse produite se fait en parts aussi parfaitement égales que possible. Tel est, en quelques mots, le Système qu'Owen a développé dans ses écrits, et dont il a essayé plusieurs fois l'application; —

du moins devons-nous penser ainsi, bien que les circonstances dans lesquelles il a tenté ses deux principaux essais, à New-Lanark et à New-Harmony, ne lui aient pas permis, à ce qu'il semble, de faire de la Communauté aussi pure que celle qui ressort de ses idées théoriques.

Nous pouvons à présent juger ce Système.

Or, nous disons que, de toute évidence, il ne remplit pas l'objet que se propose la Science sociale. — Il ne peut s'agir, nous le répétons, de savoir si, absolument parlant, tel homme a plus de mérite que tel autre, parce qu'il jouit d'une intelligence plus développée, ou qu'il présente une plus grande force physique, une plus grande adresse corporelle ; bien évidemment, nul n'a de mérite à cet égard, puisque nul ne se donne ce qu'il tient de la Nature. Il ne peut donc, en aucune façon, être question de faire le jugement de ce mérite ou de cette absence de mérite. Ce n'est pas sur des spéculations ainsi fondées qu'on peut établir les bases de l'Organisation sociale. — Ce dont il s'agit, c'est d'accepter les inégalités individuelles qui sont le fait réel, positif, indestructible, et de trouver la loi de leur emploi comme éléments naturels des combinaisons sociales. La Communauté, en les mettant de côté, n'a pas rendu le problème social plus facile à résoudre ; elle s'est simplement évité la peine de le résoudre, voilà tout.

Mais aussi, à quels résultats est-elle arrivée? n'est-il pas constant que, de toutes les combinai-

sons qu'on peut imaginer, elle est la plus absurde, la plus détestable, la plus complétement opposée peut-être à la satisfaction des besoins réels de l'Humanité. En établissant l'égalité des droits aux avantages sociaux, c'est-à-dire aux avantages de toute sorte que crée et développe l'activité des hommes réunis en société, elle consacre et sanctionne la plus monstrueuse des injustices. Et, en effet, rien au monde ne saurait être plus souverainement injuste que l'égalité passant son niveau sur toutes les têtes. C'est la plus cruelle des tyrannies, elle froisse et comprime toutes les natures. Elle n'est propre qu'à rabaisser, abrutir l'homme intelligent sans élever celui qui n'a que de médiocres facultés. Oh! qu'il y a loin de là à un Système qui, comprenant le classement régulier et harmonique de toutes les facultés, permet à chacun de s'attribuer une tâche correspondante aux aptitudes dont la Nature l'a pourvu; qui, consacrant l'inégalité des avantages, satisfait à la diversité des besoins, en même temps qu'il entretient parmi les hommes cette émulation si nécessaire à l'utilisation de toutes les intelligences, de toutes les forces actives!

Le principe de la Communauté est si absolument faux, si contraire à la nature de l'Homme, que nulle part, en aucune circonstance, dans aucun temps encore, on n'a pu en obtenir l'application rigoureuse, complète. Dans les Communautés les plus religieusement soumises à l'idée d'égalité qui avait présidé à leur formation, il s'est

toujours opéré des classements plus ou moins sensibles, tant est forte dans la Nature humaine la tendance à la Hiérarchie, qui est le seul principe vrai de justice sociale. Si la Communauté peut avoir quelques avantages sur l'état actuel de la Société, c'est en tant que rassemblant et combinant de grands moyens d'exploitation et d'économie matérielle. Mais ce serait acheter trop cher de pareils avantages que de les payer au prix des sacrifices énormes que la liberté et la dignité de l'Homme seraient obligés de faire au régime de la Communauté. Heureusement il est d'autres moyens d'obtenir ces avantages, il est des moyens, sans contredit, et plus sûrs et plus puissants que ceux que fournit la Communauté.

Le Système d'Owen qui aboutit à la Communauté ne remplit donc, en aucune façon, les conditions du problème social qui sont, ainsi que nous l'avons vu, de répondre à tous les besoins de l'Humanité, et conséquemment aux inégalités de toutes sortes par lesquelles s'expriment ces besoins, et dont l'arrangement régulier, hiérarchique, peut seul donner une constitution durable et satisfaisante à la Société. Ainsi, ce n'est véritablement là qu'un Système arbitraire, et non une conception scientifique s'approchant de la solution du problème.

Système de Saint-Simon.

Saint-Simon y touche-t-il de plus près? c'est ce que nous allons examiner; et pour cela faire, procédons comme à l'égard d'Owen, étudions quelles sont les idées générales qui servent de bases à la Doctrine de Saint-Simon, et quelles conséquences pratiques générales il en a déduites. Et disons d'abord qu'il ne faut pas confondre les idées de Saint-Simon avec celles de ses disciples, il y a d'eux à lui une grande différence; ce qu'il a écrit et ce qu'ils ont écrit constitue réellement deux Doctrines bien distinctes.

La pensée qui a surtout occupé Saint-Simon, celle qui semble avoir constamment dominé son esprit, depuis le moment où il aborda les questions de réforme sociale, fut la substitution complète et régulière du travail pacifique ou créateur au travail guerrier ou destructeur, l'avénement au Pouvoir des hommes de l'Industrie, remplaçant enfin les hommes de la Guerre. Saint-Simon avait compris, c'est une justice à lui rendre, que le travail productif était la Destinée naturelle des hommes, qu'un jour devait venir sur la terre, où toutes les forces individuelles seraient tournées vers ce grand but, la création de la richesse sociale; où la Guerre, cessant enfin d'être une nécessité, rendrait à l'Industrie les bras et les in-

telligences qu'elle lui enlève, et lui céderait le pas dans la Hiérarchie sociale en reconnaissant les droits des industrieux aux rangs, aux titres, aux honneurs et aux distinctions.

Saint-Simon avait en outre remarqué que ce fait était dans les tendances de notre époque; que les travailleurs pacifiques qui déjà s'étaient affranchis d'un si grand nombre de servitudes, qui avaient conquis dans l'Ordre politique des droits égaux à ceux des hommes de Guerre, tendaient manifestement à supplanter ceux-ci, à s'emparer du Pouvoir, et à régir la Société au profit des intérêts industriels. Saint-Simon se félicitait des efforts qui étaient faits dans ce sens; il pensait qu'on devait particulièrement s'appliquer à les régulariser afin de hâter le jour du triomphe complet de l'Industrie sur la Guerre. Aussi, toutes les fois qu'il s'adresse aux Souverains, aux hommes qui gouvernent, c'est pour les presser d'agir dans cette direction; et quand il parle aux savants, aux capitalistes, aux grands industriels, c'est pour leur faire sentir l'opportunité de leur avénement aux affaires, aux emplois supérieurs de l'Etat, de l'Administration.

Il leur montrait en même temps comment les choses se préparaient pour cette fin; car Saint-Simon avait parfaitement vu comment notre époque était grosse d'une Aristocratie nouvelle destinée à faire le pendant de l'Aristocratie féodale du moyen-âge. On ne peut lui refuser d'avoir

assez nettement aperçu les principaux germes de Féodalité industrielle qui poussent de toute part au sein de la Société actuelle. Mais ce que Saint-Simon n'a pas aussi parfaitement saisi, c'est le caractère vrai de cette Féodalité, son côté fâcheux pour les classes privées de fortune, indirectement asservies aux barons de la finance. Ce qui le frappait surtout dans ce fait, c'était la fin du régime guerrier, de l'exploitation du travailleur par l'homme de Guerre; puis le caractère d'organisation que semblait présenter cet état futur des choses par opposition au désordre, à la confusion qui forment en quelque sorte le caractère essentiel de leur état actuel. Saint-Simon ne voyait pas assez que c'était une autre exploitation, non moins odieuse peut-être que la première, qui tendait à se substituer à celle-ci.

La Doctrine particulière à Saint-Simon est, ou peu s'en faut, contenue tout entière dans les idées générales que nous venons de résumer. Le Système religieux saint-simonien est le fait de ses disciples; c'est à eux aussi qu'il faut rapporter la plupart des idées sur la *socialisation de la propriété*, sur la distribution des individus en trois Catégories : les *Artistes*, les *Savants* et les *Industriels*, catégories dont ils prétendaient faire le mode organique de la Société, en l'appuyant sur l'existence d'un Ordre suprême, l'*Ordre prêtre*, réunissant en lui les trois faces artistique, savante et industrielle, et jouissant du privilége d'attri-

buer à chacun sa fonction, sa tâche et sa rétribution. On leur doit aussi des idées particulières sur les relations affectives. Mais nous ne saurions entrer ici dans plus de détails; d'ailleurs ce que nous venons de dire suffit à l'appréciation que nous avons à faire de ces idées.

Comme on voit, la pensée de Saint-Simon allait tout droit à l'organisation de la Féodalité industrielle. Or, nous le répétons, la Féodalité industrielle, bien que nous présentant un Ordre de choses dans lequel la direction sociale serait confiée aux hommes les plus capables, à beaucoup d'égards, de remplir cette tâche importante, n'en constituerait pas moins un véritable état d'asservissement et d'exploitation des masses par les classes aux mains desquelles se concentreraient de plus en plus la richesse et la puissance sociale. Elle n'aurait donc point les caractères vrais de l'Unité sociale, qui ne peut reposer que sur l'accord des intérêts, sur la solidarité des classes et non sur leur asservissement. Le Système de Saint-Simon, pas mieux que celui d'Owen, n'est donc une solution du problème social.

Système de Fourier.

La Doctrine de Fourier satisfait-elle mieux aux conditions de ce problème? L'objet de ce livre étant de faire connaître cette Doctrine dans ses

principes les plus essentiels, ainsi que dans les moyens les plus immédiatement pratiques qui se déduisent de ces mêmes principes, il est inutile que nous entrions ici dans de longs détails. Nos lecteurs, en prenant connaissance de ce qui suit, verront si la solution apportée par Fourier répond exactement aux exigences du problème, si elle est logique, régulière, complète; mais du moins est-il convenable que nous en disions assez pour qu'on puisse immédiatement la juger, comparativement aux deux Systèmes précédents. Nous le ferons en montrant comment Fourier a conçu et posé le problème social lui-même.

On a dit, et avec beaucoup de vérité, qu'une question bien posée est à moitié résolue. C'est, en effet, un très-grand pas de fait; contre une question mal posée, l'esprit se bute éternellement sans pouvoir trouver de solution convenable, de solution vraie; il s'use à la peine, et lorsqu'il avance d'un pas c'est pour reculer immédiatement de plusieurs. Lorsqu'au contraire, la question est régulièrement posée, il est rare que, grâce à son affinité naturelle pour la vérité, l'intelligence de l'Homme ne trouve bientôt la solution cherchée. Aussi peut-on dire que c'est une grande présomption en faveur d'une solution annoncée, lorsque les termes du problème sont nettement déterminés. Voyons donc comment Fourier a analysé ceux du problème social.

Suivant Fourier, l'objet de la Société est de

placer l'Homme dans les conditions les plus favorables à l'accomplissement de sa Destinée terrestre. Or, quelle est cette Destinée ?

Si nous remarquons que le fait dominant dans la vie de l'Homme, celui duquel il dépend plus particulièrement, est le travail, ne devons-nous pas en conclure que la Destinée de l'Homme est de travailler, ou, d'une manière plus expresse, d'exploiter et de faire valoir le Globe sur lequel il a été placé. Que ce soit dans un but d'Harmonie universelle, ou seulement dans l'intérêt individuel de l'Homme, nous n'avons pas pour le moment à examiner cette face de la question. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on doit spéculer sur cette donnée première : la Destinée terrestre de l'Homme est l'*Exploitation* et la *Gestion* de son Globe. — Evidemment, c'est là le rôle le plus important que nous puissions lui reconnaître ici-bas ; celui auquel conséquemment tout doit être plus ou moins directement subordonné. Ce rôle, du reste, est loin, comme certains pourraient le penser, de rabaisser l'Homme, de lui ôter de sa dignité ; il en fait un fonctionnaire intelligent de l'Univers ; il le fait participer, en quelque sorte, à la Direction suprême du Mouvement dont Dieu tient les ressorts entre ses mains.

Mais, comme on le comprend aisément, toute exploitation a ses conditions obligées pour être exécutée le plus convenablement possible. Et la réunion des hommes en société étant l'indispen-

sable condition de l'Exploitation du Globe par l'Homme, le problème social se trouve ainsi ramené à celui-ci : Quel est le meilleur mode d'Exploitation sociétaire du Globe, le mode le plus économique et le plus profitable en même temps? Ce problème résolu, on a nécessairement la forme sociale la mieux appropriée aux besoins de l'Homme ; attendu qu'il y a nécessairement entre ces deux faits, Bonne exploitation du Globe, et bonheur de l'Homme, une étroite corrélation. Les hommes ne sauraient remplir leur Destinée sans être heureux, ou Dieu la leur aurait faite mauvaise, et conséquemment indigne de lui, de sa bonté, ce qui ne peut s'admettre.

Pour exploiter et gérer le Globe, il faut que l'Homme emploie les forces qu'il a à sa disposition; il faut qu'il fasse usage de son intelligence et de ses bras ; et comme dans l'isolement l'Homme, quelle que soit son intelligence, de quelque vigueur qu'il soit doué, est un être essentiellement faible et impuissant, il faut qu'il réunisse, qu'il associe ses efforts à ceux de ses semblables. Mais aussi bien, il en est des forces humaines comme de toutes celles qui sont en jeu dans la Mécanisme de l'univers, c'est-à-dire qu'elles ont leurs Lois obligées de combinaison en dehors desquelles elles ne peuvent agir que d'une manière incohérente, et partant peu productive, peu avantageuse. Pour en obtenir de bons résultats, il est donc indispensable de suivre dans leur emploi les

Lois qui doivent régir leur action combinée; autrement l'Exploitation, ainsi qu'on le devine aisément, manquerait de la régularité qu'elle doit avoir, et, dans l'absence de cette régularité, elle perdrait forcément une quantité plus ou moins considérable de ses avantages.

On voit par là que l'Organisation sociale, dont le but est la régularisation de cette Exploitation, a pour condition nécessaire la combinaison régulière des forces individuelles, qui sont véritablement les ressorts et les rouages du Mécanisme social.

Mais de ces forces, qui dispose? L'Homme, être passionné, intelligent et volontaire, qui, dans l'usage qu'il en fait, ne peut suivre d'autres mobiles, d'autres impulsions que ses penchants, ses goûts, ses Passions, son intelligence et sa volonté. La conséquence naturelle de ce fait est que la combinaison régulière des forces individuelles est essentiellement subordonnée à l'Accord des Passions, dans lesquelles, quoi qu'on puisse dire, force nous est bien de voir la *source constante* de toutes les actions volontaires et intelligentes de l'Homme. Or, puisque ce sont les Passions qui dirigent, il est évident que si elles luttent entre elles, les forces dirigées par elles doivent nécessairement se faire la guerre. Mais à ce compte, le problème social change une fois encore de place, il n'est plus dans les moyens de combinaison directe des forces individuelles ou industrielles qui

appartiennent à l'Homme, mais bien dans les moyens d'accorder directement les Passions, les volontés.

Tel est en effet le terme auquel la logique a conduit Fourier. Pour lui, le problème social est devenu la question de l'Harmonie des Passions humaines. Or qu'on examine, qu'on réfléchisse, et qu'on dise si connaître l'art d'harmoniser les Passions humaines ne serait pas réellement connaître les moyens de mettre un terme à toutes les luttes, à toutes les discordes dont la Société est le théâtre, de concilier les classes les plus opposées, par l'Accord de leurs intérêts les plus chers, par la satisfaction des besoins de toutes sortes pour lesquels elles se font la guerre; l'art, en un mot, de faire régner au sein de la Société la Paix, l'Ordre et la Liberté, d'y établir l'Unité la plus complète, la plus parfaite de toutes les forces actives! Indubitablement l'Harmonie des Passions conduirait à ce résultat.

Il y a donc bien évidemment entre la question de l'Harmonie des Passions et le problème social une identité parfaite, et Fourier, en posant celle-ci dans les termes que nous venons d'indiquer, en a donné la véritable formule, la seule sur laquelle il convient de spéculer.

C'est, au reste, ce dont on se convaincra aisément, pour peu qu'on veuille rechercher les rapports étroits qui lient tous les faits du Système social au Système passionnel de l'Homme, on recon-

naîtra que rien ne se produit dans la Société qui n'ait son point de départ, son origine, sa source dans l'Homme, dans l'Homme passionnel. C'est donc, à n'en pouvoir douter, celui-ci qu'il faut étudier pour connaître le véritable plan social.

Ainsi, nous voyons que dans ces derniers temps trois Systêmes ont été produits qui ont eu pour objet de constituer une nouvelle Unité sociale : celui d'Owen ou de la Communauté, effaçant toutes les inégalités pour n'avoir point à résoudre le problème difficile de leur satisfaction équilibrée ou équitable, ce qui est tout un : celui de Saint-Simon ou de la Féodalité industrielle, constituant l'Omnipotence des hommes riches et des hommes instruits devenus les chefs politiques de la Société, comme l'étaient à d'autres titres les barons du moyen-âge; enfin, le Système de Fourier ou de l'Association, fondé sur les inégalités et différences de toutes sortes qui existent parmi les hommes, inégalités, différences de goûts, de penchants, d'aptitudes et de fortunes; employant, utilisant toutes ces inégalités; ralliant par elles le riche au pauvre, le faible au fort, l'enfant au vieillard, celui qui dirige à celui qui est dirigé; combinant, accordant toutes les forces productives de l'Homme, et créant par elles une richesse immense qui va à chacun proportionnellement à la part qu'il aura prise à la création de cette richesse comme travailleur, capitaliste, ou homme de ta-

lent; faisant converger toutes les tendances natives de l'Homme, toutes ses Attractions, ses Passions vers le but de la vie sociale, et réalisant ainsi l'Ordre dans la Société par la Liberté la plus entière de l'individu.

Ne suffit-il pas, nous le demandons, de ce simple parallèle pour juger ces trois conceptions et reconnaître l'évidente supériorité de celle de Fourier?...

La Philanthropie.—Ses Méthodes d'amélioration.—Raison de l'inefficacité de ces Méthodes.

Outre les Systèmes sociaux dont nous venons de parler, des efforts plus modestes ont été tentés dans le but d'obtenir des améliorations sociales. Ce sont ceux des Philanthropes réformistes. Peut-être convient-il que nous en disions ici quelques mots.

Bien des personnes considèrent chaque espèce d'abus, chaque sorte d'injustice, d'oppression ou de souffrance dont notre Société leur offre le spectacle, comme autant de faits en quelque sorte isolés, distincts, ou du moins assez indépendants les uns des autres, pour qu'on puisse et qu'on doive opérer isolément sur chacun d'eux, et les soumettre à autant de méthodes particulières de réforme. C'est là du moins la manière de voir qui distingue spécialement nos Philanthropes réformistes. — On sait que chacun d'eux s'est en quelque

façon choisi une tâche à part, en prenant dans le catalogue des vices de notre organisation sociale, ou mieux dans la liste des effets qui en sont les suites obligées, celui dont il était plus spécialement frappé, et en cherchant des moyens capables de l'empêcher de se produire. C'est ainsi, par exemple, que nous en voyons qui ne rêvent que réforme du régime des prisons, ou amendement du coupable par des procédés pénitentiaires; d'autres se préoccupent par-dessus tout des moyens d'éteindre la mendicité, d'introduire des habitudes d'économie parmi les classes ouvrières, généralement trop oublieuses de leur avenir. Ceux-ci sont tout à la question d'abolition de l'esclavage; le sort dégradé des nègres est ce qui les touche le plus au monde; il n'est pas pour eux d'œuvre plus pressante que de les rendre à la liberté, sans laquelle il n'est point de dignité morale pour l'Homme. Ceux-là ont particulièrement les regards fixés sur la dégradation des blancs, dégradation qu'ils attribuent à l'ignorance, et veulent qu'avant toute chose, on répande l'instruction, on enseigne les classes ouvrières, dont, jusqu'à ce jour, on a trop négligé la culture intellectuelle. D'autres, moins soucieux de l'instruction, songent, moralistes débonnaires, à régénérer la Société par des enseignements religieux, des prédications morales, par des publications de bons livres (pour parler leur langage) comme si depuis qu'on expérimente sur les hommes avec des pré-

ceptes, il n'était pas prouvé, jusqu'à la dernière évidence, que la meilleure de toutes les morales est de placer l'Homme dans des conditions où il n'ait point à disputer ses moyens d'existence à son semblable; qu'en l'absence de ces conditions, le précepte presque toujours se brise contre l'irrésistibilité des besoins, du moins est-ce le fait général, la règle, ainsi qu'il est aisé de le constater.

Tels sont les Philanthropes réformistes, tout absorbés par des faits de détail, cherchant des topiques pour chacune des plaies de la Société; bonnes gens qui ne voient pas qu'il y a à tous ces symptômes particuliers de maladie, une cause générale qui infecte le Corps social tout entier, et que c'est sur cette cause qu'il faut diriger les moyens de guérison. Sans doute ils ont bon désir, aussi ne songeons-nous point à faire la critique des sentiments qui les animent. Mais ce n'est point avec des sentiments ou de bons désirs seulement qu'on réforme le monde, qu'on corrige ce qu'il y a de mal dans la Société, et certes, au nom d'une aussi importante affaire, on nous permettra bien de montrer tout ce qu'il y a de préoccupation malencontreuse, d'étroitesse de vue chez les Philanthropes; de condamner cette funeste disposition d'esprit, qui les empêche d'apercevoir la solidarité étroite qui lie les uns aux autres, tous les défauts, tous les vices de notre Organisation sociale, et fait de leur réforme partielle un problème insoluble, une véritable impossibilité.

Tout se tient, tout est uni dans un Système social, et quand la base en est mauvaise, c'est en vain qu'on s'attaque aux vices de détail. Cette manière de combattre des effets sans diriger de moyens contre les causes, est aussi inefficace qu'illogique. Les hommes ont beau être intelligents et capables, les faits ne cèdent point aux méthodes arbitraires. Aussi, voyez combien la Philanthropie a été jusqu'à ce jour impuissante, inféconde? que reste-t-il véritablement de ses nombreuses tentatives d'améliorations partielles? — Certes, si l'on voulait mettre en regard les frais énormes que ces tentatives lui ont coûté, et les succès presque toujours douteux qu'elle a partout obtenus, il serait aisé de prouver que rien au monde n'est plus mal entendu que la Philanthropie telle qu'elle se conçoit et se pratique de nos jours. Ni les moyens matériels, ni l'opinion publique, ni l'appui du Pouvoir ne lui ont manqué; et pourtant, quels faibles résultats! c'est à peine s'ils méritent qu'on les compte.

Et, en effet, quels si grands avantages a-t-on retirés jusqu'à ce jour de l'application des Méthodes philanthropiques? qu'ont produit, par exemple, de si merveilleux toutes ces caisses d'épargnes dont on a fait tant de bruit? n'eût-on pas dit, à entendre leurs prôneurs enthousiastes, qu'elles devaient élever subitement les classes ouvrières à la fortune, tout au moins à une position aisée. Il ne devait bientôt plus y avoir de pauvres, d'indi-

gents. Chacun avec un peu d'économie allait se créer des moyens d'existence; comme s'il devait suffire de créer des caisses d'épargnes pour augmenter la source des moyens d'existence, pour accroître la production, pour opérer une meilleure répartition de la richesse sociale? Grand nombre de ces caisses ont été établies sur toute la France. Or, voyez le bien immense qu'elles ont produit. Quelques milliers d'individus, peut-être sur des millions, viennent y déposer de minces économies, et se préparent ainsi un petit pécule qui suffira à grand peine aux besoins de leur vieillesse. Ne voit-on pas, d'ailleurs, que si ces caisses prenaient un grand développement, elles deviendraient bientôt un dépôt onéreux aux mains d'un Pouvoir qui ne sait donner aucun emploi industriel ou productif aux capitaux qui lui sont confiés. Ajoutons qu'outre cet évident inconvénient, elles ont, ainsi que les faits l'ont prouvé, celui de n'être pas toujours très-favorable au maintien de la probité parmi les classes ouvrières. Sans doute, de pareils faits sont encore de rares exceptions, mais enfin nous savons que chez plus d'un individu l'esprit d'économie excité par les caisses d'épargnes, ne s'est pas contenté de devenir de la sordidité, de l'avarice. Certaines sommes ont été déposées, particulièrement par des domestiques, qui n'étaient rien moins que le produit de leur travail. Voilà comme une institution, avec laquelle on veut, on prétend faire du bien, dégénère

et conduit souvent à de fâcheux résultats. Et telles sont, n'en déplaise aux partisans de la Philanthropie, les propriétés les plus ordinaires des procédés qu'elle met en usage. En y réfléchissant, on devine aisément pourquoi ils ont ce caractère. Des moyens qui ne s'adressent jamais qu'aux effets d'un ordre vicieux, et laissent agir les causes en toute liberté, non-seulement doivent être sans efficacité, il est encore dans leur destinée d'engendrer de mauvais résultats, par une sorte de répercussion du mal qu'ils attaquent. C'est là, pour le dire en passant, un des caractères de notre régime social, véritable *Cercle vicieux,* comme dit Fourier, dans lequel le bien s'achète par le mal, où l'on n'arrive presque jamais à faire droit aux uns qu'en froissant les intérêts des autres.

On peut en juger par les essais d'affranchissement qu'ont tentés les sociétés philanthropiques; c'est un bel exemple de cercle vicieux. Outre qu'il démontre parfaitement combien les Méthodes d'améliorations partielles sont peu efficaces, il sert encore à prouver qu'il est des circonstances dans lesquelles on ne peut toucher aux maux existants sans risquer d'en faire naître de plus grands encore. — C'est, sans contredit, un grand mal que l'esclavage, et c'est une chose très-digne à nos yeux que de se passionner pour la cause des esclaves, quelle que soit la couleur à laquelle ils appartiennent; mais ce qui n'est pas un moindre mal, c'est d'essayer de les affranchir sans avoir

préalablement déterminé et établi les conditions dans lesquelles ils pourront jouir de la liberté à leur profit comme à celui de leurs maîtres actuels. En agissant ainsi, ce n'est pas seulement aux intérêts de ces derniers que l'on porte atteinte, on nuit encore à l'esclave lui-même, dont l'existence devient plus chanceuse et plus incertaine. La liberté, qui est un bien précieux, n'est, après tout, qu'un moyen qu'il faut faire servir au bonheur de l'individu. Le Bien-être par le Travail, tel est le but qu'il faut se proposer, et auquel aussi il faut subordonner ses moyens d'action. Or, dans la question présente, ce qu'il faut se demander, c'est si les choses restant ce qu'elles sont, on peut, en affranchissant le Noir, le rendre plus heureux ou moins malheureux qu'il n'est; en d'autres termes, s'il n'y a pas à l'affranchissement des conditions préalables qui seules puissent en faire un moyen d'améliorations réel du sort du Nègre.

La Philanthropie ne s'est point ainsi posé la question : l'esclavage existe, a-t-elle dit, c'est un fait mauvais, il faut le détruire, et le moyen le plus direct est nécessairement le meilleur. Emancipons donc. Mais les inconvénients qui sont résultés des tentatives d'émancipation ont fait mettre en doute la valeur de la chose elle-même aussi bien que des procédés. On a fait alors de la controverse; la confusion s'est mise dans les esprits, et la question de l'affranchissement des Noirs est devenue ainsi le thème le plus embrouillé peut-être qui soit en

discussion ; résultat digne en vérité de notre époque de lumière, de raison et de philanthropie.

Quel est l'homme aujourd'hui qui, n'étant pas placé à un point de vue supérieur duquel il puisse embrasser toutes les questions de réforme sociale, et résoudre celle de l'émancipation des Noirs par le consentement volontaire des maîtres, peut avoir une opinion parfaitement arrêtée sur ce qu'il convient de faire soit à l'égard des premiers, soit à l'égard des seconds ? S'il est à présent quelque chose de parfaitement démontré, c'est, ainsi que nous l'avons fait sentir, qu'indépendamment des intérêts des colons, qui sont des intérêts assez réels pour qu'on doive songer à en tenir compte, ceux des Noirs ne seraient rien moins que régulièrement servis par la simple émancipation telle que l'entendent et la peuvent faire les sociétés philanthropiques ou les abolitionnistes. Ni celles-là, ni ceux-ci ne savent ni ne disent ce qu'ils feront de l'esclave après l'avoir rendu à la liberté; quels moyens d'existence ils lui donneront; comment ils l'attireront au travail lorsqu'il n'y sera plus contraint; comment ils le feront vivre en bonne intelligence avec ses frères et ses anciens maîtres; en un mot, comment ils en feront un être plus heureux. De toutes ces choses, jusqu'à ce jour, on ne semble guère avoir pris souci. La question de la liberté pure et simple a tout absorbé, et l'on a sauté à pieds joints par-dessus la question de l'*Amélioration du sort des Noirs;* certes en agis-

sant ainsi on n'a guère fait avancer la question d'*Affranchissement*, qui n'est pas encore résolue, et qui, dans les termes où elle a été posée, attendrait longtemps encore sa solution.

Si les systèmes pénitentiaires imaginés par la Philanthropie sont quelquefois sans inconvénient, la pratique n'a pas non plus prouvé qu'ils eussent de merveilleux effets comme moyens moralisateurs. Il faut qu'ils aient produit de bien minces résultats, puisque les nations qui n'en ont point encore fait usage mettent si peu d'empressement à les pratiquer. C'est que là sans doute où l'on se borne à *pénitencier* et à moraliser les individus, et où, au sortir de la prison, on n'assure point à l'individu moralisé des moyens de vivre en travaillant, il est bien difficile d'en obtenir une conduite probe et honorable.

Ainsi, toujours l'effet attaqué et jamais la cause. Est-il donc si difficile de comprendre que les malfaiteurs qui chaque année remplissent nos prisons, ne deviennent criminels, le plus souvent du moins, que parce que leurs moyens de vie ne sont pas en rapport avec leurs besoins, et que la moralisation la mieux entendue ne saurait les empêcher de retomber en faute là où les mêmes privations, la même misère les attendent.

Mais la Philanthropie est en toutes choses d'un *simplisme* désolant; elle ne voit jamais qu'un côté plus ou moins étroit de la question, et néglige tous les autres; elle n'a point le sentiment du lien des

choses. Pour elle, ainsi que nous l'avons vu, chaque fait social est un fait indépendant, un fait à part qui a en lui sa raison d'existence, qu'on peut changer, sur lequel on peut agir sans qu'il soit besoin d'opérer aucune action corrélative sur les autres faits d'ordre analogue ou dissemblable que comprend le Système social. Or, nous le répétons, une pareille manière de raisonner est essentiellement étroite et fausse, et, pour qui veut y réfléchir, elle explique surabondamment l'impuissance de la Philanthropie à résoudre les questions qu'elle se pose.

Tout ceci prouve, ce nous semble, l'incontestable supériorité des hommes à idées générales sur les Philanthropes réformistes enfermés dans d'étroites spécialités, et cherchant à tâtons des solutions impossibles. On a cru longtemps, et cette croyance est encore une disposition commune à un trop grand nombre d'esprits, qu'il y avait beaucoup plus de raison à se prendre à des questions de détail qu'à vouloir poser tout d'un bloc le problème de la Réforme intégrale du régime social. On doit voir à présent combien cette manière de juger les choses est erronée. Si le Système social repose sur un principe fondamental, tout ce qui se développe, se produit, se manifeste dans ce Système, est une conséquence du principe, et il ne peut y avoir d'autres moyens d'empêcher ces manifestations conséquentes que de changer le principe, que d'asseoir le Système social sur

une autre base. Cela est de toute rigueur. On ne peut donc, sans fausser la logique des faits, vouloir agir comme ont fait jusqu'à ce jour les Philanthropes; on ne peut, sans forfaire au plus simple bon sens, prétendre supérioriser leur point de vue à celui des hommes à idées générales, vouloir qu'il soit plus pratique par cela qu'il embrasse une sphère plus restreinte. C'est précisément au contraire, ainsi que nous venons de le voir, une raison de croire leurs moyens moins susceptibles d'application. On reconnaît aisément, en y réfléchissant, qu'une idée générale de réforme, bien qu'elle embrasse une masse de faits, est en soi quelque chose de plus facilement applicable que la réforme partielle de quelque abus, de quelque vice particulier d'un Système social. C'est, au reste, ce qui ressort, avec toute la clarté d'une évidente vérité, des détails dans lesquels nous sommes entrés sur la Théorie sociétaire de Fourier. On pourra en juger par la lecture de ce volume.

Il est inutile sans doute de dire qu'une Théorie qui comprend la Réforme intégrale du régime social, ne peut être applicable qu'autant que les questions de détail dont se compose le problème social, du moins les plus importantes, ont été élaborées et résolues dans ce qu'elles ont de spécial. Or, nous pouvons affirmer que s'il est une Doctrine qui satisfasse à cette condition, c'est sans contredit la Doctrine de Fourier. . . . . .

Nous ne terminerons pas ces quelques pages d'introduction sans faire remarquer qu'à l'heure qu'il est, la nécessité de la Réforme sociale est assez généralement sentie de tous les hommes qui s'occupent avec intelligence des questions d'avenir. La Politique proprement dite a fait son temps. Des hommes dont elle était naguère la préoccupation habituelle et presque exclusive, les uns se sont lassés de ces luttes de partis, qui ne profitent jamais qu'aux plus habiles; les autres ont compris que le mal était plus profondément situé qu'on ne l'avait cru jusqu'alors, et que pour y porter remède il y avait mieux à faire qu'à déposséder des souverains, confectionner des chartes ou discuter des lois. Ces dispositions nouvelles sont à elles seules toute une grande révolution, et peut-être n'y aurait-il pas d'exagération à dire que cette révolution, qui s'est accomplie d'une manière si inaperçue, si pacifique, a, relativement aux intérêts de la Société, une importance beaucoup plus grande qu'aucune de celles qui l'ont précédée, et qui pourtant ont eu un bien autre retentissement. Ceci prouverait, pour le dire en passant, que ce n'est pas au bruit qu'elles font qu'il faut juger les révolutions pas plus que les hommes.

Mais parmi ceux qui ont déserté le champ de la Politique pour venir exercer leur intelligence sur le terrain plus fécond des questions sociales, tous n'ont pas compris de la même façon le problème à résoudre. Pour beaucoup encore, l'affaire

importante se réduit à favoriser le développement des forces industrielles dont la Société est actuellement en possession. Ainsi, encourager l'industrie et le commerce, comme on dit; leur ouvrir les plus vastes débouchés; activer le travail, répandre l'instruction, sont pour eux les grands moyens de perfectionnement et de transformation sociale. Cette manière de voir est loin d'être la plus large; elle comprend bien des lacunes, et sa pratique dans plus d'une circonstance a pu déjà nous convaincre de son impuissance à réaliser des améliorations durables.

L'accroissement du mouvement industriel, qui est la préoccupation dominante des hommes de cette opinion, n'a pas toujours de bons résultats, comme on sait. Ne voyons-nous pas, en effet, que souvent les populations au sein desquelles l'industrie et le commerce prennent un grand développement, deviennent plus malheureuses qu'avant. Par suite de l'activité nouvelle qui se produit en elles, les travailleurs inoccupés des autres contrées, ou dont les occupations sont peu lucratives, y affluent de toutes parts, et bientôt il s'établit entre eux une effrayante concurrence dont l'effet naturel est l'abaissement successif du salaire; le prix du travail devient insuffisant, la misère s'accroît chaque jour davantage, et se fait sentir d'une façon d'autant plus cruelle aux classes nombreuses qui y sont soumises, que les richesses qu'elles produisent se concentrent de plus en plus aux

mains des capitalistes, et amènent des habitudes de luxe dont l'ouvrier ne compare pas sans envie et sans douleur l'affligeant contraste avec son état de gêne et de dénûment.

Tels sont d'ordinaire les résultats auxquels conduit un grand accroissement du mouvement industriel, du moins dans les circonstances actuelles. Il est aisé de constater que dans les contrées où l'industrie manufacturière particulièrement a présenté ce caractère d'un développement aussi rapide qu'étendu, la misère des classes ouvrières presque toujours a suivi une progression proportionnelle. Aussi remarquons-nous en même temps que ces localités sont celles où se passent également les faits de désordre les plus saillants et les plus nombreux ; leur statistique fait foi que, toutes choses égales d'ailleurs, ce sont elles qui fournissent le plus de criminels aux assises et aux bagnes.

De pareils résultats, sur la certitude desquels il n'y a pas le moindre doute à élever, prouvent, ce nous semble, que si ce peut être une bonne chose d'activer le mouvement industriel, ceux qui formulent leur pensée d'amélioration sociale par ce simple énoncé, sont loin d'avoir compris toutes les conditions du problème. Il est évident (en se bornant au seul fait d'une plus grande extension donnée au travail, ainsi que le font aujourd'hui beaucoup de gens qui ont abandonné la Politique pour les questions d'économie et de réforme in-

dustrielle) il est évident, disons-nous, qu'on obtiendra des résultats plus fâcheux qu'avantageux; au lieu d'améliorer le sort des classes ouvrières et de les rendre elles-mêmes meilleures, on les ferait plus malheureuses et moins morales.

Mais disons qu'on commence à comprendre assez bien ce double effet de l'industrialisme. Il n'est pas jusqu'aux économistes les plus dévoués au principe de la Libre Concurrence qui ne reconnaissent eux-mêmes cette conséquence fatale de notre état industriel, et qui ne sentent aussi la nécessité de porter la Réforme dans les conditions mêmes du travail. La presse, à cet égard, a beaucoup modifié son opinion depuis quelque temps, et le moment n'est sans doute pas éloigné où les vues de Fourier sur l'Organisation du travail, considérées comme point de départ de la Réforme sociale, seront franchement acceptées de la plupart des hommes qui s'occupent actuellement à éclairer et à diriger l'opinion publique.

ABRÉGÉ

DU

NOUVEAU MONDE

INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE.

ABRÉGE

DU

NOUVEAU MONDE

INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE

DE CH. FOURIER.

NOTIONS GÉNÉRALES.

Destinée Sociale des hommes.

Les hommes sont destinés à l'Association, c'est-à-dire, à un état social dans lequel tous les moyens physiques et intellectuels dont la nature les a pourvus, doivent se combiner pour la production la plus abondante possible de toutes les choses qui correspondent à leurs besoins; et dans lequel encore par unê conséquence forcée de ce premier résultat, tous les penchants supérieurs de l'âme, affranchis du joug des souffrances du corps,

jouiront de leur entier essor au plus grand profit possible de la justice, de la vérité et de l'UNITÉ, souveraines enfin de ce monde depuis si longtemps abandonné à l'oppression, au mensonge et au désordre.

Mais pour établir l'association sur la terre, il faut en connaître les moyens, les conditions, la science ; et comme nulle science n'est trouvée que celle qui est réellement cherchée, il faut de toute nécessité que nous nous mettions en quête de celle-là. Certainement on n'eût pas attendu jusqu'à ce jour pour faire cette recherche importante, si l'on eût cru à la possibilité de réaliser l'heureux état de choses que promet le régime de l'Association. Mais, dit Fourier, un préjugé a de tout temps empêché les recherches sur l'Association ; on a dit : « Il est impossible de réunir en gestion domestique trois ou » quatre ménages sans que la discorde ne s'y manifeste » au bout d'une semaine, surtout parmi les femmes : » il est d'autant plus impossible d'associer trente ou » quarante familles, et à plus forte raison trois ou » quatre cents. »

« C'est très-faussement raisonné ; car si Dieu veut l'économie et la mécanique, il n'a pu spéculer que sur l'association du plus grand nombre possible ; dès lors l'insuccès sur de petites réunions de trois et de trente familles était un augure de réussite sur le grand nombre, sauf à rechercher préalablement la théorie d'Association naturelle ou méthode voulue par Dieu, et conforme au vœu de l'attraction, qui est l'interprète de Dieu en mécanique sociétaire. Il dirige l'univers matériel par attraction : s'il employait un autre ressort pour la direction du monde social, il n'y aurait pas unité, mais duplicité d'action dans son système. »

L'attraction, voilà l'interprète de Dieu en mécanique

sociétaire ; c'est elle qui doit nous révéler les combinaisons sociales les meilleures, les plus parfaites. Et en effet qu'on veuille y réfléchir, et l'on sera forcé de convenir qu'il doit y avoir une corrélation intime entre nos attractions passionnelles et une forme sociale donnée, laquelle est en convenance, en harmonie avec nos passions ; car si toute forme leur était contraire, il deviendrait logique d'affirmer et de nier tout à la fois la destinée sociale de l'homme, puisque d'une part il est manifeste qu'il a des besoins qui ne peuvent être satisfaits qu'en société, et que de l'autre il porterait en lui des passions pour lesquelles toute forme sociale serait un joug plus ou moins insupportable. Pareille chose ne peut s'admettre ; elle répugne à la raison comme au cœur.— Il y a donc une forme sociale en harmonie avec les attractions passionnelles de l'homme.

Or, ce fait admis, il est de toute évidence que la voie la plus naturelle et la plus sûre pour arriver à la connaissance de cette forme doit être l'étude de nos passions, ou, suivant l'expression résumée de Fourier, de l'ATTRACTION PASSIONNELLE.

C'est par cette étude que Fourier a été conduit à la découverte des lois naturelles de l'Association. Nous verrons dans la suite comment la théorie qu'il en a donnée, et que jusqu'à ce jour on s'est si obstinément refusé à examiner, satisfait pleinement à toutes les conditions d'un ordre social régulier, dans lequel tous les caractères, tous les instincts, tous les goûts, tous les penchants trouveront leur emploi utile. — Il est bien entendu que c'est des goûts et des penchants natifs que nous parlons ici, et non des habitudes souvent malfaisantes ou nuisibles que nous tenons du milieu social dans lequel nous vivons.

Le régime d'Association, tel qu'il se déduit de la nature passionnelle de l'homme, exige que chaque centre d'action ou de travail se compose d'une réunion nombreuse d'individus, exerçant combinément les travaux de ménage, de culture, de fabrique, d'administration, etc. Il n'est personne qui ne comprenne que, dans de telles conditions, les accords individuels ou passionnels étant obtenus, on parviendrait aisément à réaliser dans l'ordre matériel de grands et de nombreux avantages. Tous les travaux seraient rendus plus simples et plus faciles, et les économies les plus grandes seraient introduites en toutes choses.

« Une grande réunion n'emploierait dans diverses fonctions que le centième des agents et machines qu'exige la complication de nos petits ménages. Au lieu de 300 feux de cuisine et 300 ménagères, on n'aurait que quatre ou cinq grands feux préparant des services de divers degrés, assortis à quatre ou cinq classes de fortune; car l'état sociétaire n'admet point d'égalité. Il suffirait d'une dizaine de personnes expertes pour remplacer les trois cents femmes qu'emploie le régime civilisé, dépourvu des nombreuses mécaniques dont on ferait usage dans une cuisine préparant pour 1,800 personnes (c'est le nombre le plus convenable.) Cette réunion abonnerait chacun à des tables et services de divers prix, sans aucun assujettissement contraire aux libertés individuelles.

» Le peuple dans ce cas, dépenserait bien moins pour faire bonne chère qu'aujourd'hui pour vivre pitoyablement. L'épargne de combustible serait immense et assurerait la restauration des forêts et climatures bien mieux que ne feront cent codes forestiers inexécutables. Le travail de ménage serait tellement simplifié, que les sept huitièmes des femmes de ménage et des domes-

tiques deviendraient disponibles et applicables aux fonctions productives.

» Notre siècle prétend se distinguer par l'esprit d'association ; comment se fait-il qu'en agriculture il adopte la distribution par familles, qui est la moindre combinaison possible ? On ne peut pas imaginer de réunions plus petites, plus anti-économiques et plus anti-sociétaires que celles de nos villages, bornées à un couple conjugal, ou une famille de 5 ou 6 personnes ; villages construisant 300 greniers, 300 caves ; placés et soignés au plus mal, quand il suffirait en Association d'un seul grenier, une seule cave, bien placés, bien pourvus d'attirail, et n'occupant que le dixième des agents qu'exige la gestion morcelée ou régime de famille.

» Parfois des agronomes ont inséré dans les journaux quelques articles sur les énormes bénéfices que l'agriculture obtiendrait des grandes réunions sociétaires, si l'on pouvait concilier les passions de deux ou trois cents familles, exploitant combinément, et effectuer l'Association *en passionnel comme en matériel.*

» Ils en sont restés sur ce sujet à des vœux stériles, à des doléances d'impossibilité qu'ils motivent sur l'inégalité des fortunes, les disparates de caractère, etc. Ces inégalités, loin d'être un obstacle, sont au contraire le ressort essentiel ; on ne peut pas organiser des séries passionnées sans une grande inégalité de fortunes, caractères, goûts et instincts. Si cette échelle d'inégalités n'existait pas, il faudrait la créer, l'établir en tous sens, avant de pouvoir associer le passionnel.

» Nous voyons dans le régime civilisé des lueurs d'association *matérielle seulement,* des germes qui sont dûs à l'instinct et non à la science. L'instinct apprend à cent familles villageoises qu'un four banal coûtera beaucoup

moins, en maçonnerie et en combustible, que cent petits fours de ménage, et qu'il sera mieux dirigé par deux ou trois boulangers exercés que les cent petits fours, par cent femmes qui manqueront deux fois sur trois le juste degré de chaleur du four et cuisson du pain.

» Le bon sens a appris aux habitants du Nord que, si chaque famille voulait fabriquer sa bière, elle coûterait plus cher que les bons vins. Une réunion monastique, une chambrée militaire, comprennent par instinct qu'une seule cuisine, préparant pour 30 convives, sera meilleure et moins coûteuse que 30 cuisines séparées. »

» Les paysans du Jura, voyant qu'on ne pourrait pas avec le lait d'un seul ménage faire un fromage nommé *Gruyère*, se réunissent, apportent chaque jour le lait dans un atelier commun, où l'on tient note des versements de chacun, chiffrés sur des taillons de bois; et de la collection de ces petites masses de lait on fait à peu de frais un ample fromage dans une vaste chaudière.

» Comment notre siècle, qui a de hautes prétentions en économisme, n'a-t-il pas songé à développer ces petits germes d'Association, en former un système plein, appliqué à l'ensemble des sept fonctions industrielles, savoir :

1° Travail domestique,
2° — agricole,
3° — manufacturier,
4° — commercial,
5° — d'enseignement,
6° Etudes et emploi des sciences,
7° — — des beaux-arts;

fonctions qu'il faut exercer cumulativement dans la plus grande réunion possible. »

Pour peu qu'on fasse attention à ce qui se passe au

sein de la société, on reconnaîtra sans peine que toutes ces branches de l'activité humaine, bien loin de former un système complet régulièrement ordonné, dans lequel chaque partie agisse en concours avec toutes les autres sans les froisser et sans en être froissée, présentent au contraire le spectacle de l'incohérence, de la lutte, du désordre, chacune de ces branches étant plus ou moins opposée dans ses intérêts et ses moyens à toutes les autres branches. Qui ne sait, en effet, la divergence qui existe entre l'agriculture et la fabrique, pourtant si nécessaires l'une à l'autre? N'est-ce pas aussi un fait constant que le commerce les écrase et les ruine souvent l'une et l'autre par ses méthodes d'accaparement, d'engorgement, etc.? Or, on ne saurait disconvenir que pareil état de choses ne soit très-préjudiciable à la société. Il serait donc réellement d'une haute importance qu'on introduisît l'ordre et la combinaison dans cet ensemble des sept fonctions industrielles; qu'on établît entre elles toutes une solidarité étroite d'action et d'intérêts, de telle sorte que aucune d'elles ne pût agir sans aider l'action des autres et servir leurs intérêts. — Ce résultat sera amené par l'Association opérée suivant les lois de l'ATTRACTION PASSIONNELLE.

Enormité du produit sociétaire.

Supposons l'association établie partout; nos villages à culture morcelée sont remplacés par des Phalanges ou communes sociétaires de 1,500 à 1,800 personnes exploitant de grands domaines d'une lieue carrée ou en-

viron de superficie. Pour présenter le tableau des avantages et des économies qui résulteraient d'un pareil mode d'exploitation, il faudrait des volumes entiers. Aussi Fourier n'a-t-il d'autre but ici que d'indiquer quelques-uns des bénéfices les plus remarquables qu'on obtiendra en pratiquant sa méthode d'Association. Il fait voir, par exemple, qu'en préparant la cuisine d'une Phalange on réalisera sans difficulté une épargne des 9/10es du bois qu'emploient aujourd'hui les trois ou quatre cents ménages d'un village morcelé, et cela pour arriver à un résultat bien inférieur à ce qu'il serait en association. Il montre comment, appliquée à la pêche, à la chasse, etc., l'exploitation sociétaire en augmenterait considérablement les produits : il suffirait pour cela qu'on pût s'entendre et s'accorder sur les époques d'ouverture et de clôture. Or, rien ne sera plus facile en association.— Le vol de tout produit et de toute denrée devient impossible : quelle épargne ne serait-ce pas alors ? de combien de précautions ne sommes-nous pas obligés de nous entourer aujourd'hui pour prévenir le vol ? que de moyens n'employons-nous pas pour l'empêcher ? et encore comment y parvenons-nous ? C'est en vain souvent que nous veillons, que nous nous fermons et clôturons de toutes les manières ; le vol exploite nos champs et nos maisons sans que nous puissions en quelque sorte lui échapper ; aussi nous force-t-il dans une foule de circonstances à nous abstenir de travaux utiles par impossibilité d'en surveiller les produits. L'Association n'ayant rien à craindre à cet égard pourra exploiter son sol comme elle l'entendra, faire partout, suivant les convenances du terrain, les plantations qui seront le mieux appropriées à la nature ; il ne lui sera besoin ni de tant de clôtures, ni de tant de surveillance ; le seul

fait de l'accord et de la combinaison des intérêts suffira à tout garder.

» Le commerce, si compliqué aujourd'hui et en même temps si fourbe et si trompeur, offrira en Association des caractères diamétralement opposés à ceux qu'il présente actuellement.

» L'un des côtés brillants de l'industrie sociétaire sera l'introduction de la vérité en régime commercial. L'Association en substituant :

» La concurrence corporative, solidaire, véridique, simplifiante et garantie,

» A la concurrence individuelle, insolidaire, mensongère, complicative et arbitraire,

» Emploiera à peine le vingtième des bras et capitaux que l'anarchie mercantile ou concurrence mensongère distrait de l'agriculture, pour les absorber à des fonctions tout-à-fait parasites, quoi qu'en disent les économistes ; car tout ce qui peut être supprimé dans une mécanique sans en diminuer l'effet, joue un rôle parasite. On fait un tourne-broche avec deux roues ; si un ouvrier trouve moyen d'y introduire 40 roues, il y en aura 38 parasites. C'est ainsi qu'opère le commerce mensonger ou système de concurrence complicative et pullulation d'agents.

» Une Phalange industrielle ou canton sociétaire ne ferait qu'une seule négociation d'achat ou de vente, au lieu de 300 négoces contradictoires, employant 300 chefs de familles, qui vont perdre dans les halles et cabarets 300 journées à vendre sac par sac telle masse des denrées que la Phalange sociétaire vendrait en totalité à deux ou trois Phalanges voisines, ou à une agence de commission principale. En commerce comme en toute autre branche de relations, le mécanisme civilisé n'est

toujours que l'extrême complication, le móde le plus ruineux et le plus faux. Il est bien surprenant que nos philosophes, qui se disent passionnés pour l'auguste vérité, se soient passionnés aussi pour le commerce individuel, ou anarchie de fraude : out-ils jamais rencontré dans aucune branche de commerce l'auguste vérité? se serait-elle réfugiée chez les marchands de chevaux ou chez les marchands de vin? pas plus que sous les colonnades de la Bourse.

» Nous avons aussi hors de l'industrie des milliers de fonctions parasites, quelques-unes bien visibles, comme celles de judicature, qui ne reposent que sur les vices du régime civilisé, et tomberaient par avénement à l'état sociétaire. »

Fourier cite encore quelques exemples de ce parasitisme ruineux qui se retrouve dans toutes les branches de l'industrie morcelée; les pertes de forces qu'il occasionne sont incalculables.

Qu'on s'étonne après cela de l'état de dénuement et de pauvreté dans lequel nous voyons les nations les plus riches du globe; ne comprendra-t-on pas enfin qu'un régime d'industrie dans lequel les trois quarts des forces individuelles n'ont aucune valeur productive, soit qu'elles se détruisent les unes par les autres, soit qu'elles restent inactives, inemployées, est un régime faux, vicieux, auquel il nous appartient de pouvoir en substituer un autre : l'homme ne saurait avoir été fait pour ce qui est faux et absurde.

« En thèse générale, la civilisation, dans son ensemble, présente les deux tiers d'improductifs (Fourier en donne un tableau détaillé). Dans ce nombre figurent non-seulement les improductifs avérés, comme les militaires, les douaniers, les agents fiscaux, mais encore

la plupart des agents réputés utiles, comme les domestiques, et même les cultivateurs, qui sont parasites dans un grand nombre de fonctions. J'ai vu un jour cinq enfants employés à garder quatre vaches, encore leur laissaient-ils manger les épis de blé. On rencontre à chaque pas ce désordre dans la gestion civilisée.

» En ajoutant l'épargne des classes détruites par les fatigues, les excès, la navigation imprudente, les épidémies, les contagions, l'on trouvera entre les peuples civilisés et les peuples sociétaires une différence décuple quant aux facultés industrielles ou produits qu'on peut obtenir d'une masse d'habitants sur un terrain donné.

» En effet, si les hommes, femmes et enfants, travaillent par plaisir, dès l'âge de 3 ans jusqu'à l'âge décrépit; si la dextérité, la passion, la mécanique, l'unité d'action, la libre circulation, la restauration de température, la vigueur, la longévité des hommes et des animaux élèvent à un degré incalculable les moyens d'industrie, ces chances cumulées porteront bien vite au décuple la masse du produit; et c'est par égard pour les habitudes que j'énonce le quadruple seulement, de peur de choquer par des perspectives colossales, quoique très-exactes.

» L'amélioration portera principalement sur le sort des enfants, très-mal gouvernés par les ménagères qui, dans leurs chaumières, leurs greniers et leurs arrière-boutiques, n'ont rien de ce qui est nécessaire au soin des enfants; elles n'ont ni les ressources, ni la passion, ni les connaissances, ni le discernement qu'exige ce soin.

» Dans les grandes villes comme Paris, et même dans de moindres, telles que Lyon et Rouen, les enfants sont tellement victimes de l'insalubrité, qu'il en meurt huit fois plus que dans les campagnes salubres. Il est prouvé que, dans divers quartiers de Paris, où la circulation

de l'air est interceptée par des cours étroites, il règne un méphitisme qui attaque spécialement les enfants dans leur première année ; on voit parmi ceux au-dessous d'un an une mortalité qui en emporte sept sur huit, avant l'âge de douze mois, tandis que dans les campagnes salubres, comme celles de Normandie, la mortalité de cette catégorie d'enfants est bornée à un sur huit.

» On a commis une faute en négligeant de publier le tableau des avantages de l'Association ; chacun en aurait conclu qu'il est impossible que Dieu, à titre de suprême économe, n'ait pas préparé les moyens d'organiser ce régime d'économie et de vérité, d'où naîtraient tant de prodiges. Croire que Dieu y ait manqué, c'est l'accuser implicitement d'être l'ennemi de l'économie et de la mécanique.

« A cela on réplique : *tant de perfection n'est pas faite pour l'homme!* Qu'en savent-ils ? pourquoi désespérer de la sagesse de Dieu avant d'avoir étudié ses vues dans le calcul de la *révélation sociale permanente* ou attraction passionnelle, dont on ne peut déterminer les fins qu'en procédant régulièrement par analyse et synthèse.

» Prétendre que tel degré de perfection n'est pas fait pour les hommes, c'est accuser Dieu de méchanceté ; car il possède un moyen sûr d'appliquer aux relations humaines tel système qui lui plaira. Ce moyen est l'attraction, dont Dieu seul est distributeur ; elle est pour lui une baguette magique, passionnant toute créature pour l'exécution des volontés divines. Dès lors, si Dieu se complaît au régime de perfection sociale, qui serait celui d'unité sociétaire, justice et vérité, il lui suffit, pour nous faire adopter ce régime, de le rendre attrayant pour chacun de nous. C'est ce qu'il a fait : on

va s'en convaincre, en lisant le traité de mécanisme sociétaire distribué en séries passionnées; chacun s'écriera : Voilà ce que je désire, ce serait pour moi le bonheur suprême.

» La perfection est donc faite pour les hommes, si elle est voulue par Dieu, comme on n'en saurait douter. C'est pour avoir trop peu espéré de Dieu, que nous avons manqué les voies de perfection sociale qu'il eût été si facile de découvrir par calcul de l'attraction.

» Nous désirons donc trop peu, c'est ce que prouvera le calcul de l'attraction. Dieu nous prépare un bonheur bien supérieur à nos médiocres convoitises; demandons beaucoup à celui qui peut beaucoup; c'est faire injure à sa générosité que d'attendre de lui des richesses médiocres, des plaisirs médiocres. Le destin du genre humain est, ou l'immense bonheur sous le régime divin et sociétaire, ou l'immense malheur sous les lois des hommes, dans l'état d'industrie morcelée et mensongère qui, comparativement à la sociétaire, ne donne pas le quart en produit effectif, et pas le quarantième en jouissances. »

Cercle vicieux de l'Industrie.

Fourier signale un fait bien remarquable, et qui pourtant a constamment échappé à l'observation des économistes, tant étaient puissantes les préoccupations sous l'empire desquelles ils observaient. Nous voulons parler des inconvénients de toutes sortes qui surgissent toujours à chaque invention nouvelle, à chaque dévelop-

pement nouveau de l'industrie, au point souvent que bien loin que nos perfectionnements industriels soient de réels avantages, ils sont pour les masses de véritables *péjoratifs*, engendrant plus de mal que de bien. N'est-ce pas, en effet, une chose bien digne de remarque que chez les nations les plus avancées en civilisation, celles chez qui les sciences, les arts, l'industrie ont fait le plus de progrès, soient celles aussi où la plaie hideuse du paupérisme ait le plus étendu ses ravages. Plus ces nations se développent, plus elles montrent d'activité industrielle, plus elles produisent, plus elles créent et plus aussi le mal s'accroît. Il faut donc qu'il y ait là quelque vice caché dont l'effet est de transformer en causes de misères et de souffrances les éléments de la fortune et de la prospérité des nations.

Ce vice quel est-il : « La manie de produire confusément, sans aucune méthode en rétribution proportionnelle, sans aucune garantie pour le producteur ou salarié, de participer à l'accroissement de richesse ; aussi voyons-nous que les régions industrialistes sont autant et peut-être plus jonchées de mendiants que les contrées indifférentes sur ce genre de progrès. »

Et en effet l'Angleterre qui surpasse toutes les contrées du globe par son industrie et son activité productive, n'est-elle pas aussi le pays dont la population comprend le plus grand nombre de pauvres et de mendiants ? ne sait-on pas également que les départements les plus industriels de France sont ceux aussi où le nombre des indigents est le plus considérable[1] ?

[1] Suivant M. de Villeneuve, la proportion du nombre des indigents serait en Angleterre de 1 sur 6 habitants ; de 1 sur 7 dans les Pays-Bas ; et seulement de 1 sur 20 en France et en Allemagne ; dans le

Mais comment remédier à un semblable état de choses? Si c'est parce qu'on produit confusément, parce qu'on est sans méthode en rétribution proportionnelle, parce qu'il n'existe aucune garantie pour le producteur, que l'industrie engendre les fâcheux résultats dont nous venons de parler, comment la corriger de ce vice de confusion, de cette absence de méthode et de garanties?

En constituant l'Association, en la constituant suivant la loi que Dieu nous en a faite, suivant le code qu'il a lui-même décrété dans cette vue. Car, ainsi que le remarque Fourier, Dieu qui a fait des codes sociaux pour les insectes, n'a pu manquer d'en faire un pour le genre humain, bien plus digne de sa sollicitude que les abeilles, les guêpes et les fourmis. — Nous devons croire à ce code et le chercher comme la règle sous l'empire de laquelle l'activité industrielle des nations tournera au bonheur de la généralité des individus, au lieu d'engendrer partout une misère générale toujours croissante.

L'*économie politique* était naguère l'objet d'une vénération universelle : on la considérait généralement comme une science, et surtout comme une science profonde; peu osaient mettre en doute la valeur de ses principes. Depuis quelque temps, depuis surtout qu'on s'est aperçu que la *libre concurrence* conduisait à la fourberie, à la banqueroute, et qu'elle écrasait les classes

département du Nord, la proportion serait de 1 sur 7; dans le département du Pas-de-Calais, de 1 sur 8; de 1 sur 40 dans le département de la Lozère; de 1 sur 58 dans celui de la Creuse. — Nous sommes loin de croire que de tels chiffres soient l'expression bien exacte des proportions réelles du paupérisme dans ces différentes contrées; mais nous ne saurions imaginer que les appréciations de M. de Villeneuve fussent fausses au point de ne pas prouver la prépondérance du paupérisme dans les pays de grande industrie. M. de Villeneuve n'est d'ailleurs pas le seul que des études et des recherches de ce genre aient conduit à de telles conclusions.

ouvrières par l'abaissement du salaire, on s'est pris à croire que l'*économie politique* pouvait bien n'être pas aussi savante qu'elle paraissait; et à l'heure qu'il est, les rangs des partisans du *laissez-faire, laissez-passer,* qui la résume tout entière, commencent singulièrement à s'éclaircir[1]. Or, dès 1808 Fourier avait signalé l'insuffisance des méthodes économiques. Dans tous ses ouvrages il a constamment accusé les économistes de s'être bornés à faire, et encore d'une manière toujours incomplète, l'analyse du mal existant.

« C'est agir comme un médecin qui dirait au malade : « Mon ministère consiste à faire l'analyse de votre fièvre, » et non pas à vous en indiquer les moyens curatifs. » Un tel médecin nous semblerait ridicule; c'est pourtant le rôle que veulent prendre aujourd'hui quelques économistes, qui s'apercevant que leur science n'a su qu'empirer le mal, et embarrassés d'en trouver l'antidote, nous disent comme le renard au bouc :

« Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts. »

» Si l'on admet ce rôle passif, cet égoïsme par lequel

[1] Depuis le jour où nous écrivions ceci, le nombre des économistes ou des écrivains de la presse qui soutenaient encore le principe de la libre concurrence a sensiblement diminué. Les événements et sans doute aussi les écrits de notre école ont puissamment contribué à faire revenir beaucoup de personnes de cette vieille erreur économique dont J.-B. Say a été le champion le plus dévoué et le plus habile. On s'accorde généralement aujourd'hui à considérer la concurrence comme l'un des principes les plus funestes sur lesquels repose notre régime actuel d'industrie; et naguère nous avons vu d'anciens adeptes de l'école libérale attribuer à la concurrence toutes les misères de la classe ouvrière, comme aussi toutes les chances de ruine qui menacent la classe moyenne. Mais on oublie trop aisément que la concurrence n'est qu'un effet, et que c'est de la cause qui la produit, c'est-à-dire du morcellement industriel, qu'il faut s'occuper.

ils croient excuser l'impéritie de la science, ils seront encore très en peine de tenir parole, de donner l'analyse du mal; parce qu'ils ne veulent pas en avouer l'étendue, confesser que tout est vicieux dans le système industriel, qu'il n'est en tous sens qu'un monde à rebours : jugeons-en par un demi-aveu échappé récemment à M. de Sismondi : il a reconnu que la consommation s'opère en *mode inverse,* qu'elle se fonde sur les fantaisies des oisifs, et non sur le bien-être du producteur; c'est déjà un premier pas vers la sincérité analytique : mais le mécanisme inverse est-il borné à la consommation? n'est-il pas évident :

» Que *la circulation est inverse,* opérée par des intermédiaires nommés *marchands, négociants* qui devenant propriétaires du produit, rançonnent le producteur et le consommateur, et sèment les désordres dans le système industriel, par leurs menées d'accaparement, agiotage, fourberie, extorsion, banqueroute, etc.

» Que *la concurrence est inverse,* tendant à la réduction des salaires et conduisant le peuple à l'indigence par les progrès de l'industrie : plus elle s'accroît, plus l'ouvrier est obligé d'accepter à vil prix un travail trop disputé; et d'autre part plus le nombre des marchands s'accroît, plus ils sont entraînés à la fourberie par la difficulté des bénéfices. »

Ce sont là des faits incontestables, et qui prouvent surabondamment les vices de notre organisation industrielle.

L'industrie civilisée, dit Fourier, crée les éléments de bonheur, mais non pas le bonheur; elle développe les moyens d'action de l'homme sur la terre, mais elle ne règle pas l'emploi de ces moyens, et c'est en cela qu'elle pèche. Pour cela il faudrait qu'elle eût puissance

d'accorder les intérêts et les volontés. Car tant que les volontés et les intérêts resteront inaccordés, tant que la guerre existera entre eux, nulle force nouvelle ne viendra s'ajouter aux forces déjà acquises, qui ne soit employée à faire le mal, plus souvent encore qu'à faire le bien. C'est la loi de l'état de subversion où nous vivons.

Le fait important à accomplir est donc l'accord des intérêts et des volontés. Or, pour cela, que convient-il que l'on fasse ? nous l'avons vu, il faut associer ; associer toutes les forces, toutes les facultés, toutes les branches du travail ; mais n'oublions pas qu'on ne peut associer sans la *science de l'Association* ; et la *science de l'Association*, répétons-le, ne peut se déduire que de la connaissance analytique et synthétique de *l'attraction passionnelle*.—C'est ce que nous espérons pouvoir aisément démontrer dans la suite de ce travail.

❋

SECTION PREMIÈRE.

Analyse de l'Attraction passionnelle.[1]

Les considérations qui précèdent tendent toutes à prouver que Dieu n'aurait pu sans contradiction nous donner des passions qui ne fussent pas corrélatives à notre destinée sociale. Par cela seul qu'il nous a faits pour vivre en société, logiquement, forcément il a dû faire que tout en nous concourût à ce but; il n'a dû mettre en nous que des impulsions qui y tendissent.

Mais si nos passions sont conformes à notre destinée sociale, l'accomplissement de cette dernière est nécessairement subordonnée à leur libre essor, et il faut absolument que la forme constitutive de la société permette cet essor. Cette forme doit donc être conçue suivant les exigences, suivant les tendances de nos passions;

[1] L'épithète *passionnelle* est de l'invention de Fourier. Cédant aux reproches dont son néologisme avait été l'objet, il a souvent depuis substitué le participe à l'adjectif et dit l'*attraction passionnée*. Nous croyons devoir conserver le mot *passionnel*, qui ayant un sens actif nous semble pour cette raison s'accorder mieux avec le mot *attraction* dont le sens aussi est essentiellement actif.

d'où la conclusion que, pour savoir quelle elle est, il faut faire une étude régulière de nos passions. C'est à cette étude que Fourier procède en faisant l'analyse de ce qu'il appelle, dans son langage si plein de rigueur et de précision, l'Attraction passionnelle.

« L'attraction passionnelle est, dit-il, l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistante malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé, etc. « Telle est la définition que Fourier donne de l'attraction passionnelle, constamment la même dans tous les temps, dans tous les lieux, quels que soient l'éducation, le régime de vie, les institutions, les croyances, toutes les circonstances en un mot qui peuvent influer sur les déterminations de l'homme. C'est partout et toujours le même fond passionnel, comme le même fond d'organisation physique; toujours la même nature d'impulsions primitives, qu'elles soient ou non favorisées par le milieu social, que celui-ci leur soit contraire, leur fasse obstacle, ou qu'il se prête plus ou moins complétement à leur essor.

Toutefois on conçoit sans peine que, quelque constante que soit l'identité du fond passionnel, les actions des hommes ne sauraient être les mêmes dans l'une et l'autre de ces deux occurrences. La passion qui lutte, qui combat, qui cherche à éviter, à tourner un obstacle, produit nécessairement d'autres résultats que la passion qui suit librement sa direction naturelle, alors surtout que cette direction est coordonnée à celle de toutes les autres passions; ce que Dieu a dû rendre possible sous peine de faux calcul, d'erreur ou de mauvais vouloir.

Dans le premier cas les passions sont en guerre avec elles-mêmes et avec le monde extérieur, et le mal naît de

leur action ; dans le second elles s'accordent entre elles et avec le monde extérieur, et le bien naît de cette double harmonie.

Buts ou Foyers de l'Attraction passionnelle.

Définition générale du Groupe.

L'ATTRACTION PASSIONNELLE a trois buts qui, tout distincts qu'ils sont, se lient et se subordonnent si étroitement, qu'elle ne peut atteindre à l'un d'eux sans viser aux deux autres et sans les atteindre également.

Le premier de ces trois buts est la satisfaction de nos besoins corporels, la satisfaction des désirs qui se rapportent à nos cinq sens. Lorsque Fourier dit qu'il est le premier des buts de l'ATTRACTION PASSIONNELLE, certes il est loin de sa pensée de vouloir supérioriser les besoins du corps aux penchants de l'âme ; il sait aussi bien au moins que qui que ce soit que, hiérarchiquement, ceux-ci sont infiniment au-dessus des premiers ; mais ce qu'il sait également, et ce qu'on ne paraît pas savoir aussi bien que lui, c'est que les besoins les plus impérieux, les plus pressants à satisfaire, ceux auxquels il faut pourvoir tout d'abord, ce sont les besoins du corps, alors même encore que l'on n'aurait en vue que la satisfaction des besoins de l'âme. Et cette obligation n'est pas vraie seulement quant à l'individu pris isolément, elle est vraie encore quant à la société, qui ne peut être assurée contre les troubles et les désordres de toutes sortes, qu'autant qu'elle a amplement de quoi faire vivre tous ses mem-

bres. Si ceux qui, jusqu'à ce jour, se sont particulièrement occupés des questions d'organisation sociale n'eussent point méconnu cette importante vérité, il est probable qu'ils eussent obtenu de meilleurs résultats.

Fourier a désigné ce premier but de l'ATTRACTION PASSIONNELLE par l'expression de *luxe,* qu'il distingue en *luxe interne* ou *vigueur corporelle, raffinement et force des sens,* et en *luxe externe* ou *fortune.* Les passions qui nous font désirer de jouir de toutes ces choses et nous portent à les rechercher, forment l'ordre des *passions sensitives.* Elles correspondent, ainsi que nous l'avons dit, à nos cinq sens, parfaitement connus de tout le monde et dont il est conséquemment inutile que nous donnions ici la nomenclature.

Outre le désir que nous ressentons de nous procurer des choses qui satisfassent, flattent et charment nos sens, nous éprouvons encore des besoins purement affectifs, qui nous portent à rechercher la société de nos semblables, à nous réunir à eux, que nous voulions travailler ou bien nous livrer au plaisir. Les réunions plus ou moins nombreuses que nous formons ainsi sont désignées dans la science de Fourier par l'expression de *Groupes.*

Les Groupes sont de diverses sortes, suivant les mobiles ou passions qui président à leur formation. Fourier en distingue quatre espèces, à chacune desquelles correspond une passion particulière; partant quatre passions de *Groupe* constituant l'ordre des *affectives;* ce sont l'*Amitié,* l'*Ambition,* l'*Amour* et le *Familisme.* Inutile de dire que cette dernière comprend les affections de famille, de père et mère à enfants, et réciproquement.

Toutes les réunions qui se forment dans la société ont

nécessairement pour principe l'une quelconque ou plusieurs de ces quatre passions. Qu'on examine en effet, qu'on étudie, qu'on analyse, et l'on verra que partout où il y a deux, trois ou plus grand nombre d'individus réunis, ce sont toujours des motifs de l'ordre de ceux dont nous parlons qui les ont rassemblés. Il ne faut pas s'y tromper ; l'intérêt matériel, l'amour du gain qui, si souvent aujourd'hui déterminent les hommes à s'associer, ne sont que les appétits des sens mettant en jeu certains ressorts d'ambition.

Les Groupes forment le second but de l'ATTRACTION PASSIONNELLE.

Ainsi, par elle nous sommes portés d'abord vers les choses qui peuvent satisfaire nos sens, remplir nos besoins corporels, puis vers nos semblables pour lesquels nous éprouvons sympathie et affection. Le premier but est servi par le second ; car aussi bien la richesse ou le *luxe*, suivant le langage de Fourier, ne peut être que le résultat du travail combiné des hommes ; force leur est donc de se réunir, de s'associer, de former des Groupes s'ils veulent atteindre au premier but de l'ATTRACTION PASSIONNELLE. Nous verrons également que la possession des choses qui constituent le luxe développe et conserve les affections ; que là où tout le monde vit dans l'aisance, il peut exister beaucoup de bienveillance entre les hommes, tandis que là où règnent le dénûment et la pauvreté, l'inimitié et la haine sont les sentiments ordinaires qui les animent.

Mais ce n'est pas tout que les hommes se forment en Groupes ; cela ne saurait suffire au but de leur existence, qui est le travail, il faut encore que ces Groupes se coordonnent, se hiérarchisent, systématisent et combinent leurs actions, afin de ne pas s'entraver, se contrarier,

mais bien au contraire se servir, et se donner réciproquement de nouvelles forces.

Le mécanisme combiné des Groupes, qui est l'un des faits les plus importants de la vie sociale, est le résultat du jeu de trois passions distinctes que Fourier a nommées passions *Distributives* ou *Mécanisantes*, et qui forment le troisième ressort de l'ATTRACTION PASSIONNELLE.

Le mécanisme ou jeu régulier des passions, auquel on arrive par la distribution des Groupes affectifs suivant l'impulsion des Mécanisantes, réalise dans l'ordre social *l'unité* d'action et de mouvement qui est la tendance passionnelle la plus élevée de l'homme, et constitue le troisième but de l'ATTRACTION PASSIONNELLE.

En résumé, l'ATTRACTION PASSIONNELLE tend donc à trois buts ou foyers qui sont le luxe, l'Association des hommes en Groupes, et la distribution régulière ou *mécanisme* des Groupes. Ces trois buts, ainsi que nous l'avons déjà dit et qu'on peut aisément le comprendre, se subordonnent et ne peuvent être atteints que concurremment.

Il suffit de ces simples aperçus pour comprendre qu'il y a dans nos passions tous les éléments d'un système social régulier. La société en effet est tout entière dans les Groupes et leur distribution. Il n'y a, il ne peut y avoir autre chose en elle ; seulement les Groupes sont libres ou contraints, faux ou harmoniques ; ils sont vicieusement ou régulièrement distribués, et suivant l'un ou l'autre de ces cas, l'ordre social est vrai, régulier ou subversif, les hommes s'y font la guerre ou vivent en paix, sont malheureux ou heureux. Voilà tout le secret de notre destinée sociale.

Définition de la Série.

L'ordre suivant lequel les Groupes doivent être distribués pour atteindre à L'UNITÉ d'action, ordre déterminé par le jeu libre des Mécanisantes, est une loi générale de l'Univers. Cette loi est exprimée par Fourier dans le mot de SÉRIE. Nous la retrouvons dans toutes les créations.

« Les trois règnes animal, végétal et minéral, ne nous présentent que des Séries de Groupes. Les planètes même sont une Série d'ordre plus parfait que celui des règnes; les règnes sont distribués en Séries simples ou libres (le mot *libre* signifie que le nombre de leurs Groupes est illimité); les planètes sont disposées en Série *composée* ou *mesurée*. Cet ordre, plus parfait que le simple, est inconnu des astronomes et des géomètres; de là vient qu'ils ne peuvent pas expliquer les causes de la distribution des astres, dire pourquoi Dieu a donné plus ou moins de satellites à telles planètes, pourquoi un anneau à l'une et point à l'autre, etc. »

On conçoit que si Dieu a suivi l'ordre de distribution Sériaire dans les créations de notre globe, comme aussi bien notre destinée est d'agir sur ces créations afin de les approprier à nos besoins, de les faire servir à nos jouissances, il convient en bonne logique que nous opérions la même distribution dans nos travaux, dans nos réunions industrielles. Dieu a dû le vouloir; il a dû faire de cette distribution la loi sociale elle-même, il a dû mettre en nous des impulsions qui nous la rendissent

facile, naturelle. C'est aussi ce qui résulte d'une manière évidente de l'étude analytique du système passionnel de l'homme.

La distribution sériaire appliquée au travail exige, pour première condition, que les Groupes dont la Série est composée ne se distinguent les uns des autres que par des nuances correspondantes à celles des choses sur lesquelles celle-ci doit s'exercer. Moins ces nuances sont tranchées, plus la Série est compacte et plus aussi l'émulation est vive et puissante entre les Groupes, plus ils mettent d'activité et de perfection dans leur travail.

L'émulation n'est point un fait accidentel dans la vie de l'homme. C'est un besoin, un besoin de presque tous les instants, et que tous les individus éprouvent à des degrés divers. Or, comme il est de la nature de tout besoin, de toute passion de chercher les conditions de son essor, de sa satisfaction, la passion de l'émulation tend de toutes ses forces à la distribution en Série compacte. C'est pour cette raison que Fourier en a fait une de nos passions distributives, à laquelle il donne le nom de *Cabaliste*.

Deux autres conditions non moins nécessaires de la distribution sériaire sont l'exercice de toute fonction en *courtes séances*, et la *division parcellaire* du travail. La raison de ces conditions est dans la variété et la spécialité des aptitudes individuelles. Toutes nos facultés demandent à être exercées, et comme elles sont multiples dans chacun de nous, que nous en avons tous un assez grand nombre, il n'est possible d'atteindre à leur exercice équilibré et complet que par la distribution du travail en courtes séances. En outre leur spécialité ne nous permet souvent de nous appliquer avec succès qu'à des

détails de fonctions. Il est rare que nous ayons l'habileté nécessaire pour exécuter convenablement et avec perfection toutes les parties d'un travail un peu compliqué. De là donc la nécessité d'introduire une grande division dans le travail, afin que toute faculté puisse s'exercer et devenir utile.

A ces deux conditions organiques du travail correspondent deux passions qui nous les font rechercher, qui nous y poussent parce qu'elles ne peuvent avoir d'essor régulier et satisfaisant que lorsque ces conditions sont remplies ; elles en sont tout à la fois la raison et le moyen. Ces passions, Fourier les a désignées par les expressions de *Papillonne* et de *Composite*. On devine aisément au nom de la première qu'elle n'est autre chose que le besoin de changement, de variété ; nous verrons plus loin comment il définit la seconde.

Telles sont donc les conditions de la distribution des Groupes en Série, c'est-à-dire en ordre régulier, en système d'action convergente, unitaire. Nous aurons plus loin occasion d'énumérer les propriétés de cet ordre.— Mais d'abord nous devons préciser le sens scientifique du mot Groupe.

« En théorie de passions, dit Fourier, l'on entend par Groupe une masse liguée par identité de goût pour une fonction exercée. » Il faut qu'un commun désir en rallie tous les sectaires ; que ceux-ci se rassemblent, parce que c'est leur volonté, leur plaisir, leur passion. Autrement le Groupe manquerait de liberté, et le Groupe qui manque de liberté manque nécessairement aussi d'harmonie ; car il ne peut y avoir harmonie que là où tous les individus réunis consentent librement ce qu'ils font. S'il n'était pas dans la destinée sociale des hommes de former des Groupes libres ou harmoniques, il faudrait

conclure que Dieu n'a su établir aucun accord, aucun ralliement naturel entre les volontés.

Suivant les calculs de Fourier, un Groupe passionnel doit être composé d'au moins sept personnes, se divisant en trois Sous-groupes de 2, 3 et 2 sectaires. Il est plus régulier et plus parfait lorsque, formé d'un plus grand nombre d'individus, ses trois divisions sont inégales et que le premier Sous-groupe contient plus de sectaires que le troisième. Fourier résume ainsi les conditions du Groupe régulier, qui sont aussi celles de la Série soumise à la même loi de distribution : *inégalité des Sous-groupes ; le Sous-groupe du centre plus fort que chacun des extrêmes ; l'extrême supérieur plus fort que l'inférieur.*

C'est là, au reste, une thèse dont nous ne pouvons donner ici les détails scientifiques ; nous engageons nos lecteurs à les étudier dans les ouvrages de l'auteur. Quoi qu'il en soit, les quelques mots que nous en avons dit suffisent déjà à faire entrevoir qu'il y a là toute une science nouvelle sur la voie de laquelle nulle étude philosophique ou politique n'a su nous mettre. Nier tout d'abord, ainsi qu'on l'a fait avec tant de légèreté, qu'il y ait là sujet à graves et profondes méditations, ce n'est pas faire preuve de beaucoup de sagacité et d'intelligence ; car s'il est quelque chose de facile à voir, à observer, c'est qu'il se forme continuellement au sein de la société des Groupes à des titres divers ; c'est que la société n'est réellement composée que de Groupes, quels que soient du reste les motifs particuliers de leur formation. L'existence des Groupes est donc un fait évident, positif, sur lequel on peut spéculer. Or, ces Groupes que sont-ils, sinon les réunions et divisions que les hommes établissent entre eux en tant qu'êtres

sociaux, faits pour vivre ensemble, pour accorder et combiner leurs efforts, pour partager leurs jouissances et se les faire ainsi plus nobles et plus vives?

Mais, comme aussi bien les inégalités et diversités sont grandes et nombreuses parmi les hommes, il s'ensuit forcément que les Groupes ne sont, dans la réalité, que des combinaisons d'inégalités et de diversités. Or, toute combinaison a ses lois; elle est régulière ou irrégulière, juste ou fausse, suivant qu'elle se fait, ou non, conformément aux lois qui lui sont imposées. Il y a donc une étude à faire des lois suivant lesquelles les Groupes doivent se former, et cette étude, n'en déplaise à nos inhabiles et prétentieux politiques, si dédaigneux des idées et des principes de la Théorie Sociétaire, cette étude est celle même de la loi de l'organisation sociale.

Des passions Distributives.

Fourier définit la *Papillonne* : « le besoin de variété
» périodique, situations contrastées, changements de
» scène, incidents piquants, nouveautés propres à créer
» l'illusion, à stimuler sens et âme à la fois. »
» Ce besoin se fait sentir modérément d'heure en
» heure, et vivement de deux en deux heures. S'il
» n'est pas satisfait, l'homme tombe dans la tiédeur et
» l'ennui. »

La *Papillonne* est évidemment une passion commune à tous les hommes. Il n'en est aucun qui soit à l'abri de l'ennui ou de la fatigue lorsqu'il est longtemps soumis à la même impression. Le plaisir le plus vif, le plus

recherché, le plus impatiemment attendu, finit toujours par produire cet effet, c'est-à-dire que tôt ou tard il nous ennuie ou nous fatigue. Il y a à cela deux causes : d'abord nos organes et nos facultés ont des forces limitées qui ne leur permettent point de s'exercer d'une manière continue au delà d'un certain temps et d'une certaine mesure ; d'autre part, toutes nos facultés, toutes nos passions demandent à s'exercer et ne peuvent le faire en même temps. Une faculté qui n'a point son essor, qui reste inactive, fait éprouver un besoin qui, tout obscur et mal défini qu'il soit quelquefois, n'en est pas moins une cause très-énergique d'impatience, d'ennui, d'irritation pour celui qui ressent ce besoin. C'est donc une nécessité évidente pour l'homme de varier ses occupations, ses plaisirs. Il convient donc que le travail soit distribué en courtes séances. C'est une convenance qui a sa source dans la nature de notre organisme.

Fourier comprend sous la dénomination de *Cabaliste* « l'esprit de parti, la manie de l'intrigue très-ardente » chez les ambitieux, les courtisans, les corporations affiliées, les commerçants, le monde galant, etc. L'esprit » cabalistique, dit-il, a pour traits distinctifs de mêler » toujours les calculs à la passion ; tout est calcul chez » l'intrigant ; ne fût-ce qu'un geste, un clin d'œil, il » fait tout avec réflexion, et pourtant avec célérité. »

Cette passion, dont l'existence n'est pas moins évidente que celle de la *Papillonne*, exerce un puissant empire sur la généralité des hommes. Il n'est pas d'individu au monde qui ne soit en rivalité plus ou moins constante avec une foule de ses semblables, qui ne cherche plus ou moins à les écraser par ses succès, qui ne leur dispute dans la société les avantages de la considération et de l'influence. Nous n'ignorons pas combien ce qu'on appelle

l'intérêt particulier ou l'amour de la fortune intervient puissamment dans les faits de ce genre; mais ce qu'on peut aisément observer, c'est qu'indépendamment de ce sentiment égoïste, l'esprit de lutte, d'intrigue, la jalouse envie du triomphe a une part immense dans la plupart de nos démarches et de nos actions. On ne veut pas réussir seulement parce que réussir est un moyen de fortune, mais encore parce que c'est un moyen de prendre rang dans la société, de se placer au-dessus d'une foule d'individus qu'on est ravi de dominer.

La *Cabaliste,* dans les conditions actuelles où l'opposition des intérêts et la vicieuse distribution du travail nous mettent naturellement en guerre avec tout ce qui nous entoure, est sans contredit l'une des passions les plus dangereuses qui soient au cœur de l'homme. Aussi les moralistes l'ont-ils condamnée de toutes voix; mais condamner n'est pas détruire. D'ailleurs on ne détruit pas ce qui est inhérent au cœur de l'homme; c'était ce qu'il fallait comprendre. Il fallait comprendre que nos passions ne nous ont point été données pour que nous nous essayions à les combattre, à les détruire, mais bien pour nous révéler notre destinée et nous la faire accomplir; il fallait chercher les conditions sociales de leur accord et de leur harmonie.

Alors que les travaux d'industrie, d'art et de science seront classés et distribués suivant la méthode sériaire, alors qu'il sera loisible à chacun dans la société de choisir ses occupations, de les varier, de ne travailler qu'en séances courtes et contrastées, alors que l'intérêt de chacun s'identifiera avec l'intérêt de tous, que rien ne se produira, ne se créera dans la société que tous ceux qui la composent n'y soient directement ou indirectement intéressés, alors qu'il y aura richesse grande et suffisante

pour tous les besoins, que la répartition s'en fera suivant une règle fixe, acceptée de tous, alors, soyons-en certains, l'esprit de rivalité ne sera plus qu'une noble et utile émulation ; il ne pourra en aucune circonstance dégénérer en haine, prendre le caractère d'une hostilité sérieuse, ainsi que cela a si souvent lieu aujourd'hui.

« La propriété principale de la *Cabaliste*, en méca-
» nique de Série, est d'exciter les discords ou rivalités
» émulatives entre les Groupes d'espèces assez rappro-
» chés pour se disputer la palme et balancer les suf-
» frages. »

La *Composite*, dont nous n'avons encore rien dit, agit sur les Groupes en créant les accords d'enthousiasme. Fourier lui a donné le nom de *Composite*, parce que la condition essentielle de son essor est l'action simultanée sur l'âme de l'homme de plusieurs causes de plaisir. Il n'est personne qui n'ait senti lorsqu'il était agréablement impressionné dans ses sens et dans son esprit, alors que son âme vivement émue s'exaltait et se laissait aller à l'enthousiasme, il n'est personne, disons-nous, qui n'ait senti dans ces moments d'ivresse et d'énergie que les liens qui l'unissaient à ceux qui partageaient ses plaisirs et ses travaux n'eussent une très-grande force. L'homme éprouve alors pour ses semblables un attachement bien autrement puissant que celui dont il est susceptible dans le calme et le sang-froid des passions.

La *Composite* est donc bien évidemment une passion d'accord ; et comme toute passion pousse, ainsi que nous l'avons déjà dit, à la réalisation des conditions sociales dans lesquelles seules elle peut jouir d'un libre essor, celle-ci pousse à la distribution sériaire dans laquelle il s'établit toujours des liens très-étroits et très-énergiques entre les individus.

Tels sont les rôles que remplissent les trois passions Distributives. La *Cabaliste,* par les rivalités qu'elle fait naître entre les Groupes, excite dans tous les esprits le désir du triomphe et conséquemment de la perfection. Aussi voit-on de toute part, sous l'influence de cette passion, une activité, une exactitude, une précision sans pareille. — La *Composite,* en accordant les volontés, exalte leur énergie et leur puissance. — La *Cabaliste* et la *Composite* sont réellement les ressorts organisateurs de la Série ; ce sont elles qui en combinent les éléments, qui en mécanisent le mouvement. — *La Papillonne,* en permettant aux individus de varier leurs occupations, en les dispersant dans une multitude de Groupes et de Séries, a pour effet nécessaire d'engrener celles-ci les unes dans les autres, de les unir étroitement toutes ensemble, en un mot de former d'une masse de Séries un tout compacte, parfaitement homogène.— La *Papillonne,* à ce compte, est véritablement l'agent des combinaisons sociales.

SECTION DEUXIÈME.

Dispositions matérielles.

Conditions générales.

Dans notre analyse de la première section du *Nouveau-Monde industriel*, nous avons fait voir comment toute société n'était et ne pouvait jamais être qu'un composé de Groupes et de Séries de Groupes; le Groupe étant l'élément essentiel, indispensable, nécessaire de toute société. Seulement, ainsi que nous l'avons remarqué, les Groupes sont libres ou contraints, ils expriment ou n'expriment pas les sentiments réels dont sont animés les individus qui les composent; c'est-à-dire que, selon la circonstance, ils sont formés de gens passionnément unis, ou de gens qui n'ont que des semblants d'union et de bonne intelligence. Les Groupes contraints sont ceux qui ont pour principe de formation la force physique, ou l'impérieuse nécessité du travail qui souvent réunit, accouple les individus les plus antipathiques, les moins faits pour s'entendre et agir de con-

cert. Dans notre société, telle qu'elle est faite, il n'est pas d'homme, si indépendant qu'il soit, qui n'ait journellement à se réunir pour des motifs quelconques, à nombre de personnes dont la compagnie lui déplaît, l'ennuie, l'obsède : or des Groupes de ce genre sont autant de Groupes contraints, et bien loin qu'ils soient les plus rares, ce sont au contraire les plus communs, les plus habituels.

Tous les Groupes contraints sont des Groupes faux, parce qu'ils sont formés contrairement à leur loi naturelle de composition ; cette loi étant le ralliement passionnel, libre, volontaire des individus. Les Groupes faux ne sont pas seulement incompatibles avec la liberté, ils le sont encore avec l'ordre ; aussi toute société dans laquelle dominent les Groupes faux ou contraints est une société radicalement subversive ; et tel est le caractère de toutes les sociétés connues. Pour mettre un terme à cet état de subversion, il n'est d'autre moyen que de substituer, au régime des Groupes faux ou contraints, le régime des Groupes vrais ou libres. La science de la réforme sociale est toute dans la connaissance des moyens par lesquels on peut opérer cette substitution, laquelle devant inaugurer sur la terre l'ère de l'harmonie, ne doit coûter aucun sacrifice, aucune douleur à l'Humanité. O riches ! vous qui craignez si légitimement pour les jouissances qui vous sont acquises, et qui ne voyez pas sans une juste frayeur les tendances innovatrices de notre époque, ne confondez pas avec les Théories subversives et révolutionnaires qui se mesurent l'arme à l'épaule sur le terrain de la politique, la Théorie toute pacifique et essentiellement organisatrice qu'a enseignée Fourier. Elle se renierait elle-même, si elle exigeait le moindre sacrifice de bien-être acquis.

Ainsi, nous le répétons, le Groupe, quel que soit du reste son but, plaisir ou travail, est l'élément essentiel de la société : et toute société dans laquelle les Groupes, dont l'objet sera toujours d'opérer la combinaison immédiate des forces individuelles, ne se formeront pas librement ou suivant leur loi naturelle, c'est-à-dire conformément aux affinités natives des individus les uns pour les autres et pour le travail exécuté par chaque Groupe, toute société, disons-nous, qui sera principalement composée de Groupes contraints ou faux, péchera par la base, et sera à toujours incapable d'ordre, de liberté, d'UNITÉ, en un mot incapable de bonheur; car il ne peut y avoir de bonheur pour les hommes que là où il y a ordre, liberté, UNITÉ : toutes choses essentiellement corrélatives et nécessaires les unes aux autres.

Donc si l'on veut du bonheur pour les hommes, il n'y a pas deux choses à faire, deux chemins à suivre; il faut organiser le régime des Groupes vrais, libres, réguliers, harmoniques, rallier et distribuer les individus suivant leurs attractions passionnelles pour les personnes et pour les choses. Voilà ce que nous disons, et en le disant nous avons la prétention d'énoncer une formule plus précise, plus positive et plus pratique (ce qui, au reste, n'est pas très-difficile), que lorsqu'on se borne à dire qu'il faut constituer la société d'après des principes d'ordre, de liberté, d'équité, etc., banalités dont tant de gens couvrent aujourd'hui leur profonde ignorance en matière de science sociale.

Mais pour introduire le régime des Groupes libres ou harmoniques dans la société où la plupart des ralliements sont faux, contraints et subversifs, que faut-il faire? Que faut-il faire pour substituer à ces réunions au sein desquelles tant de sentiments divergent, et qui

luttent les unes contre les autres, des réunions à impulsions homogènes, harmoniques, des réunions à action convergente, UNITAIRE? en un mot quels moyens pratiques avons-nous d'établir l'ordre sériaire tel que nous l'avons fait comprendre dans l'analyse de l'attraction passionnelle?

Si l'on veut se donner la peine d'y réfléchir, on concevra que ce ne sont point des sentiments nouveaux qu'il s'agit d'inoculer dans le cœur des individus, puisqu'il n'est question ici que d'une loi d'harmonie des passions telles que Dieu les a faites, et que les hommes doivent être pris comme ils sont, avec tout leur amour des choses de ce monde. Il n'y a à prêcher que les individus qui sont riches et qui peuvent fournir les moyens matériels d'essai; ou mieux (car prêcher est ici un mot essentiellement inexact et mal appliqué), il y a à les enseigner, à leur faire comprendre la *praticabilité* de la Théorie Sociétaire, les garanties et les avantages de toutes sortes que leur offre son application afin qu'ils veuillent cette application et lui consacrent les capitaux qu'elle exige; ce ne sera d'ailleurs point un sacrifice de leur part, car aussi bien il y a là tout à la fois œuvre sociale et spéculation industrielle, et à ce dernier titre l'essai dont nous parlons est peut-être moins hasardeux que la mieux calculée, la mieux garantie de toutes les spéculations qui se font aujourd'hui.

Il n'y a point d'ailleurs à convertir, toute conversion est faite. On peut entrer en Harmonie avec toutes les croyances possibles, avec les opinions politiques, philosophiques et religieuses les plus diverses; il ne faut pour cela que les douze passions primordiales que Dieu a données à tout homme; et pour peu qu'en outre on sache s'employer à des travaux d'industrie, d'agricul-

ture, d'art, de gestion domestique, d'éducation ou autres, on a tout ce qu'il convient d'avoir pour prendre part aux nouvelles combinaisons sociales de l'Ordre Sériaire, pour s'accorder avec ses co-associés, vivre en bonne intelligence avec chacun d'eux, ne jamais agir que de concert avec eux et pour le plus grand avantage de tous et de chacun, en un mot pour faire de l'harmonie sociétaire, qu'on nous passe cette expression qui rend exactement notre pensée.

Mais s'il ne faut point changer le cœur des individus qui est essentiellement inconversible, car Dieu a marqué chaque nature passionnelle d'un coin ineffaçable, il faut créer un milieu nouveau aux individus. Et en effet il ne saurait y avoir de troisième terme, c'est l'homme ou le milieu qu'il faut changer : or nous l'avons dit et nous le soutenons parce que c'est une chose rigoureuse, incontestable, l'organisme passionnel de l'homme est fixe et absolu. L'homme a toujours eu, et tant que l'humanité existera, il ne cessera point d'avoir les passions sensitives, affectives et distributives que nous lui connaissons, et nul au monde ne saurait lui en ôter ni lui en mettre, car il n'appartient à personne de mutiler ou de perfectionner l'ouvrage de Dieu. La conclusion de ceci est forcée, c'est qu'il faut modifier le milieu dans lequel l'homme vit.

Maintenant si l'on veut y faire attention, on remarquera avec nous que ce milieu est d'abord matériel, et qu'ainsi c'est par ces conditions matérielles qu'il convient avant tout de commencer. En supposant que celles-ci restassent ce qu'elles sont aujourd'hui, on tenterait vainement d'opérer l'accord qui doit être le résultat de la vie sociétaire, attendu que la vie sociétaire est essentiellement un état dans lequel l'homme exerce toute son

activité, emploie toutes ses facultés, combine ses forces de mille façons différentes et toujours utiles avec les forces de ses co-associés. Or les conditions matérielles de logement et de travail dans lesquelles il est actuellement placé, sont un insurmontable obstacle à cette utilisation générale, complète et régulière des moyens dont il est pourvu. Il importe donc avant tout d'approprier ces conditions aux exigences de la vie sociétaire, à l'action libre et convergente des Groupes industriels ; il importe dans cette vue de savoir quelles modifications, quels changements il convient de faire subir à notre système actuel de logement, ou mieux, quel système nouveau il faut lui substituer ; il importe de savoir comment, tout en logeant les individus commodément, agréablement, confortablement, on peut rendre toutes les relations de travail aussi faciles que possible, et permettre la libre formation des Groupes et Séries de Groupes passionnels. On conçoit qu'il est une disposition de logement plus conforme que toute autre à ce but, laquelle se déduit directement de la connaissance de notre nature, des goûts, des besoins, des penchants et des facultés qui nous ont été donnés. Trouver cette disposition, c'est résoudre le problème de l'architecture sociétaire, qui est le fait d'application par lequel il faut nécessairement commencer.

Mais comme aux travaux d'art et d'industrie, qui s'exécutent dans les ateliers, se joignent aussi les travaux extérieurs de l'agriculture, il n'importe pas moins de savoir quelle est la distribution du sol la plus favorable à leur exécution, que de connaître la meilleure disposition possible du logement. Il y a donc un second problème qui doit marcher de pair avec celui-ci, c'est le problème de la distribution agricole-sociétaire.

La seconde section du *Nouveau-Monde industriel* a

spécialement pour objet l'examen de quelques-unes des principales données qui doivent conduire à la solution de ces deux problèmes. Fourier s'est borné à donner sur cet important sujet des aperçus généraux, mais qui ont la rigueur des règles les plus précises, et tout travail de détail devra essentiellement s'y conformer.

Avant de rechercher quel était le système de logement le mieux adapté au but de la vie sociétaire, une chose nécessaire, indispensable, était la connaissance du nombre approximatif des individus à loger. Or il résulte des calculs auxquels Fourier s'est livré que le nombre de 1,500 à 1,800 individus est tout à la fois le plus conforme aux exigences de notre nature passionnelle, et le mieux approprié à la constitution économique des travaux de toutes sortes, c'est-à-dire qu'il permet mieux que tout autre la distribution sériaire de nos réunions d'industrie et de plaisir, et rend plus facile et plus complète l'exécution de tous les travaux d'art, de science, de culture, de fabrique, d'administration, etc., auxquels il est dans notre destinée de nous livrer. Ce nombre ne pouvait être arbitraire. On comprend qu'au delà et qu'en deçà de certaines limites il doit y avoir défaut de corrélation et partant de convenance, toutes choses ayant été rigoureusement calculées les unes pour les autres dans le système des Destinées. D'ailleurs il n'est personne qui ne sente aisément que dans le cas d'une population trop considérable les relations seraient confuses, embarrassées, contraires à toute précision, à toute régularité dans l'exécution des travaux, et entraînant conséquemment une perte plus ou moins considérable de temps, de forces et de choses. Si, au contraire, on suppose une population trop peu nombreuse, l'impossibilité de former toutes les divisions qui doivent correspondre aux

différentes branches du travail humain réduirait singulièrement la puissance du foyer sociétaire, incapable alors d'atteindre à de grands résultats.

Disons, sans aller plus loin, que des inconvénients analogues et faciles à prévoir résulteraient de l'exploitation d'une étendue de terrain trop grande ou trop faible. Les recherches de Fourier l'ont conduit à reconnaître qu'une lieue carrée, ou environ, de terrain, était l'étendue la plus convenable.

Habitation sociétaire.

Un grand bâtiment de plusieurs centaines de mètres de front, s'avançant en vastes ailes sur les côtés, et replié sur lui-même de manière à se doubler et à former en même temps des cours aussi élégantes que spacieuses, séparées les unes des autres par des couloirs sur colonnes, jetés d'une ligne à l'autre des bâtiments, telle est, selon Fourier, la disposition générale la plus propre à satisfaire aux conditions du problème, c'est-à-dire la plus favorable à l'établissement et à la pratique du régime sériaire ou combiné. Un des caractères distinctifs, et aussi des plus remarquables de cet édifice, sera la rue-galerie établie au premier étage et qui, régnant tout autour des bâtiments, offrira à ceux qui occuperont cette splendide et commode habitation toutes les facilités possibles pour circuler et se rendre aux différents ateliers de travail, à toutes les réunions dont ils feront partie.

Les bâtiments ruraux devront être suffisamment éloignés des bâtiments d'habitation pour qu'on n'ait point

à souffrir des incommodités qui résulteraient nécessairement de leur trop grande proximité. Toutefois il conviendra aussi qu'ils soient assez rapprochés pour que les Groupes sociétaires qui y seront journellement appelés puissent remplir leurs diverses fonctions sans dérangement ni déplacement trop considérable. En *Ordre combiné,* toutes choses doivent être conçues et disposées suivant les principes rigoureux d'une véritable économie. C'est principalement à ce caractère qu'on reconnaîtra si une conception donnée comprend réellement la science de cet Ordre. Or nous ne craignons pas d'avancer que la plupart des combinaisons que Fourier a déduites de sa théorie offrent ce caractère au plus haut degré ; nous défions qu'on produise aucun système capable d'obtenir un emploi plus économique et plus avantageux des différentes facultés productives et créatrices de l'homme.

Nous ne pouvons donner ici l'analyse de quelques détails que contient l'ouvrage de Fourier sur la distribution intérieure du bâtiment d'habitation. Obligé qu'il a été lui-même de les réduire, de les résumer, ce que nous en dirions serait trop incomplet, trop insuffisant pour avoir quelque valeur. Mais nous ne saurions nous défendre de quelques réflexions sur l'idée qui paraîtra sans doute exorbitante à bien des gens de loger dans le même édifice, sous le même toit, 1800 individus de fortune, de mœurs et d'habitudes toutes différentes.

D'abord cette idée, ainsi que nous croyons l'avoir fait comprendre, correspond aux nécessités de la vie sociétaire. Et en effet, si chaque famille continuait à avoir séparément sa maison, son ménage, son atelier de travail, il serait bien impossible que les individus se réunissent en Groupes libres régulièrement et unitairement distribués, et, partant, impossible que les travaux d'art, d'in-

dustrie, de science, d'agriculture fussent exécutés combinément, unitairement; la vie sociétaire n'existerait point, on continuerait à vivre dans le régime morcelé, incohérent, insociétaire, dans lequel il n'y a ni entente, ni accord entre les familles, dans lequel les forces individuelles divergent et luttent les unes contre les autres.

D'un autre côté, comment croire qu'il ne soit pas dans la destinée des hommes de réaliser, pour tous, les conditions de logement les plus commodes et les plus avantageuses? faut-il admettre qu'il y aura éternellement sur la terre des masses de malheureux entassés dans des taudis infects et malsains comme ceux qui servent de refuge aux ouvriers de nos grandes villes, ou s'abritant avec peine dans de misérables et étroites cabanes comme celles dont sont encore composés la plupart de nos villages? Ne voyez-vous pas que toutes ces constructions sont à contre-sens de nos besoins, que les sens et le corps y sont soumis à une foule de lésions qui usent la santé des individus et produisent à la longue la dégénération de l'espèce? ne voyez-vous pas qu'élevées sans plan général, sans méthode, sans idée d'ordre, elles se gênent, se contrarient, s'incommodent les unes les autres, et que l'élégante habitation du riche est souvent rendue insalubre par l'inévitable voisinage de la demeure du pauvre? Or, dites, pensez-vous qu'il ait été donné aux hommes de créer une industrie et des arts comme ceux que possèdent les nations civilisées, d'élever la puissance de leurs moyens au terme qu'elle a atteint chez ces nations, pour qu'ils ne se construisent que des demeures étroites, incommodes, malsaines, privées d'air, de jour, dans lesquelles ils ont peine à se tenir, à se mouvoir, dans lesquelles il n'est pour ainsi dire pas un des besoins de leur corps qui, par impossibilité de se satisfaire, ne de-

vienne une sorte d'infirmité ou d'affliction ; comme si tel avait pu être le but du créateur en nous le donnant. Oh ! sans doute, vous ne croyez rien de tout cela. Mais alors le progrès de l'Humanité sera-t-il que chaque famille ait sa maison belle, grande, solidement construite, convenablement distribuée, telle en un mot que l'amour du confort peut la faire désirer ? — Il n'est personne qui ne sente très-bien l'impossibilité absolue d'atteindre jamais à un pareil résultat. Il suffit pour cela de réfléchir un instant au prodigieux développement de force et de moyens qu'il supposerait, en présence surtout de la faiblesse essentiellement inhérente au régime morcelé ou état insolidaire et isolé des familles.

Il n'est donc qu'un moyen de résoudre le problème d'un logement confortable pour tous, en rapport avec toutes les sortes de besoins, c'est l'Association, c'est l'établissement de grands ménages sociétaires, c'est la construction de vastes édifices capables de loger à l'aise toute une population de 1,500 à 1,800 individus de tout âge, de tout sexe et de toute fortune. — Craindriez-vous de n'avoir pas vos coudées franches au milieu de tout ce monde, d'y être gêné dans vos habitudes, de n'y point jouir d'une liberté égale à celle que vous trouvez dans vos habitations isolées ? Eh bien ! rassurez-vous, là où toutes choses se passeront suivant la loi d'ordre que Dieu a faite aux hommes, là où nos passions rendues enfin aux conditions de l'harmonie pour laquelle elles sont faites, pourront jouir de tout leur essor ; là, disons-nous, il y aura pour chacun la liberté la plus entière, la plus complète ; on n'y connaîtra d'autre assujettissement que celui qui résultera de l'obligation de se conformer au ton que la société croira devoir adopter ; — et l'on peut être assuré d'avance qu'elle ne saurait adopter un ton qui ne

fût pas selon les règles du bon goût et des plus pures convenances.

Nous verrons plus loin, en parlant des engagements successifs au moyen desquels se composera la population du Phalanstère (c'est le nom que Fourier donne à son grand édifice sociétaire), comment, lorsque les classes riches s'y feront admettre, celles qui les auront précédées se seront déjà quelque peu façonnées aux bonnes manières. Et puis, ce ne sera point une vie de communauté qu'on y mènera : chacun aura son appartement particulier ; on en trouvera de tous les prix et pour tous les goûts, et quiconque voudra s'isoler de la société, s'enfermer chez soi pour se livrer à quelque travail solitaire, aura pour cela plus de facilité qu'on ne peut en avoir aujourd'hui ; car il n'est personne qui ne sache quelle peine on a souvent à éviter les importuns, à se soustraire à leurs fâcheuses et ennuyeuses visites. Au Phalanstère on ne se verra que comme on voudra, et qu'autant qu'on voudra. Quant aux salons de réunions et de fêtes, il est aisé de concevoir qu'on en ait là d'aussi beaux et de plus vastes que ceux du prince le mieux logé de la terre. Le luxe est du goût de tout le monde, et il convient que tout le monde puisse participer aux jouissances qu'il procure. Ce sera une des propriétés de l'Association de produire ce grand et beau résultat. On aurait tort toutefois de croire que du moment où la société sera elle-même en possession des moyens de se donner des fêtes, c'en sera fait du plaisir tant recherché et si justement apprécié des réunions intimes ; rien ne s'opposera là à ce que l'amitié donne un libre cours à toutes ses envies, à tous ses caprices. Nous le répétons, le Phalanstère sera le séjour de la liberté la plus entière, et disons aussi de l'ordre le plus parfait. Mais qui n'a compris que l'ordre

et la liberté sont deux choses qui se nécessitent l'une l'autre, que nulle part l'une d'elles ne peut exister sans la présence de l'autre?

Culture sociétaire.

On a compris sans doute que si la substitution d'un seul grand édifice aux trois ou quatre cents chétives maisons d'un village civilisé est une nécessité du régime sociétaire, il ne doit pas être moins nécessaire de ne former qu'un seul domaine de toutes les parcelles de terre qui hachent et morcellent le territoire de ce même village. C'est d'ailleurs un fait qui correspond forcément au premier; et en effet 1,500 individus réunis dans un seul édifice où ils exercent combinément, par association directe d'efforts et de moyens, toutes sortes de travaux domestiques, de fabrique, d'art, etc., ne sauraient se partager la terre à notre manière pour l'exploiter selon notre mode d'isolement et de morcellement: conséquence obligée, du reste, du morcellement des habitations. Il y aurait dans une pareille conduite un grossier contresens, une manifeste inconséquence. De même qu'ils n'ont qu'une seule habitation, ils ne doivent avoir qu'un seul domaine.

Ceux qui s'imagineraient que ceci entraîne la communauté des biens seraient dans une étrange erreur. On peut aisément concevoir un nombre quelconque de propriétaires voisins qui, après estimation préalable de leurs propriétés respectives, les réuniraient pour les soumettre à une seule et même exploitation et s'en partager les reve-

nus proportionnellement au taux de leur estimation convenue. Ce ne serait pas là de la communauté, mais bien de l'association de propriétés : or c'est ainsi que se formera le domaine de toute Phalange ou commune sociétaire.

De cette façon la terre pourra être aisément débarrassée de la plupart des nombreuses clôtures qui la divisent, qui la perdent, et dont les frais d'établissement et d'entretien sont le plus souvent autant de dépenses radicalement improductives. Là, toute facilité pour exécuter les grands travaux d'amélioration qu'exigera l'état du sol ; là, plus de contrariétés de voisins à voisins ; plus de ces difficultés qu'ils se suscitent tous les jours sous mille formes différentes, et qui, outre qu'elles empêchent une foule d'améliorations, ont encore pour résultat de toujours occasionner une perte plus ou moins considérable de temps et de moyens. Là, toute culture sera appropriée aux convenances connues du terrain ; on ne plantera plus de la vigne en terrain plat et humide, des graminées sur une pente rapide et rocailleuse, parce qu'il n'y aura pas de nécessité qui forcera à de tels contre-sens.

On comprend sans peine, malgré cela, que les cultures d'une Phalange seront nécessairement très-variées ; car il n'est pas de lieue carrée de terrain un peu fertile qui ne comporte un grand nombre de cultures. Cette variété importe d'ailleurs au mécanisme des passions ; les Groupes et Séries de Groupes dont nous avons parlé ne peuvent se former qu'à cette condition. Il faudra donc distribuer les cultures dans cette vue.

Fourier compte, en distribution de culture, trois ordres différents : 1° l'ordre simple ou massif ; 2° l'ordre ambigu ou vague ; 3° l'ordre composé ou engrené.

« L'ordre *simple* ou *massif* est celui qui exclut les
» entrelacements; il règne en plein dans nos pays de
» grande culture où tout est champ d'un côté, tout est
» bois de l'autre, et ainsi des prés et des vignes, quoi-
» qu'il y ait dans chaque massif beaucoup de portions
» qui pourraient convenir à d'autres cultures, surtout
» dans les forêts où il faut ménager des clairières pour
» la circulation de l'air, le jeu des rayons solaires et la
» maturation du bois de tige.

» L'ordre *ambigu* ou *vague et mixte* est celui des
» jardins confus dits *anglais*, dont l'idée est due aux
» Chinois. Cette méthode, qui rassemble comme par
» hasard toutes sortes de cultures, n'est employée chez
» nous qu'en petit, et jamais dans l'ensemble d'un can-
» ton. L'état sociétaire en tirera grand parti pour l'em-
» bellissement général et le charme industriel. Les mas-
» sifs actuels de prés, de bois, de champs perdront leur
» triste aspect par emploi de l'ordre ambigu.

» L'ordre *engrené ou composé* est le contraire du
» système civilisé, des clôtures et barricades. En Har-
» monie, où l'on ne peut pas essuyer le moindre vol,
» la méthode engrenée est pleinement praticable et pro-
» duit le plus brillant effet. Chaque série agricole
» s'efforce de jeter des rameaux sur divers points, elle
» engage des lignes avancées et des carreaux détachés
» dans tous les postes des Séries dont le centre d'opéra-
» tions se trouve éloigné du sien; et par suite de ce
» mélange (subordonné aux convenances de terrain) le
» canton se trouve parsemé de Groupes, la scène y est
» animée et le coup d'œil varié et pittoresque. »

On peut aisément reconnaître que l'emploi judicieux
de ces trois ordres donnerait à la culture des avantages
infinis. Sans compter les agréments nouveaux qu'elle

ajouterait au séjour de la campagne en rendant celle-ci incomparablement plus belle, plus brillante et plus saine ; qui ne voit que cette méthode de cultures variées et toujours appropriées aux convenances du terrain, aurait pour immanquable résultat une production agricole beaucoup plus considérable ? résultat auquel il faut absolument arriver ; une grande richesse sociale étant l'une des conditions essentielles de la bonne harmonie parmi les hommes. — D'ailleurs, ainsi que nous l'avons déjà dit, il faut que la culture soit distribuée corrélativement à la distribution sériaire de Groupes passionnels. Or l'emploi des trois ordres et surtout des deux ordres mixte et engrené peut seul établir cette corrélation nécessaire.

Ainsi les deux conditions indispensables de l'établissement du régime sociétaire par lesquelles il faut nécessairement commencer, sont : 1° la construction d'un vaste édifice offrant toutes les commodités de logement, toutes les facilités de réunions, de relations, de travail à une masse de 1,500 à 1,800 individus de tout âge, de tout sexe et de toute fortune ; 2° une lieue carrée ou environ de terrain ne formant qu'un seul domaine dont les cultures seraient distribuées suivant la méthode sériaire enseignée par Fourier. Tels sont, du moins en aperçu général, les préparatifs qu'exigerait une fondation de grande harmonie, qui, selon toute apparence, ne sera point celle par laquelle on débutera, mais dont il faut absolument connaître le mécanisme et les conditions pour comprendre les essais en échelle réduite qui peuvent y conduire. Les ouvrages de Fourier contiennent à ce sujet des indications dont le résumé n'apprendrait rien ; il faut les lire dans l'auteur.

Méthode des enrôlements partiels.

Dans la supposition d'une fondation en grande échelle, comment la population du Phalanstère devra-t-elle s'établir ? les 1,500 ou 1,800 individus qui la doivent composer seront-ils tous rassemblés d'une première fois, ou au contraire d'une manière successive, par enrôlements partiels plus ou moins nombreux ? La première de ces deux méthodes aurait de grands inconvénients, peut-être même serait-elle d'une pratique impossible ; tout au moins on peut prévoir que l'inévitable confusion qu'elle entraînerait pourrait bien compromettre le succès de l'entreprise. Il conviendra donc de procéder autrement. Suivant Fourier il faudra n'amener d'abord sur le terrain que les individus nécessaires aux premiers travaux de fondation ; une centaine de salariés, par exemple, auxquels s'adjoindra la régence ou commission administrative ; puis, après un premier dégrossissement, alors que le territoire de la Phalange aura été quelque peu façonné aux exigences des combinaisons sociétaires, la régence installera quelques centaines d'individus nouveaux, hommes, femmes et enfants, appelés à continuer les travaux commencés, à en développer le système par application de plus en plus complète de la méthode sériaire ; et au fur et à mesure de la transformation qui s'opérera, de nouveaux engagements auront lieu, et ainsi jusqu'au moment où la population de la Phalange aura atteint son terme.

Sans doute les premières installations ne seront guère

composées que de gens pauvres ou peu aisés. Les riches ne viendront que lorsque les premiers auront créé par leur travail la plupart des conditions matérielles de l'ordre nouveau, et que les habitudes des classes ouvrières plus ou moins complétement transformées seront en compatibilité plus parfaite avec les leurs. Dans notre état social actuel les classes ont des habitudes si différentes, quelquefois si contraires, qu'elles n'éprouvent les unes pour les autres que de l'éloignement, de la répugnance, et tendent réciproquement à s'éviter ; il n'y a guère entre elles que des relations forcées. Outre l'opposition d'intérêts qui les divise, elles sont donc encore divisées par des habitudes plus ou moins antipathiques. Ainsi il ne saurait suffire de concilier leurs intérêts, ce qui serait déjà sans contredit une grande besogne de faite, il faut encore les concilier dans leurs mœurs, leurs usages, il faut donner à toutes les classes des manières capables de satisfaire les exigences les plus difficiles ; en d'autres termes, il faut que les classes inférieures acquièrent la politesse et le bon ton des classes élevées ; ces dernières, autrement, se tiendraient éloignées et ne consentiraient point à échanger leur vie actuelle, toute insipide et ennuyée qu'elle puisse être, contre la vie pleine d'activité, de mouvement et d'intrigue, du Phalanstère.

Mais pour qui a compris l'influence que devra nécessairement avoir le milieu nouveau dans lequel les individus se trouveront placés, il est facile de pressentir qu'il y aura chez les classes ouvrières une transformation rapide d'habitudes. Dès le début de la fondation il s'établira à cet égard une grande émulation entre les différentes installations, et quand on arrivera aux dernières, toute la population de la Phalange sera entière-

ment façonnée aux bonnes manières, ou au moins à la politesse et à la décence.

La fondation d'essai, quelque étendue qu'on lui donne, ne pourra avoir, au début, toutes les Séries que comporte la pleine Harmonie : force lui sera de faire un choix. Fourier a consacré quelques pages de la section que nous examinons à l'établissement des règles qu'il convient de suivre à cet égard. Ce choix devra spécialement porter : « 1° sur le règne animal de préférence » au végétal, parce que le règne animal entretient les » Séries en exercice permanent pendant le chômage » d'hiver ; — 2° sur le règne végétal préférablement aux » manufactures, parce qu'il est plus attrayant et ali- » mente les accords directement ; — 3° sur les cuisines, » parce qu'elles sont un travail permanent, sans chô- » mage, travail d'initiative en attraction industrielle ; » travail lié à la production et à la consommation, tra- » vail le plus apte à entretenir l'esprit cabalistique ; — » 4° enfin sur les fabriques attrayantes plutôt que sur les » lucratives, la politique des fondateurs devant être de » créer un bel équilibre de passions, et non de spéculer » sur des bénéfices mal liés au système sociétaire. »

Telles sont, en résumé, les règles qui doivent diriger dans le choix des Séries d'une Phalange d'essai. Fourier donne ensuite un aperçu des fonctions qu'il regarde comme les plus essentielles, les plus importantes à organiser, comprenant une trentaine de Séries en règne animal, 50 Séries en règne végétal, 20 Séries en industrie manufacturière, et une quarantaine en travaux domestiques ; ce qui forme un total de 140 Séries, nombre correspondant à celui exigé par la Théorie pour une fondation en échelle réduite. Nous ne suivrons point Fourier dans ce travail qu'il a réduit lui-même à un

exposé trop succinct pour qu'on puisse en faire l'analyse ; le seul moyen d'en prendre une idée exacte est de le lire.

Terminons cette étude des dispositions matérielles du Phalanstère par quelques considérations sur les avantages de la *constitution actionnaire* de la propriété.

Avantages de la Constitution sociétaire de la propriété.

Et d'abord, répétons que réunir toutes les propriétés d'une même Commune en un seul domaine, afin de les soumettre à une exploitation régulière et unitaire, n'est point une manière de faire de la *communauté* ; car on ne saurait en aucune façon prétendre qu'il y ait communauté là où chacun a son titre particulier de propriété, et reçoit un dividende ou intérêt toujours proportionnel à l'étendue et à la valeur des terres par lui engagées dans l'exploitation sociétaire. Or, c'est là exactement ce qui aura lieu avec la constitution actionnaire de la propriété telle qu'elle se déduit de la théorie que nous analysons. Quant aux sûretés et garanties des titres, elles auront toute la solidité désirable. Rien n'empêchera, par exemple, qu'outre l'inscription du titre actionnaire sur les registres de la Phalange, il n'en soit fait une seconde, une troisième sur des registres destinés à cet usage au chef-lieu de canton ou d'arrondissement. Avec de telles précautions un titre d'action sur une Phalange quelconque sera tout aussi bien assuré, tout aussi solide au moins que peut l'être aujourd'hui

un acte notarié et régulièrement enregistré ; et il aura de plus que celui-ci l'avantage d'être toujours quelque chose d'assez clair, d'assez précis, d'assez nettement déterminé, pour ne pouvoir en aucune occasion donner prise à la moindre contestation, à la plus mince chicane.

Remarquons encore qu'avec un titre d'action ainsi garanti sur la masse entière des propriétés d'une Phalange, il ne pourra plus y avoir lieu jamais entre des propriétaires à disputer sur des limites, sur des fossés, des haies ou des cours d'eau.— On voit par là que de causes de procès peuvent être détruites ! Et certes, ce ne sera pas un des moindres avantages du régime sociétaire de rendre impossibles toutes ces contestations ruineuses qui sont une suite inévitable de la constitution actuelle de la propriété, et qui occasionnent chaque année une perte immense de temps, de facultés et d'argent.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de la mobilisation de la propriété, et l'on s'est mis longuement l'esprit à la torture pour trouver et enfanter des systèmes qui dégageassent la transmission de la propriété foncière de toutes les entraves et difficultés qu'elle présente. Ce problème était résolu bien avant qu'on ne s'essayât à le compliquer et l'obscurcir par de longues et fastidieuses dissertations sur le régime hypothécaire. Il est évident que le seul fait de la constitution actionnaire de la propriété la mobilise aussi complétement qu'on peut le désirer ; et en effet, qu'y a-t-il de plus facile à transmettre qu'un titre d'action ? Oui, mais il fallait en outre que le titre offrît des garanties tout aussi solides au moins que celles qu'offre la propriété telle qu'elle est actuellement constituée, et voilà ce qui embarrassait surtout nos légistes. Or, nous avons fait voir comment en régime sociétaire, c'est-à-dire en formant

de grands domaines exploités par des masses d'individus solidaires et intégralement associés, tout titre d'action était plus solidement garanti que ne peut l'être aujourd'hui quelque propriété que ce soit. En y réfléchissant, on reconnaîtra avec nous que la formation de ces grands centres, suivant une théorie régulière et complète d'Association, est véritablement le seul moyen de satisfaire aux deux conditions du problème, en rendant la propriété tout à la fois mobile et solide.

L'intérêt de toute action foncière étant servi par les bénéfices de toutes sortes que réalise la Phalange, on conçoit, si surtout on joint à cela que les Phalanges pourront aisément s'*assurer* entre elles, combien le revenu du propriétaire devient quelque chose de fixe, de positif, de certain. Il n'est plus d'orages, de grêle, d'incendie qui puissent compromettre sa fortune ou réduire ses moyens d'existence et de bien-être. Il n'aura pas à craindre non plus les faillites, les banqueroutes; car le moyen, nous le demandons, qu'une Commune Sociétaire, assurée, garantie par d'autres Communes également riches et puissantes, puisse jamais faillir ou manquer à ses engagements? Et si encore, chose qui du reste n'a besoin d'aucune démonstration, l'exploitation régulière et unitaire de tant de propriétés, qui aujourd'hui se contrarient et manquent de moyens pécuniaires autant que d'une direction éclairée, doit avoir pour inévitable résultat de donner un grand accroissement à la production, et d'élever ainsi proportionnellement le revenu du propriétaire, quels motifs puissants n'a-t-il pas, dites-nous, de désirer l'ordre de choses dont nous demandons la réalisation et dont la découverte de Fourier offre les moyens pratiques?

Voilà, nul ne saurait le contester, des avantages très-

réels, très-positifs. Nous pourrions en citer d'autres encore ; mais ceux-là suffisent, nous le pensons, à démontrer l'incontestable supériorité de la constitution actionnaire et unitaire de la propriété sur sa constitution actuelle ou morcelée. Nous en resterons donc là de cette énumération ; seulement, pour prévenir toute objection, nous ajouterons que l'on se tromperait étrangement si l'on supposait que la constitution actionnaire de la propriété dût avoir pour effet d'enlever au propriétaire le plaisir qu'il trouve à jouir de ses terres, à les faire valoir, à exécuter sur elles des travaux de toutes sortes, de continuels changements. C'est un goût qui en soi n'a rien que de très-naturel, et qui est très-légitime, à la réserve des abus auxquels, dans un ordre faux, il conduit nécessairement. Dans l'ordre sociétaire, pareil inconvénient n'est point à craindre, et pour qui connaît à fond les dispositions de ce régime, il est de toute évidence que le goût dont nous parlons, et qui est un droit incontestable, y jouira d'un essor vingt fois plus libre et plus complet que dans notre état actuel de morcellement où il éprouve toujours de nombreuses contrariétés.

On voit par tout ce qui précède combien nous différons de ces dangereux sophistes qui, ignorant les moyens de concilier les intérêts de toutes les classes, et voulant, à ce qu'ils disent, améliorer le sort de ceux qui souffrent et qui manquent des choses les plus nécessaires à la vie, répondent fièrement aux propriétaires, effrayés de leurs menaces d'innovations, qu'il y a injustice profonde de leur part à réclamer des avantages dont les trois quarts de leurs semblables sont privés. Nous aussi, sans doute, nous disons que la propriété est actuellement un privilége ; mais, bien loin de prétendre qu'il faille le détruire ou seulement le réduire, nous soutenons au contraire

qu'il faut que, tout en le généralisant, tout en y faisant participer la masse des individus, il devienne encore, aux mains de ceux mêmes à qui on le dispute, un moyen direct de jouissances plus nombreuses et plus réelles. Et nous ne nous bornons pas à souhaiter, à désirer ce double résultat, à y tendre de toutes nos forces; nous enseignons encore ce qu'il faut faire pour y atteindre.

Voilà qui, certes, tranche suffisamment notre doctrine de toutes les théories politiques ou philosophiques dont on essaierait de la rapprocher.

SECTION TROISIÈME.

Education harmonienne.

Importance sociale de l'Education. — Son but.

Nous avons fait voir que la réalisation du régime sociétaire, ou, si l'on veut, l'exercice de l'industrie en Séries passionnées, coopératives, avait pour premières et indispensables conditions, 1° la substitution d'un seul grand édifice aux trois ou quatre cents constructions dont se compose d'ordinaire un de nos villages actuels; 2° la réunion en un seul grand domaine de toutes les parcelles de terre ou domaines privés qui morcellent si fâcheusement le territoire de ce même village. Les développements dans lesquels nous sommes entrés à ce sujet ont surabondamment prouvé cette double nécessité du régime sériaire, en même temps qu'ils nous ont servi à faire connaître les règles indiquées par Fourier, tant pour la construction des bâtiments de la Phalange ou Commune Sociétaire, que pour la distribution de ses cultures.

Maintenant que ces choses nous sont connues, il convient que nous abordions l'examen des moyens immédiats d'entrer en action, c'est-à-dire d'engager, d'ordonner le mouvement des Séries industrielles au milieu des conditions d'ordre matériel que nous avons déterminées. C'est aussi ce que nous allons faire, en commençant avec Fourier par l'étude des règles et des conditions de l'éducation harmonienne.

Deux raisons principales et de haute valeur ont déterminé Fourier à commencer par l'éducation l'exposition des moyens organiques du régime sociétaire : d'abord, parce qu'en régime harmonien l'éducation, qui n'est autre chose que l'organisation sériaire appliquée au développement de l'enfance, aux travaux, aux études qui doivent la rendre utile et heureuse, sert en quelque sorte de pivot, de base au mécanisme des accords passionnels; en second lieu, parce qu'elle est la partie de ce mécanisme la plus facile à organiser.

L'éducation, en Harmonie, est un des rouages les plus importants du travail social auquel elle lie tous les âges de l'enfance d'une manière si intime qu'on peut, en quelque façon, établir en principe qu'il serait impossible d'organiser et d'accorder l'action des Séries d'âge moyen et d'âge supérieur, si au préalable les différentes catégories de l'enfance n'avaient été méthodiquement formées et soumises à une action régulière et concordante avec l'action des Tribus moyennes et supérieures. Ceci nous oblige à dire, afin de pouvoir être plus facilement compris, que dans le régime sociétaire, qui est par excellence le régime de l'ordre, le régime qui classe et distribue toutes choses, il est indispensable que les âges soient régulièrement catégorisés, distribués, que chacun sache la classe, la catégorie à laquelle il appar-

tient. Bien des personnes auront peine à comprendre l'utilité d'une pareille classification et ne manqueront pas de la trouver quelque peu étrange. Aussi bien on ne saurait disconvenir que, dans notre état social actuel, ce ne fût un fait éminemment oiseux et insignifiant; manifestement une telle distribution ne peut lui être ni utile ni applicable. Il n'en sera pas de même en régime d'Harmonie, où, nous le répétons, tout doit être méthodiquement classé, où il faut que l'on sache à quelle Tribu de la Série des âges chacun appartient. Pour qui a compris à fond les conditions de ce régime, rien n'est plus clair, plus évident que les avantages qui résulteront de cette disposition.

La Série des âges, telle que Fourier l'a donnée dans ses ouvrages, comprend seize Tribus, dont six appartiennent à l'enfance. Les enfants de 0 à 3 ans forment une classe complémentaire en dehors des Tribus actives. Celles-ci commencent donc à la troisième année; elles se partagent ainsi qu'il suit, jusqu'à la vingtième année : Iere Tribu, de 3 à 4 et demi; IIe, de 4 à 6 et demi; IIIe, de 6 et demi à 9; IVe de 9 à 12; Ve, de 12 à 15 et demi; VIe, de 15 et demi à 20. Au delà la formation des Tribus est entièrement libre; chacun, suivant les modifications plus ou moins tranchées que le temps apporte dans ses goûts, prend rang dans telle ou telle Tribu. Ici encore l'ordre est le résultat du libre essor des sympathies et des attractions individuelles.

Les Tribus de l'enfance se forment, se développent, s'élèvent au sein même de la société. Nous verrons plus loin comment leur éducation est toujours le résultat plus ou moins direct de la part qu'elles prennent à ses travaux, de leur action combinée avec celle des tribus d'âge supérieur, au mouvement régulier des-

quelles le concours des jeunes Tribus est absolument nécessaire. Alors que nous aurons fait connaître tout le système d'éducation du régime harmonien, on comprendra qu'en effet il deviendrait rigoureusement impossible, sans ce concours, d'organiser régulièrement le travail au sein de la Commune Sociétaire. Voilà ce qui nous a fait dire que l'éducation, en Harmonie, était en quelque sorte un des pivots de tout le mécanisme social, raison pour laquelle Fourier a cru devoir commencer son exposition des moyens organiques du régime sériaire par ceux mêmes de l'éducation.

Une autre raison, avons-nous dit encore, c'est que, dans l'état actuel des choses, l'éducation en mode harmonique est la partie la plus facile à produire, à constituer, de tout le système découvert par Fourier. Et en effet, de quoi s'agit-il ici? tout simplement d'organiser des Groupes et des Séries de Groupes conformément aux tendances passionnelles que la nature a données aux enfants. En éducation comme en industrie, c'est toujours la même méthode, la même règle, la loi Sériaire, loi UNE et universelle, s'appliquant à tous les détails de la vie sociale, depuis les plus minimes, les moins importants, jusqu'aux plus élevés, et les accordant, les coordonnant tous dans une belle et grande UNITÉ.

Or, il est aisé de sentir que les enfants, qui n'ont point tous les préjugés de l'âge mûr, se prêteront beaucoup plus facilement que les pères à l'établissement d'un ordre de choses concordant avec leurs attractions natives. Ils ne seront point retenus, eux, par les considérations de toutes sortes devant lesquelles hésite toujours l'homme qui a déjà vécu une grande partie de sa vie sous l'empire des contraintes infinies que la société nous impose. Sans doute ces contraintes, et nous avons déjà eu

plus d'une fois occasion de le dire, sont une nécessité aussi bien qu'un effet de l'état de morcellement, d'incohérence et de subversion qui caractérise notre régime social. Sans la contrainte, quelle que soit du reste la manière dont on entende l'exercer, tout se briserait dans la société telle qu'elle est actuellement constituée. C'est le seul lien assez puissant pour en rejoindre les différentes parties, ou, plus exactement, la seule force capable de les empêcher de se choquer avec trop de violence les unes contre les autres. — Mais on doit comprendre sans peine que toute compression longtemps exercée sur l'esprit et sur le cœur de l'homme doit avoir pour effet nécessaire, non de changer la nature, l'essence de ses passions natives, ce qui est impossible, mais bien d'en fausser la direction habituelle, en leur faisant prendre le change sur une foule de choses. Nous pourrions montrer comment, sous l'action obligée de la contrainte sociale et dans la lutte intérieure qu'elle provoque en nous (car, aussi bien, nulle contrainte ne peut s'exercer qu'en prenant son point d'appui sur certaines passions pour en opprimer d'autres), nous pourrions montrer, disons-nous, comment toutes ces tendances impulsives de notre nature, gênées dans leur essor, contractent toutes, plus ou moins, des habitudes de fausseté essentiellement contraires à l'ordre vrai, naturel, pour lequel elles sont faites; mais qu'il nous suffise ici, où la place nous manque pour les développements d'une thèse aussi étendue, de constater cela comme une vérité reconnue. C'est d'ailleurs un *à priori* qu'au terme où nous sommes parvenus on doit aisément admettre.

Toutefois, retenons bien que ce ne sont ici que des habitudes imprimées à nos passions, un faussement de direction seulement, et non un changement de nature,

et qu'il y a tout lieu de croire qu'à de faibles expressions près, nous tous, qui avons vécu en civilisation, soumis à toutes les contraintes de cet ordre, nous ne saurions rester longtemps placés dans des conditions de ménage et de travail plus conformes à nos attractions natives, sans que celles-ci reprissent une grande partie de leur empire. Quoi qu'il en soit, les choses en étant au point où nous les trouvons, il est de toute évidence qu'il y aura beaucoup plus de facilités et de chances de succès à essayer le régime sériaire avec des enfants, par la raison toute simple que chez eux les attractions passionnelles ayant été moins longuement et moins fortement comprimées que chez les adultes, elles doivent naturellement conserver une plus grande force d'essor direct, et conséquemment pouvoir se prêter plus facilement aux combinaisons harmoniques pour lesquelles elles ont été faites.

Ainsi, d'une part, le rôle important de l'éducation en régime d'Harmonie ; de l'autre, la facilité naturellement plus grande des enfants à accepter un ordre de choses conforme à leurs penchants, étaient, comme on voit, deux raisons puissantes pour déterminer Fourier à exposer d'abord les moyens organiques de l'éducation harmonienne. Les détails, quoique infiniment réduits, dans lesquels il est entré sur ce sujet, démontrent surabondamment la supériorité de sa méthode si entière, si complète, si rationnelle, et laissent certainement bien loin derrière, tous les traités d'éducation qu'on a publiés jusqu'à ce jour.

« L'éducation sociétaire, dit Fourier, a pour but d'opérer le plein développement des facultés matérielles et intellectuelles et de les appliquer toutes à l'INDUSTRIE PRODUCTIVE. » C'est là, sans contredit, un but clair,

précis, et dont on ne saurait contester la rationalité. Qu'y a-t-il, en effet, de plus rationnel que de vouloir le plein développement des facultés de l'homme ? Aussi bien si ces facultés lui ont été données, c'est sans doute que Dieu a voulu qu'il les exerçât et les développât. Et qu'y a-t-il, encore de plus rationel que de vouloir qu'elles soient toutes appliquées à l'INDUSTRIE PRODUCTIVE, alors surtout qu'on entend par INDUSTRIE PRODUCTIVE toutes les branches utiles de l'activité humaine, art, science, agriculture, fabrique, travaux d'administration, de ménage, etc. ? Dieu probablement, en douant l'homme de toutes ces facultés puissantes, n'a pas voulu qu'il les employât à des œuvres de destruction.

Contrariété de l'éducation civilisée avec la nature.

Ainsi, bien manifestement, le but de l'éducation doit être le développement intégral de nos facultés et leur application à l'INDUSTRIE PRODUCTIVE. Maintenant, est-ce là le but qu'on s'est proposé ? L'éducation, telle qu'on l'a entendue et pratiquée jusqu'à ce jour, a-t-elle jamais été dirigée par cette grande pensée ? Evidemment, non ; ou bien il faut reconnaître qu'on s'est singulièrement mépris sur les moyens pratiques d'atteindre ce but. Car encore aujourd'hui, bien loin de viser au plein développement des facultés matérielles et intellectuelles de l'enfant, il n'est presque aucun des goûts et des instincts qu'il tient de la nature que nos éducateurs ne s'appliquent à reprimer et à détruire. Il est

vrai qu'ignorant les conditions régulières qui seules permettent ce développement, qui seules sont capables de donner une direction utile et productive à l'activité corporelle et intellectuelle de l'enfant, force leur est bien d'arrêter, de refouler cette activité qui se fourvoie et se dépense en mouvements désordonnés, improductifs ou ruineux.

L'éducation aujourd'hui est vis-à-vis des enfants et pour la même cause, dans la même position que la société vis-à-vis de ses membres, c'est-à-dire que, de même qu'il y a, pour cette dernière, nécessité de faire la guerre aux sentiments et aux passions de ceux-ci, c'en est une aussi pour l'éducation de guerroyer contre les penchants et les instincts de ceux-là. Chacun de nos systèmes d'éducation n'est qu'une manière de combattre plus ou moins activement les tendances natives de l'enfance. L'action la plus habituelle aussi, de l'éducation, est de réprimer, de comprimer, et par suite de faire œuvre d'altération, de mutilation. Sans doute ce ne peut être là son but réel, et ce n'est pas non plus celui qu'elle avoue; mais incontestablement c'est là ce qu'elle fait, ce qu'elle est obligée de faire, ce qu'elle ne cessera de faire tant qu'elle aura à agir dans le milieu social où nous vivons. C'est que l'éducation ne saurait être ce qu'elle doit être, ailleurs que dans un milieu social conforme à la destinée vraie de l'homme.

Dire tous les inconvénients qui résultent et pour l'enfant et pour la société de l'application des méthodes d'éducation civilisée serait beaucoup trop long. Nous nous bornerons à remarquer ici avec Fourier qu'un premier effet de ces méthodes est d'éloigner l'enfant des deux premiers buts ou foyers d'attraction vers lesquels la nature nous porte, la *santé* ou *vigueur corporelle*,

et la *richesse* ou *moyen de satisfaire nos besoins matériels.*

Nous avons vu, en traitant de l'analyse de l'attraction passionnelle, qu'il y a en nous cinq passions distinctes, dont les tendances sont manifestement vers ces deux buts, c'est-à-dire qu'elles nous font désirer à la fois la santé et la possession des choses propres à satisfaire les appétits de nos sens. Si la nature ne nous a point trompés en nous donnant de pareilles tendances, il est forcément dans notre destinée que nous réalisions un ordre de choses dans lequel la santé et la richesse seront le lot de tous les hommes, dans lequel, à de faibles exceptions près, on ne verra que gens sains et bien portants, jouissant tous de moyens matériels proportionnels à l'étendue des désirs de bien-être et de luxe qui ont été mis en chacun d'eux. Il n'est sophisme si subtil qui puisse prouver que, dans le cas contraire, nous n'aurions pas été les jouets du Créateur.

Eh bien! qu'on examine si l'éducation civilisée se conforme à ce double vœu de la nature! Elle est si peu favorable au développement de la vigueur corporelle, qu'ainsi que l'observe Fourier, on peut parier à coup sûr que « cent enfants pris au hasard dans la classe opulente, qui leur donne des gardes et médecins et de » bons comestibles, seront bien moins robustes que cent » enfants de village à demi nus, exposés aux intempéries, nourris de pain noir et dépourvus de médecins. » C'est là un fait facile à constater; or, que prouve-t-il, sinon que l'éducation telle qu'on l'entend et la pratique, ce qu'on appelle la bonne éducation, neutralise en partie au moins les germes de vigueur que l'enfant apporte en naissant. Cela seul ne suffirait-il pas déjà pour la faire condamner?

Mène-t-elle mieux au second but, à la richesse? C'est ce que nous pouvons aisément vérifier ; or voici : la voie de la richesse est nécessairement l'INDUSTRIE PRODUCTIVE ; toute société qui n'applique pas ses forces et ses moyens, nous pourrions dire toutes ses forces et tous ses moyens à l'INDUSTRIE PRODUCTIVE, ne saurait atteindre à la richesse. Il y aura bien en elle des hommes riches, il pourra même y avoir un grand déploiement de luxe individuel, mais la masse sera dénuée, souffrante. En somme la société sera pauvre, le but n'aura pas été atteint ; car ici il ne peut l'être qu'autant que la richesse devient un fait général, qu'il y a pour tous, assurance de jouir des choses nécessaires et agréables à la vie.

Maintenant, on comprendra qu'au point de vue de l'éducation nous ne devons et ne pouvons spéculer que sur un système de choses produisant la richesse générale, l'étendant à tous les individus ; car si les moyens qu'enseigne l'éducation ne peuvent conduire à la fortune que l'exception des individus, il devient essentiellement faux de dire qu'elle remplit le vœu de la nature, qu'elle nous mène à la richesse. Or, ce système de choses est, nous le répétons, l'application de toutes les forces de la société, ou, ce qui revient au même, de toutes les forces individuelles à l'INDUSTRIE PRODUCTIVE. Donc l'éducation, pour aller à son but, doit rallier l'enfant à l'INDUSTRIE PRODUCTIVE, faire converger toutes ses facultés vers ce point. Eh bien ! est-ce là, nous le demandons, ce que fait l'éducation civilisée ? N'est-il pas évident au contraire que sous sa direction l'enfance, bien loin d'aider aux travaux de production qui s'exécutent dans la société, les entrave, les empêche de mille façons différentes ? Fourier appelle quelquefois les enfants en civilisation de *petits Vandales ;* vrai-

ment, pour qui surtout a vécu à la campagne et sait tout le mal que les enfants y font, cette expression n'a rien d'exagéré. Ce sont, dans certaines occasions, de véritables destructeurs. Mais, dira-t-on peut-être, la faute n'en est point à nos méthodes d'éducation, car c'est malgré elles que tout cela a lieu. Eh! qu'importe, si elles ne savent point l'empêcher; ne prouvent-elles pas suffisamment par là qu'elles sont en dehors des voies de la nature, puisqu'elles ne mènent à aucun des buts de celle-ci?

Fourier a donc hautement raison quand il avance qu'il y a contrariété de l'éducation civilisée avec la nature, et ce n'est pas avec moins de justice qu'il l'accuse en outre de contredire le bon sens. Certes, on ne saurait en fournir de meilleure preuve que la contradiction flagrante de toutes nos méthodes, que toute cette confusion de principes hétérogènes et contraires qui donnent à l'enfant les impulsions les plus opposées. Aussi bien, c'est un fait avéré, constant, que nos maisons d'éducation, nos colléges et le monde sont des milieux dont la morale et les enseignements se combattent et se détruisent à l'envi. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les enseigneurs de l'enfance cherchent à la prémunir contre ce qu'ils appellent les préceptes dangereux du monde. Il faut donc que ceux-ci soient bien évidemment contraires à l'éducation que reçoivent les enfants. Mais que penser de tout ce conflit de préceptes et d'enseignements, de cette lutte d'éducations diverses qui se disputent l'individu et le tirent en des sens opposés? Est-ce là quelque chose de régulier, de normal, de rationnel? N'est-ce pas, au contraire, la contradiction la plus manifeste du bon sens et de la raison? Et une société au sein de laquelle pareil conflit a lieu n'est-elle pas elle-même le comble du ridicule, de l'absurde?

Ainsi ce n'est pas assez que l'éducation civilisée ne sache point développer les facultés matérielles et intellectuelles dont la nature a pourvu l'enfant ; qu'inhabile à leur donner un emploi utile, il lui faille, dans la vue d'atténuer le mal qu'elle ne peut empêcher, les comprimer, les fausser, et nuire par suite à la santé des individus en s'opposant au développement régulier de leurs forces corporelles ; ce n'est pas assez que sous sa direction malentendue l'enfant, gêné dans l'essor de ses penchants naturels, s'éloigne plus ou moins de sa destinée vraie, le travail productif ; il faut encore qu'elle ait la honte de donner dans toutes sortes de contradictions, qu'elle élève système contre système, et travaille de ses propres mains souvent à défaire son propre ouvrage !

L'éducation civilisée est donc tout un système faux, vicieux, mal conçu, mal établi, incapable d'atteindre au but : *le plein développement des facultés matérielles et intellectuelles de l'enfant et leur application à l'*INDUSTRIE PRODUCTIVE. Ainsi on ne saurait contester l'utilité de sa réforme. Mais comment y arriver ? quelle solution donner à une question aussi vaste, aussi compliquée ? Sans doute il y a là de quoi effrayer et faire reculer plus d'un esprit audacieux, et nous convenons qu'il ne faut pas moins qu'un génie puissant et résolu pour se prendre à pareille œuvre et la mener à bonne fin. Disons toutefois que si, dans notre opinion, Fourier a si merveilleusement réussi à résoudre cette importante question, il ne le doit pas seulement à sa grande et profonde intelligence, mais encore au bonheur d'avoir procédé à cette solution par la solution préalable du problème de la réforme sociale, seule voie qui puisse mener au but. Et en effet, si l'on veut y réfléchir, on com-

prendra que la question de l'éducation n'est qu'un corollaire de la question sociale.

L'éducation n'est point un fait à part dans le système de la société, un fait indépendant, sans liaison, sans rapport avec la constitution intime de celle-ci; loin de là, il n'en est pas qui s'y rattache d'une manière plus étroite et plus essentielle. Ainsi que nous l'avons dit, l'éducation, telle qu'elle doit être, est dans le mécanisme social un rouage pivotal, tenant à toutes les branches du travail, de l'industrie, et ne pouvant marcher régulièrement qu'autant que celle-ci est régulièrement organisée. Aussi disons-nous qu'il est impossible de donner la solution vraie du régime naturel d'éducation, si préalablement on n'a point fourni celle du régime auquel la société tout entière doit être soumise. C'est pour n'avoir point compris cette nécessité que nos faiseurs de traités d'éducation n'ont tous abouti qu'à de stériles élucubrations. Et vraiment, quels systèmes d'éducation pouvaient-ils produire qui convinssent à l'enfant, eux qui ne savaient point la destinée de l'homme! car, selon toute probabilité, c'est pour sa destinée d'homme que l'éducation forme l'enfant. Il faut donc que cette destinée lui soit connue, si elle ne veut point agir à tâtons, se fourvoyer dans les ténèbres. Cela se comprend tout seul. — Aussi est-ce de la connaissance de la destinée sociale de l'homme que Fourier est parti pour s'élever à l'appréciation des moyens et des conditions de son éducation. Avant de donner, lui, son Traité d'éducation, il a d'abord posé les bases de l'organisation sociale; et, des éléments régulièrement analysés de cette organisation il a déduit son système d'éducation, faisant ainsi logiquement la partie pour le tout, adaptée au tout, et le moyen selon le but.—

Nous allons voir comment en effet sa méthode d'éducation est conséquente aux principes établis du système social, comme elle concorde avec lui, se prête à ses exigences et conduit directement au résultat vers lequel il tend, l'harmonie des volontés et des forces.

Education harmonienne de la basse enfance.

Fourier partage l'éducation harmonienne ou sociétaire en plusieurs phases qui correspondent chacune à une série de plusieurs années de notre enfance, et durant lesquelles les enfants manifestent en se développant des dispositions et des aptitudes particulières à chacune de ces phases qu'elles distinguent ainsi les unes des autres. Chacune de ces phases a son nom, son rang, ses avantages et ses priviléges de fonctions, qui en font en quelque sorte un corps distinct dont chaque membre doit tenir à honneur de faire partie, tant que son âge et ses goûts l'y retiennent. Elles forment les échelons par lesquels l'enfant s'élève à sa destinée d'homme, et qu'il ne monte et ne parcourt qu'à certaines conditions d'aptitude et de savoir, mais conditions qu'il lui coûte d'autant moins de remplir que ce système de corporisation a pour effet de développer en son âme une émulation sous l'empire de laquelle le travail et l'étude ne sont plus qu'un jeu pour lui. C'est d'ailleurs ce que nous ferons voir plus tard.

Les deux premières années de la vie forment ce que Fourier appelle la période de dégrossissement, durant laquelle, outre les soins matériels qui sont plus parti-

culièrement ceux que cet âge exige, on doit veiller avec une grande attention sur les premières impressions qui frappent les sens de l'enfant. C'est chose plus importante qu'on ne pense communément. Pour le comprendre il suffit de réfléchir qu'à cet âge les sens, d'une mollesse extrême, surtout dans leur partie nerveuse ou sensible, ne sauraient recevoir des impressions trop fortes sans en éprouver des lésions plus ou moins profondes, si surtout ces impressions sont quelque peu continues. De cette manière les sens se faussent avec une grande facilité; et, n'en déplaise à certains sophistes, avec des sens faussés, quelque bien organisée que soit l'intelligence, il est nécessairement pour l'individu une foule de choses desquelles il ne peut avoir que des idées fort inexactes ou très-incomplètes. La raison en est toute simple, car, quelque affinité native qu'ait l'âme pour la vérité, ne pouvant voir les choses physiques qu'à travers les sens, les idées qu'elle en prend tout d'abord sont toujours corrélatives à la manière dont ceux-ci lui montrent les objets, et il ne faut pas moins qu'une profonde connaissance de la loi des choses pour pouvoir rectifier ensuite les erreurs provenant de ce faussement des sens.

Les soins à donner aux enfants durant les deux premières années de la vie sont donc un véritable commencement d'éducation auquel il importe de procéder avec toute l'attention, toute la méthode possible. Or, ce qu'il y a de très-certain, ce dont on peut aisément s'assurer, c'est qu'en régime morcelé, cette première éducation des sens est en quelque façon impossible. Les familles les plus riches, avec tout le cortége de moyens dont elles disposent, ne sauraient elles-mêmes éviter que leurs enfants ne soient soumis à une foule d'impressions plus

ou moins contraires au développement régulier de leurs sens. Il n'est que l'Association domestique qui puisse prévenir cet inconvénient, parce que l'Association domestique est une réunion puissante, à qui le seul fait de la combinaison qu'elle opère des choses et des moyens, rend tout faciles et tout simples les résultats qui, en régime morcelé, nous présentent souvent les plus insurmontables difficultés.

Voyez plutôt : en régime morcelé, que manque-t-il aux petits enfants pour être convenablement soignés? le plus ordinairement d'abord un local sain, bien aéré, bien éclairé, et qu'on puisse aisément maintenir à une température douce et peu variable; un local loin du bruit, où leur sommeil puisse être toujours tranquille, où, durant les heures de veille, ils ne reçoivent jamais que des impressions en rapport avec la faiblesse de leurs sens; puis, avec toutes les choses nécessaires au service, un entourage de personnes à qui la nature ait donné le goût des petits enfants, qui se plaisent aux soins qu'ils exigent, qui aient tout à la fois l'amour et l'intelligence de ces importantes fonctions; puis encore le voisinage, la société de leurs semblables, non en trop grand nombre, mais en nombre suffisant, car les petits enfants ont attraction les uns pour les autres; ils aiment à se voir, à se toucher, à échanger leurs innocents sourires. L'isolement les tue aussi bien que leurs pères.

Voilà ce qui manque aux petits enfants en civilisation, ce qu'aucune famille, quelque riche qu'elle soit, ne peut donner d'une manière complète à aucun des siens. Eh bien! en régime sociétaire, depuis l'enfant le plus pauvre jusqu'au plus riche, tous jouiront de ces avantages, parce que là, outre la facilité qu'on aura pour réunir et combiner tous ces grands moyens d'éducation et de soin

des petits enfants; leur emploi sera dicté par les règles mêmes de l'économie.

Mais venons à l'exposition de quelques-unes des idées pratiques de Fourier. Le local destiné à recevoir les enfants jusqu'à l'âge de deux ans doit comprendre deux Séristères (nom générique des ateliers, pièces et salles de service), composés chacun de trois salles au moins. Le premier sera affecté aux nourrissons, le second aux enfants sevrés. La division de chacun des Séristères en trois salles correspond à la division en trois classes qu'il importe de faire de chacune des deux catégories d'enfants dont nous parlons. On sait que dès leur naissance les enfants se présentent avec des différences de caractère assez tranchées : les uns sont vifs, exigeants, rétifs, difficiles à satisfaire; les autres, au contraire, sont d'une humeur essentiellement pacifique et tranquille; jamais ne crient, jamais ne se plaignent. Rien de plus facile à servir que ces bons petits enfants. Entre ces deux extrêmes se trouvent les moyens. Aux trois salles principales correspondantes à ces trois divisions seront jointes en outre « des pièces accessoires, comme dortoirs séparés des salles bruyantes, pièces affectées aux fonctions de bonnes et nourrices, et des médecins qui visitent chaque jour les enfants, sans distinction de riches ni de pauvres. »

La médecine, en régime sociétaire, se fait la même pour tout le monde; bien différente en cela de ce qu'elle est aujourd'hui où elle varie suivant le salaire, suivant les moyens pécuniaires du malade. Dans chaque Phalange la Série du corps de santé exerce indistinctement envers tous les individus; elle est rétribuée comme toutes les autres Séries par la Phalange. La quotité de sa rétribution sera en raison inverse du nombre des malades,

c'est-à-dire qu'elle sera d'autant plus grande que ce nombre aura été plus petit. Il suivra de là que la médecine en Harmonie devra particulièrement être préventive. Les médecins s'appliqueront à prévenir les maladies; ce sera leur intérêt, à l'opposé de ce qui a lieu aujourd'hui qu'ils ont intérêt à ce qu'il y ait toujours beaucoup de maladies. C'est là, pour le dire en passant, une des nombreuses duplicités de l'ordre faux dans lequel nous vivons. Il est vrai que dans l'état actuel des choses, avec la meilleure volonté du monde, on ne saurait faire que la médecine fût préventive; trop d'obstacles s'y opposent. Il n'en sera pas de même en régime sociétaire. Outre l'intérêt direct qu'auront les médecins à prévenir les maladies, ils auront encore pour cela toutes les facilités désirables : d'abord, disposition constante des Phalanges à adopter et à exécuter toutes les mesures d'hygiène et de salubrité qui leur seront proposées; ensuite relations journalières des médecins avec leurs co-sociétaires, à la santé desquels ils veilleront sans pour ainsi dire s'en occuper. — Nous ne disons rien ici des grands moyens dont l'Harmonie disposera pour détruire la plupart des causes des maladies, et faire que celles-ci ne soient plus que de rares accidents.

On demandera peut-être quel avantage si grand il peut y avoir à partager les nourrissons d'une Phalange en trois catégories distinguées par des différences de caractères. A cela nous répondrons d'abord que s'il convient, pour une direction meilleure et plus économique des soins, que les petits enfants soient tous réunis dans une même partie du Phalanstère, il convient également qu'ils ne s'incommodent pas les uns les autres, que les plus difficiles, les criards soient tenus séparés des autres, et laissent aux plus calmes, aux plus pacifiques le

repos qui leur plaît. On y gagnera cela encore que les premiers perdront nécessairement beaucoup de leur humeur rétive au contact les uns des autres.

Mais il y a à cette division une raison bien autrement importante encore ; c'est la nécessité de la distribution sériaire dans tout travail, dans toute fonction, car nous savons que c'est la condition *sine quâ non* des combinaisons passionnelles, sans lesquelles tout le mécanisme sociétaire serait manqué. — Il faut que les bonnes qui s'emploieront aux soins des enfants se partagent en Groupes rivalisés et contrastés. Or, pour cela faire, il devient indispensable que les petits enfants qu'elles auront à soigner, à élever, soient également distribués en Groupes, que les salles affectées à leurs fonctions reçoivent une distribution qui réponde à cette nécessité. Cela est tout clair.

Beaucoup de personnes croient qu'il y a de sérieux inconvénients à tenir réunis dans un même local un grand nombre de petits enfants ; elles citent ordinairement à l'appui de leur opinion l'exemple des hospices où la mortalité est toujours très-grande. A cela nous ferons remarquer qu'une Phalange de 1,500 à 1,800 habitants ne saurait avoir de ces populations de nourrissons comme il en existe quelquefois dans les hospices en question, qui sont loin toujours de réunir toutes les conditions de salubrité qu'on est en droit d'exiger. Tout au plus, une Phalange aura-t-elle de 60 à 80 nourrissons, et certes ce nombre, réparti en trois divisions, ne peut donner lieu à aucun entassement funeste. Avec des salles spacieuses, convenablement aérées, et les soins de propreté qui là ne manqueront pas, on n'aura certainement rien à craindre des causes d'insalubrité et de maladie qui sévissent quelquefois, d'une manière si

cruelle, contre les hospices de nos grandes villes. — Cet inconvénient évité, rappelons ce que nous avons déjà dit, que les enfants ont naturellement de l'attraction les uns pour les autres, et sont bien plus faciles à conduire, à satisfaire dans ce contact réciproque que dans l'isolement forcé où les maintient aujourd'hui celui des familles.

Une des conséquences obligées du morcellement ou régime familial est de contraindre une foule de personnes à s'entremettre aux soins des petits enfants, quels que soient la répugnance et l'éloignement qu'elles éprouvent pour ce travail. Il y a à cela double désavantage; c'est d'abord que ces personnes, n'ayant ni goût, ni aptitude pour de telles fonctions, en exécutent toujours au plus mal la plupart des détails, eussent-elles même pour cela tous les moyens matériels nécessaires; en second lieu, par cela qu'elles ne font point les choses auxquelles elles sont propres, et à l'exécution desquelles elles se rendraient fort utiles, il est évident qu'il y a toujours de leur part une perte plus ou moins considérable de temps et de moyens.

Quarante bonnes, dit Fourier, qui se relaieront de deux heures en deux heures et n'emploieront chacune que huit heures à ce travail, suffiront à remplacer les cinq ou six cents ménagères d'un village de dix-huit cents habitants. Si l'on ajoute à cela que la Série des bonnes pouvant se composer de cent cinquante personnes, tant femmes adultes que petites filles, un tiers seulement de la Série sera nécessaire au travail de chaque jour, on comprendra combien ces fonctions, aujourd'hui si pénibles, deviennent peu fatigantes en régime sociétaire, en même temps qu'elles y sont beaucoup mieux remplies. Elles seront d'ailleurs très-lucratives

et rapporteront encore honneur et considération aux personnes qui les exerceront ; car, voyez-vous, dans un monde de justice et de bons sens, et c'est ce que sera le monde harmonien, prendre soin des petits enfants sera toujours une fonction très-noble et très-honorable.

Mais aussi, pour qu'il en advienne ainsi, il faut que ces fonctions soient accomplies avec cœur, intelligence et dévouement, ce qui ne saurait être qu'autant qu'il n'y aura que les femmes, à qui la nature a donné attraction pour ces soins, qui s'y livreront. Les femmes aujourd'hui n'ont point à choisir ; c'est une nécessité impérieuse pour elles d'exécuter une multitude de travaux de ménage pour lesquels elles n'ont ni penchant ni aptitude. Aussi, voyez quel petit nombre de bonnes ménagères, de femmes s'entendant à bien conduire, à bien administrer l'intérieur d'un ménage, combien peu s'acquittent de leur tâche à la satisfaction de tous ceux qui vivent autour d'elles ? Est-ce leur faute à elles. Eh, bon Dieu ! pourquoi ne voudraient-elles pas être bonnes ménagères, si elles en portaient en elles les moyens, si la nature leur eût donné ce qu'il faut pour cela, attraction et aptitude pour les choses du ménage. Ne savent-elles pas toutes qu'elles y gagneraient et leur famille aussi ? Dira-t-on que la faute en est à l'éducation toujours incomplète et souvent mal dirigée que les femmes reçoivent ? mais alors qu'on nous dise pourquoi l'éducation, depuis si longtemps qu'elle s'exerce à faire de bonnes ménagères, y réussit encore si peu. Voilà ce qu'il fallait se demander, et, en cherchant bien, on eût reconnu qu'en régime morcelé il n'est méthode si parfaite qui puisse faire de bonnes ménagères, parce que la nature, voulant le régime sociétaire, beaucoup plus économique que le morcelé, a, dans ses calculs de combi-

naison et d'association, disséminé les nombreuses facultés nécessaires à la bonne gestion, à la bonne administration d'un ménage, afin que celles entre qui elles les a réparties fussent obligées de se réunir, d'associer, de coordonner leur action pour atteindre au but, un ménage disposant de grands et nombreux moyens, et où toute chose soit faite, exécutée de la manière la plus convenable, la plus complète, la plus satisfaisante, et en même temps la plus économique. — Voilà, éducateurs d'hommes, qui vous êtes si vainement torturé l'esprit, voilà, dans une application spéciale, le secret de votre éternelle impuissance. C'est Fourier qui vous le révèle.

En plaçant un enfant au Séristère des nourrissons on ne l'enlève point à sa mère, comme il pourrait prendre fantaisie à certaines personnes de le croire et de le dire. Loin de là, chaque mère aura toute facilité pour allaiter, soigner son enfant et le voir à tous les instants du jour si elle en a le désir. Mais il fallait mieux que cela; il fallait que les mères qui ne peuvent être nourrices, et n'ont d'autre part aucune des dispositions que réclament les fonctions des bonnes, pussent se décharger de ces soins importants, avec l'assurance qu'ils ne feraient pas faute à leurs enfants. Or cet avantage, le régime sociétaire seul peut l'offrir, parce que les fonctions de bonnes, y étant remplies par goût et *émulativement*, le seront toujours avec toute la perfection qu'elles comportent. Disons encore que les nourrices, mères ou non, hors les heures d'allaitement auxquelles elles se rendront au Séristère des nourrissons, disposeront librement de leur temps, et pourront vaquer avec toute facilité à nombre d'autres fonctions dans lesquelles elles seront engagées par goût et par esprit de cabale industrielle.

Maintenant, quelles méthodes présideront aux soins

donnés aux petits enfants? On comprend que c'est là un sujet à part qui ne peut trouver place ici. D'ailleurs Fourier a laissé aux personnes compétentes le soin d'établir ces méthodes. Tout ce qu'il a dit à cet égard se borne à son idée des *nattes élastiques* sur lesquelles on placerait les enfants pour les délasser de la position et de la gêne du berceau. Ces nattes, disposées en manière de cases, seraient entourées et séparées les unes des autres par des filets de corde ou de soie qui préviendraient les chutes, tout en laissant aux enfants la faculté de se voir et de s'approcher les uns des autres. L'effet de cet usage serait de régler dès l'âge le plus tendre le développement physique de l'enfant, ce qui ne peut se faire qu'en lui permettant de temps en temps le libre exercice de ses membres. Aujourd'hui le nourrisson passe des mains de sa nourrice aux langes du maillot; il est toujours tenu, toujours serré, enveloppé, emprisonné. C'est miracle vraiment qu'il se puisse développer.

Telles sont en aperçu les considérations qui, selon Fourier, doivent servir de bases au régime d'éducation de cette première période de la vie qu'il appelle âge de dégrossissement, et qui s'étend, ou à peu près, jusqu'à l'accomplissement de la deuxième année. Nous allons maintenant étudier un âge plus actif et plus intéressant, âge de première manifestation en quelque sorte, où l'enfant commence à montrer des tendances très-précieuses, mais qu'en régime morcelé on ne sait ni diriger ni employer, et qui, presque toutes, avortent ou se vicient plus ou moins profondément.

De l'éclosion des vocations.

L'enfant qui va nous occuper a deux ans accomplis. A cet âge le besoin qui domine est celui du mouvement. Furter partout, toucher à tout, promener indiscrètement ses mains sur toutes les choses qui sont à sa portée; s'essayer à traîner, à porter, à déplacer tout ce qu'il peut mouvoir, voilà l'enfant à ce premier moment de vie active. Mais dans les conditions où il est actuellement placé, au sein du ménage familial, tous ces besoins, si naturels pourtant, sont en quelque façon autant de défauts, de manies fâcheuses contre lesquels on n'aura point assez de gronderies, de pénitences, de châtiments. Car là, voyez-vous, en dépit de la surveillance dont il sera l'objet, il est impossible que l'enfant ne commette pas une foule de maladresses, qu'il ne devienne pas à chaque instant l'auteur de quelque accident imprévu. Vous ne sauriez lui ôter le feu qui l'anime, qui travaille ses membres, qui tend ses bras, ouvre et serre ses mains sur tout ce qu'il approche. A moins que vous ne l'enchaîniez, il faut que les mille petits objets qui meublent la chambre dans laquelle vous le tenez lui passent par les doigts; car ainsi l'a fait la nature et sans vous consulter, n'est-ce pas? Or, comme vous ne pouvez le tenir constamment à l'attache, il n'est sorte de sottises qu'il ne puisse vous faire. Le laisserez-vous courir au jardin? vos fleurs et vos fruits seraient trop exposés; — dans la rue? il y serait lui-même trop exposé, car vos rues ne sont rien moins que des lieux sûrs pour les enfants. —

Qu'en faire donc? Mon Dieu! dans vos ménages où vous ne possédez nul moyen de donner une direction utile à l'activité de vos enfants, vous n'avez véritablement guère autre chose à faire que les surveiller tant bien que mal, puis vous résigner à tout ce qu'ils vous font, comme à tout ce qui leur arrive de fâcheux. — Mais dites, cette nécessité cruelle ne prouve-t-elle rien? ne démontre-t-elle pas de la manière la plus frappante que votre étroit ménage, où il y a pour vous tant de gêne, de contrariétés, d'ennuis et de peines, n'est pas mieux le milieu qui convient à votre enfant que celui qu'il vous faut? Ouvrez donc les yeux à la lumière, et comprenez donc enfin que Dieu n'a point fait l'homme pour la vie familiale, mais bien pour la vie sociétaire, dans laquelle, pour le dire en passant, les relations de famille auront cent fois plus de charmes qu'elles n'en ont aujourd'hui.

Dans la Phalange, dès qu'un enfant peut marcher et agir, il est confié à des personnes âgées qui le promènent d'atelier en atelier, et aux beaux jours, dans les jardins, où il rencontre des enfants de trois et de quatre ans occupés déjà à de petits détails d'industrie, de service domestique ou d'horticulture. Là sont des outils gradués, de dimensions proportionnées aux forces des différents âges de l'enfance. Nous nous tromperions fort si, après quelques promenades de ce genre, l'enfant qui aura assisté à tout ce mouvement, à toute cette activité laborieuse dont ses aînés lui donneront l'exemple, n'éprouvait un vif désir de se mêler à leurs occupations. Il ne faut pas croire, comme tant de gens le répètent sottement, que le besoin de l'enfant soit de faire le mal. Soutenir semblable hérésie, c'est calomnier bien gratuitement le Créateur. L'enfant, à l'âge où nous l'étudions, comme aussi un peu plus tard, n'a de besoin bien pro-

noncé que celui d'exercer ses facultés corporelles. Ne trouvant point à les exercer utilement dans votre société où l'industrie est organisée à contre-sens de son emploi, qu'y a-t-il donc de si étonnant qu'il les applique au mal? — Mais il ne saurait en être ainsi en régime sociétaire, parce que là, à tous les instants du jour, depuis son âge le plus tendre, l'enfant trouvera dans des occupations utiles, et toutes plus ou moins conformes aux instincts que la nature lui a donnés, mille occasions de satisfaire le besoin de mouvement qui l'anime.

Quiconque a quelque peu observé les enfants reconnaîtra l'exactitude de l'analyse suivante que Fourier a donnée de leurs goûts dominants :

« 1° Le FURETAGE ou penchant à tout manier, tout visiter, tout parcourir;

» 2° Le *fracas* industriel, goût pour les travaux bruyants;

» 3° La *singerie* ou manie imitative;

» 4° La *miniature* industrielle, goût des petits ateliers;

» 5° L'ENTRAINEMENT PROGRESSIF du faible au fort. »

Si tout cela est vrai, exact, si ce sont bien là les goûts qu'à des degrés divers on rencontre chez tous les enfants, à quelle fin la nature les leur a-t-elle donnés? Ne devons-nous pas logiquement induire de leur existence que son but a été de s'en servir pour entraîner l'enfant à l'INDUSTRIE PRODUCTIVE, pour le rallier aux travaux de toutes sortes qui s'exécutent autour de lui, et développer ainsi dans un emploi utile les facultés dont elle l'a doué? Que faisons-nous donc, que nous le laissons user, gaspiller son activité, son intelligence et ses forces dans des jeux inutiles et souvent dangereux? C'est que, encore une fois, il faut à l'enfant un autre milieu que le milieu civilisé, incapable d'utiliser ses instincts, de

faire naître ses goûts industriels, de favoriser l'éclosion de ses vocations. Nous disons de ses vocations, et non de sa vocation, parce qu'il n'est pas d'individu au monde qui ne porte en lui un plus ou moins grand nombre de facultés industrielles qui toutes demandent à être exercées, développées.

On ne commettra pas en Harmonie la funeste sottise d'enchaîner un individu toute sa vie à un seul métier. Pareil procédé est un excellent moyen de faire de l'homme un être incomplet, difforme, sans proportions ni harmonie, chez lequel certaines facultés se développent outre mesure, tandis que d'autres s'atrophient d'une manière plus ou moins complète; car c'est ainsi, n'en déplaise aux admirateurs enthousiastes de la civilisation, qu'en civilisation nous sommes tous faits, ou à peu près.

L'ordre sociétaire aura de nombreux moyens de faire éclore les vocations. Parmi ceux dont Fourier a dressé le tableau, nous citerons les suivants :

L'appât des ornements gradués ;

Les priviléges de parade, maniement d'outils ;

La pleine liberté d'option en sorte de travail et en durée de chaque travail ;

L'exercice parcellaire ou avantage de choisir en chaque industrie la parcelle sur laquelle on veut exercer ;

Le charme des courtes séances fréquemment variées ;

L'intervention officieuse des personnes âgées dont les enfants s'empresseront d'écouter les enseignements ;

L'entraînement collectif et l'esprit de corps ;

L'entraînement ascendant.

Ce dernier moyen, parfaitement inconnu en civilisation, est sans contredit l'un des plus puissants. Rien n'est énergique chez l'enfant comme le penchant qui l'entraîne à imiter ceux qui lui sont un peu supérieurs en âge. Il tient à honneur de suivre ses aînés, de les prendre pour modèles, pour directeurs. Son amour-propre n'est jamais plus flatté que lorsqu'ils veulent bien l'admettre dans leurs jeux. Avec une hiérarchie bien entendue, bien ordonnée des enfants, avec des privilèges, des grades, des distinctions, et pour toutes les catégories des occupations et des moyens d'occupations parfaitement appropriés à leur âge et aux instincts divers que la nature leur a donnés, rien au monde ne serait donc plus facile que d'exciter une grande ardeur au travail dans toute la population enfantine. Mais, bien évidemment, le régime morcelé ne comporte point l'emploi de tels moyens; c'est donc qu'il est incompatible avec la destinée industrielle des enfants? Prétendrait-on que celle-ci est une erreur de notre imagination? Mais comment croire, nous le demandons, que Dieu, destinant l'homme au travail productif, n'ait mis dans le cœur et l'esprit de l'enfant qu'éloignement et répugnance pour tout ce qui peut le préparer à sa destinée d'homme? Ne serait-ce pas là une contradiction flagrante? — Il est impossible, avons-nous dit, que l'enfant promené dans les ateliers ne soit pas ardemment stimulé par l'exemple des bambins quelque peu plus âgés que lui, qui déjà fonctionnent et s'emploient d'une manière plus ou moins active, suivant le degré de leurs forces et de l'habileté qu'ils ont acquise. Il voudra à toute force être des leurs, avoir sa part de leurs petits travaux et des honneurs qui en reviennent. Il choisira pour cela celles de leurs occupations vers lesquelles il se sent plus particulièrement

porté. — Mais son inexpérience réclame quelques leçons ; qui les lui donnera ? à qui les demandera-t-il ? à ceux qui auront pris soin de le conduire et qui s'empresseront de satisfaire à ses désirs. On peut être assuré que de son côté il y aura également grand empressement à recevoir les leçons qu'on voudra bien lui donner ; car ce n'est qu'à ce prix qu'il pourra se faire admettre au nombre des travailleurs, et Dieu sait si son admission lui tient au cœur. Il y a là, comme nous l'avons dit, des priviléges à conquérir. Ceux qui travaillent ont une parure qui les distingue ; à eux seuls il est permis de manier les petits outils, de figurer dans les parades ; puis on les loue, on les complimente. Il n'en faut, certes, pas tant pour enthousiasmer un bambin et exciter au plus haut point son émulation. Aussi, quel bonheur, quelle fête pour lui le jour où il pourra être reçu membre de quelque groupe enfantin ! Le moindre détail qu'il exécutera, un rien suffira pour le rendre tout fier et lui faire croire qu'il a pris une grande part à d'importantes prouesses. C'est une illusion qu'on se gardera bien de détruire.

Nous avons vu, en parlant des nourrissons, de quelle importance il était d'opérer des divisions, des classifications. Sans cela, plus de contrastes, plus de rivalité, plus d'émulation, plus de convenance fonctionnelle avec la spécialité des goûts et des aptitudes, plus d'attrait dans le travail, plus de régularité, d'ordre dans le mécanisme social. — Ici donc, comme pour les nourrissons, comme pour toutes choses, nécessité absolue, irrévocable de diviser, de classer, d'opérer par la méthode de distribution sériaire. Les enfants qu'on promène dans les salles, dans les ateliers, dans les jardins, afin de provoquer au contact de tous les travaux qui s'y accom-

plissent la manifestation, l'éclosion de leurs penchants industriels, aussi bien que ceux plus avancés qui auront déjà pris parti dans les Groupes des petits travailleurs, devront être partagés en plusieurs catégories distinguées par des différences d'âge, de force ou de caractère. Cette distribution permettra aux personnes qui par goût s'adonneront au soin important de diriger les éclosions de vocations, de choisir leurs élèves et de se former en Séries régulières, en Groupes rivalisés par les méthodes et les systèmes.

Il nous resterait encore beaucoup de choses à reproduire des aperçus pleins d'intérêt que Fourier a donnés sur l'éducation de ce premier âge si dédaigné, si mal compris ; mais, pour quiconque a les sens ouverts aux idées droites et justes, il doit suffire des quelques détails dans lesquels nous sommes entrés pour comprendre ou au moins sentir tout ce qu'il y a de vérité profonde et utile dans les considérations qui précèdent. Toutefois, nous ne clorons pas ce chapitre sans faire remarquer combien est grande la légèreté des hommes qui y trouvent matière à plaisanterie. S'ils eussent quelque peu pénétré dans le fond de la question, ils eussent reconnu qu'il ne s'agissait de rien moins ici que de savoir si Dieu, ayant destiné l'homme à l'INDUSTRIE PRODUCTIVE, a ou n'a pas donné à l'enfant des *dispositions corrélatives* à cette destinée, propres à le rallier, dès son âge le plus tendre, aux travaux de toute espèce qui s'exécutent autour de lui. Or, pour avoir le droit de rire de ce que Fourier a écrit à ce sujet, il faudrait, ce nous semble, prouver que la pensée de cette *corrélation* est un principe absurde, ou montrer que les moyens que Fourier présente n'ont aucune valeur pratique. Auquel cas il y aurait mieux à faire encore que de la plaisanterie, ce

serait de chercher et de produire un système de moyens meilleurs. — Mais c'est chose, au reste, de laquelle ne peuvent avoir souci des hommes dont l'intelligence impuissante s'est buttée au pied de ces hautes idées.

Education de la moyenne et de la haute enfance.

Fourier comprend sous ces deux divisions les enfants de 4 à 9 ans, et de 9 à 15.

Arrivé à l'âge de 4 ou 5 ans, l'enfant, en régime harmonien, sera déjà suffisamment exercé pour pouvoir prendre une part utile à un plus ou moins grand nombre d'occupations industrielles. Pour s'expliquer ce fait, auquel, il est vrai, nos méthodes actuelles d'éducation ne nous ont nullement habitués, il suffit de réfléchir qu'en milieu harmonien tout sera combiné, disposé de telle sorte qu'il n'est pas une seule des facultés que l'enfant tient de la nature qui ne trouve journellement une foule d'occasions de s'exercer, suivant ses tendances ou ses affinités particulières. C'est à tort, nous le répétons, qu'on accuse les enfants d'être de petits paresseux; il n'est pas de défaut pour lequel l'enfance ait moins d'inclination que pour la paresse. On trouve, au contraire, dans les enfants un très-grand besoin d'activité et de mouvement; seulement, s'ils préfèrent l'appliquer aux jeux, aux amusements plutôt qu'au travail utile, c'est uniquement parce que celui-ci ne leur est jamais présenté qu'entouré de circonstances qui le leur rendent désagréable, difficile, pénible, ou parce que l'espèce de

travail qu'on exige d'eux ne correspond point à leurs dispositions naturelles, aux aptitudes dont ils sont doués.

Le plus ordinairement ces deux causes de répugnance sont réunies; mais changez les circonstances, et faites que l'enfant puisse librement choisir ses occupations; disposez des ateliers sains et commodes, où il trouvera des instruments de dimensions graduées, proportionnées à ses forces, et d'autres enfants qui viendront se mesurer avec lui; distribuez ces réunions conformément aux exigences de la méthode sériaire, c'est-à-dire suivant les affinités, oppositions et rivalités d'instincts établies par la nature, et soyez assuré que l'enfant passera bien vite de l'indifférence qu'il montre aujourd'hui pour toute occupation utile et sérieuse à l'ardeur la plus extraordinaire. Il y a mieux encore : c'est que, dans de telles conditions, en même temps qu'il exercera et développera ses facultés industrielles, son cœur se formera à l'amour de toutes les choses bonnes, nobles et généreuses. C'est, du reste, ce qui ressortira, nous l'espérons, des considérations qui vont suivre.

Parmi les moyens pratiques d'éducation auxquels l'étude des instincts et des penchants de l'enfance a conduit Fourier, l'un, sans contredit, des plus remarquables, mais qui devra aussi soulever le plus de préventions, c'est la division qu'il opère des enfants de moyenne et haute enfance en deux corporations rivales, dont l'une s'adonnera par goût aux occupations immondes, malpropres, tandis que l'autre, au contraire, se distinguera spécialement par un amour en quelque sorte affecté de la parure et de l'élégance.

Au premier abord on ne manquera pas de trouver fort étrange que Fourier ait pu spéculer sur de pareils goûts, ou mieux, dira-t-on, sur de tels défauts, pour

entraîner les enfants de cet âge au travail et leur inoculer l'amour des choses bonnes et justes. Bien des personnes, nous en sommes sûrs, verront là plus qu'un paradoxe. Nous avouons qu'il y a dans cette idée d'utiliser de semblables penchants, comme moyens d'éducation, quelque chose d'essentiellement peu conforme aux idées généralement reçues; mais est-on bien certain que les idées généralement reçues sur la question que nous traitons soient si justes, si droites, qu'il ne faille pas les renverser, ou, si l'on aime mieux, les prendre à contre-sens pour être dans le juste, dans le vrai? C'est au moins ce qu'il convient d'examiner.

Défauts ou non, les goûts dont nous parlons se partagent la masse entière des enfants, depuis l'âge de 5 à 6 ans jusqu'à l'âge de 12 à 14 ans. Il n'est personne qui ne sache que la plupart des petits garçons ont le sens du tact fort peu délicat, et qu'ils se souillent avec une désolante indifférence quand ce n'est pas avec un véritable plaisir. Vainement pour cela on les remontre, on les châtie tout le jour; il y a en eux je ne sais quel instinct de saleté qui semble leur faire rechercher les exercices les plus malpropres. Quelles que soient les leçons qu'ils reçoivent, les punitions qu'on leur inflige, cet instinct ne les abandonne point, et, chaque fois que l'occasion s'en présente, c'est toujours avec le même entrain qu'ils désespèrent parents et surveillants.

Chez le plus grand nombre des petites filles, c'est le goût contraire qui domine. Autant les petits garçons semblent dédaigner la toilette et le soin de leurs vêtements, autant celles-ci trouvent de charme à une parure recherchée et soignée. Elles n'ont pas de plus grand bonheur que lorsqu'elles s'occupent de beaux ajustements. Leurs plus joyeuses heures sont celles qu'elles

passent à parer leur poupée, ou plus tard, à se préparer quelque accoutrement élégant. — Un grand nombre sont ainsi faites, cela est incontestable, et cet amour de la parure, si vif en leur âme, y prend racine de fort bonne heure. C'est, de beaucoup, leur passion dominante, ou, comme on dit, leur principal défaut, défaut qui leur vaut bien des leçons de morale, bien des gronderies et fait souvent la désolation des parents dont il tourmente l'inquiète prévoyance.

Pauvres parents ! la nature, en vérité, joue là à votre égard un rôle bien peu raisonnable, bien peu digne. Comment a-t-elle pu donner aux petits garçons des goûts aussi malséants, aux petites filles les germes d'aussi funestes fantaisies? car il y a bien des dangers pour elles à se laisser aller trop à l'amour de la toilette. Pour quelques femmes privilégiées qui pourront s'y abondonner sans inconvénient, combien n'en est-il pas chez lesquelles cet amour deviendra un penchant ruineux qu'il faudra modérer, réprimer, auquel il faudra, par raison, par sagesse, imposer de dures privations ! — La nature n'aurait-elle donc pu mettre en nous de meilleurs penchants, des instincts qui concordassent mieux avec les conditions de notre bonheur? Lui en eût-il donc coûté davantage de nous faire bons plutôt que mauvais?

Mais avant de poser ainsi la question vis-à-vis de la nature, car c'est ainsi que souvent on la posse, s'est-on bien assuré qu'il n'est aucun ordre possible auquel les instincts dont elle nous a doués puissent s'adapter, dans lequel ils soient susceptibles d'application utile? Quand donc s'est-on mis en peine de prouver la valeur absolue de nos systèmes d'éducation, de démontrer qu'exempts de tout vice ils étaient selon la sagesse et les vues du

Créateur ? Quand a-t-on établi d'une manière rigoureuse que, s'ils ne savaient point employer la plupart de nos penchants, s'ils échouaient à les faire tourner au bien, c'est que ces penchants, mauvais par essence, étaient radicalement incapables de tout bien ? C'est, il est vrai, la supposition dont on est parti, mais qu'on s'est bien gardé de démontrer. Or nous tenons que, tant que cette démonstration n'aura pas été fournie, il y aura raison à croire qu'entre la nature et nos éducateurs, ce sont ces derniers qui se sont trompés, et que, s'il y a défaut quelque part, c'est uniquement dans leurs méthodes inhabiles à utiliser les instincts que celle-là a créés. Aussi, n'en déplaise à leur pruderie philosophique, trouvons-nous infiniment plus de véritable profondeur dans les aperçus de Fourier sur l'emploi des instincts orduriers des petits garçons et des goûts raffinés et coquets des petites filles que dans toutes les spéculations morales et métaphysiques des traités d'éducation qui ont été publiés avant lui et même depuis lui.

Les petites Hordes.

Travaux répugnants.

La première des deux corporations que distinguent les instincts contrastés de la saleté et de la parure est désignée dans les ouvrages de Fourier sous la dénomination pittoresque de PETITE HORDE. Elle est formée en majorité de petits garçons. Ses attributions, ainsi que

nous l'avons déjà fait comprendre, seront spécialement l'exercice des fonctions immondes, l'exécution des travaux qu'on ne pourra complétement débarrasser des causes de répugnance qui éloignent un autre âge. Car, quelle que soit l'efficacité des conditions sociétaires et de la méthode de distribution sériaire pour rendre le travail attrayant, pour substituer le plaisir, le charme, la variété à l'insipide et fatigante monotonie qui accompagne la plupart de nos occupations industrielles, pour écarter d'elles toutes les circonstances capables d'impressionner désagréablement nos sens, nous ne saurions néanmoins arriver à une convenance si parfaite, si absolue de certains travaux avec les exigences passionnelles ordinaires, qu'il n'y en ait pas toujours quelques-uns, pour lesquels les hommes faits n'éprouvassent plus ou moins d'éloignement ou de dégoût. Et pourtant il faudra que ces travaux s'accomplissent.

Or, employer la contrainte, le mobile de la faim ou d'un vil intérêt pour obtenir leur exécution, serait un excellent moyen d'attirer le dédain et le mépris sur la classe des personnes auxquelles elle serait confiée. On empêcherait de cette manière l'établissement des liens d'affection et d'estime qui doivent unir entre elles toutes les classes de la société, et sans lesquels l'harmonie sociale ne pourrait ni exister ni se maintenir; car toute corporation ou Série qui ne serait pas honorée pour son travail porterait partout la désunion, le désaccord, par l'éloignement qu'elle inspirerait. Il est donc de toute nécessité d'éviter que pareille chose ait lieu, c'est-à-dire qu'il faut qu'en Harmonie tout travail soit honoré et partant honorable, ce qui ne peut être qu'autant que de nobles mobiles président à son exécution. Or tout travail devient honorable par la nature même des senti-

ments au nom desquels il est accompli. Ainsi les fonctions les plus rebutantes, les plus infimes, prennent-elles au plus haut degré ce caractère à l'instant même où, chez ceux qui s'y livrent, tout motif d'intérêt particulier fait place à des sentiments de générosité et de dévouement. C'est donc par des mobiles de ce genre qu'en Harmonie on devra attirer aux travaux répugnants.

Mais, nous dira-t-on peut-être, les natures dévouées, les caractères nobles et généreux dont nous sommes loin de contester l'existence, ne forment jamais que l'exception, et c'est à toute une masse nombreuse d'enfants que vous attribuez les fonctions qui, en régime d'Harmonie, exigeront, dites-vous, du dévouement? Cela est vrai; mais c'est qu'aussi cette masse d'enfants sera toujours, dans toute société, le corps le plus capable de dévouement.

Aujourd'hui les individus chez lesquels ce sentiment se conserve et résiste aux épreuves du temps sont fort rares; mais ce qu'on ne saurait contester, c'est que dans le jeune âge les sentiments de générosité, de désintéressement, d'abnégation, sont aussi communs qu'ils le sont peu dans un âge plus avancé. Il suffit de la moindre excitation pour obtenir des adolescents des actes de véritable dévouement. Cet âge forme donc la partie la plus réellement dévouée de la société; et si à de telles dispositions vous joignez cet instinct de saleté, si facile à constater dans une foule de petits garçons, n'est-il pas évident qu'il y a là tous les éléments d'une corporation qu'on peut dévouer par honneur à l'exécution des travaux répugnants et immondes?

Tout le monde sait avec quelle facilité les enfants peuvent être enrégimentés, corporisés, combien ils se prêtent de bonne grâce aux classifications, aux distinctions

hiérarchiques. Tout le monde sait encore quelle résolution, quelle intrépidité les anime quand on sait agir sur leur esprit enthousiaste par le puissant stimulant des titres et des honneurs, quand on sait flatter leur vanité corporative. Rien alors ne les rebute, ne les arrête; leur courage se monte au niveau de tous les obstacles; ils sont admirables de dévouement. Ce serait donc chose éminemment facile que de constituer le corps dont nous parlons, comme aussi d'obtenir de lui qu'il se consacrât à l'exercice des fonctions répugnantes par esprit d'honneur et de charité. Mais n'oublions pas, quoique nous ayons à faire ici à des enfants, que, du moment où l'on fait appel à cet esprit, il convient de reconnaître tous les sacrifices qu'on exige de lui par de nobles récompenses, de la gloire et de la considération.

La PETITE HORDE devra donc occuper un premier rang dans la société. Ceux qui en feront partie devront être partout, à titre de membres de cette corporation, l'objet de l'estime et de la considération générales. Il conviendrait sans doute d'entrer ici dans quelques détails, et de montrer à l'œuvre, ainsi que Fourier l'a fait, ces masses disciplinées d'enfants dont il a si bien conçu la constitution toute harmonienne et les glorieuses attributions. Mais il nous faudrait trop écourter la description de cet admirable tableau qui perdrait ainsi la plus grande partie de son effet; nous préférons renvoyer aux ouvrages de Fourier et nous borner à la discussion de quelques objections.

Une des premières qu'on ne manquera pas de faire est celle-ci. Parmi les travaux, nous dira-t-on, dont vous voulez confier l'exécution à des bras d'enfants, il en est beaucoup qui seront évidemment au-dessus de leurs forces, qu'ils ne pourront exécuter.

A cela nous répondrons d'abord que les travaux qui nous répugnent, qui nous repoussent par les impressions de dégoût qu'ils nous causent, généralement ne sont pas de ceux qui exigent l'emploi d'une grande force. D'autre part, nous ferons observer que l'habileté, l'adresse, l'accord dans les mouvements d'ensemble, réduisent toujours de beaucoup la quantité de forces nécessaire pour arriver à un résultat donné. Or, nous ne craignons pas d'avancer que des enfants, qui auront déjà passé 12 ou 15 années de leur vie en milieu harmonien, seront, par adresse, par habileté acquise, capables d'une foule de travaux auxquels la force de beaucoup d'adultes de nos jours suffit à peine. Puis ils ne travailleront pas isolément et sans ensemble; ils seront toujours en masses nombreuses et n'exécuteront rien que par mouvements régulièrement combinés. Ajoutons encore que l'industrie mécanique, alors qu'elle ne sera pas contrariée dans son développement par la dangereuse concurrence de tant de bras affamés, prendra nécessairement une grande extension, et deviendra, dans ses applications aussi nombreuses qu'ingénieuses, un moyen facile d'exécuter une multitude de travaux très-pénibles aujourd'hui. — Enfin nous pourrions faire observer qu'il est toujours des individus chez qui certains goûts se conservent plus ou moins au delà de l'âge auquel ils sont le plus ordinaires. La corporation vouée aux travaux répugnants pourra donc avoir des membres parmi les adultes, lesquels se chargeront tout naturellement des détails qui exigent le déploiement d'une plus grande somme de force musculaire.

Sans doute on objectera encore que les enfants qui se consacreront à de telles fonctions ne manqueront pas de contracter certaines habitudes de saleté dont l'effet né-

cessaire sera de rendre leur société fort peu avenante.

Nous concevrions, en effet, qu'il en arrivât ainsi, si de telles fonctions on leur faisait un métier auquel ils dussent se livrer tout le jour, toute la semaine, tout le temps de leur enfance; mais rappelons que ce n'est point de cette façon que le travail s'attribue et se distribue en Harmonie. La méthode des courtes séances y est généralement suivie, et ce sera ici particulièrement le cas de la mettre en pratique. Outre qu'il y a à cela d'impérieuses raisons de santé et d'éducation, on doit comprendre que, si l'on en agissait autrement, on ennuierait, fatiguerait les enfants, on userait infailliblement leur fougue de dévouement, ce qui serait en fort mal entendre l'emploi. Les travaux de ce genre ne devront donc se renouveler qu'à de certains intervalles; ce qui, du reste, à part quelques circonstances imprévues, sera facile à régler en régime sociétaire. D'un autre côté, lorsque la corporation aura fourni sa tâche, à laquelle elle sera toujours excitée par tous les moyens physiques et moraux propres à développer chez elle une vive émulation, une grande ardeur, chacun des sectaires qui la composent pourra donner cours à ses autres goûts dans des réunions d'autres sortes, en se livrant à des fonctions directement attrayantes, où les sens n'auront à braver aucune espèce de répugnance, et dans lesquelles l'enfant devra se montrer, sous le rapport de la propreté, aussi difficile, aussi exigeant qu'il l'était peu l'instant d'avant.

D'ailleurs, la PETITE HORDE aura son costume de parade; et les jours où il lui faudra figurer dans les revues ou les grandes réunions, soyez sûr qu'elle se piquera toujours d'y paraître dans tout son éclat. C'est ici ce que Fourier appelle le *contre-essor* de la passion,

lequel sera toujours bien aisément mis en jeu par tous les honneurs auxquels conduira l'emploi de l'*essor direct*, c'est-à-dire que, grâce aux distinctions que celui-ci vaudra aux membres de la HORDE, il n'en est pas un chez qui l'amour de la propreté et de la bonne tenue ne devienne une vertu habituelle. Etrange effet! Quoi! c'est en donnant un plein essor à l'instinct de la saleté qu'on arrive à avoir des enfants soigneux de leurs vêtements? Eh bien! qu'y a-t-il donc à cela de si étonnant? N'avez-vous pas, vous, en comprimant cet instinct, des enfants toujours souillés et toujours couverts d'ordures? Il faut bien que le moyen d'obtenir un bon résultat soit le contraire du vôtre.

L'esprit dont la corporation qui nous occupe sera naturellement animée devra la conduire à toutes sortes de nobles et généreuses actions. Elle sera, dit Fourier, le soutien de la concorde sociale. Ses habitudes d'honneur et de dévouement lui feront en quelque sorte une loi de ne reculer devant aucun des sacrifices qu'exigerait de sa part le maintien de la bonne harmonie au sein de la société. C'est là sans doute une idée neuve que celle de consacrer un corps d'enfants au service d'une cause aussi grande, aussi élevée. Mais, pour autant, faut-il s'en étonner? tout n'est-il pas essentiellement neuf dans la conception d'un ordre social qui doit être le contre-pied de l'ordre existant, et n'est-il pas manifeste d'ailleurs que les sentiments qui animent, échauffent le plus habituellement le cœur des enfants réunis en corps, les rendent admirablement propres au rôle éminent qu'il s'agit ici de leur confier? A quel âge de la vie a-t-on plus de désintéressement? — Le temps de l'adolescence n'est-il pas par excellence celui des inspirations généreuses, des abnégations personnelles? A aucune époque

de sa vie l'homme n'est aussi disposé à se passionner pour des intérêts qui ne sont pas les siens. Les éléments de la corporation dont nous parlons sont donc bien réellement existants ; il ne faut que savoir l'organiser. Mais une fois les conditions de cette organisation réalisées, on peut être assuré que le désintéressement dont les PETITES HORDES se montreront animées (et que par *ton*, par esprit corporatif, elles rapporteront toujours aux fonctions qui leur sont particulièrement attribuées), ne manquera pas d'enlever à ces fonctions le caractère infime et dégradant qu'elles offrent aujourd'hui, et qui attire le mépris sur tous ceux qui s'y livrent. Or, ce fait suffit à lui seul pour expliquer l'importance d'une telle corporation. — Les préjugés de caste qui divisent les différentes classes de la société seraient le poison de l'Harmonie. Il faut de toute nécessité que ces préjugés soient entièrement détruits. Eh bien ! il n'est pour cela qu'un moyen, c'est d'ennoblir tout travail, toute fonction industrielle, ou plus exactement, plus pratiquement, c'est de faire que tout travail qui ne saurait entraîner par un attrait direct et puissant ne soit jamais exécuté que par esprit d'honneur, par dévouement à la cause commune, et que quiconque l'exécute soit toujours digne de figurer dans les réunions les plus honorables de la société. A défaut de ce moyen, la fusion des classes devient impossible ; celles-ci s'éloignent les unes des autres, se repoussent, les combinaisons sériaires ne peuvent s'opérer, l'organisation régulière des travaux de toute sorte est radicalement entravée ; en un mot, l'harmonie n'existe pas.

On voit par là quelle sera la haute utilité de la corporation consacrée par honneur à l'exécution des travaux immondes ou répugnants, et l'on comprend la

qualification remarquable que Fourier lui donne de *milice de l'*UNITÉ.

Les petites Bandes.

Travaux élégants.

La corporation opposée aux PETITES HORDES et qui devra entrer en rivalité avec elles se formera spécialement des petites filles et des petits garçons chez qui domine le goût de la parure, de l'élégance et des belles manières, à qui on fait la guerre pour leur vanité et leurs petits airs prétentieux.

Pour comprendre comment ces goûts peuvent être utilisés, il importe de se rappeler que la justesse harmonique des Séries dépend en grande partie de leur compacité, c'est-à-dire du rapprochement des nuances fonctionnelles qui correspondent aux Groupes dont les Séries se composent; car, plus les nuances se rapprochent, plus elles tendent à se confondre, et plus aussi les rivalités qu'elles font naître ont d'énergie et de puissance. Il suit de là qu'en régime d'Harmonie il convient qu'on raffine sur toute chose, que les goûts soient variés, exigeants, minutieux, les esprits difficiles, controversistes, toujours prêts à disputer, s'il le faut, sur les nuances qui différencient les qualités les plus rapprochées. Ces dispositions, qui sont autant de défauts dans notre état actuel de société, et contre lesquelles la critique a tant de raisons de s'exercer, n'ont en Harmonie

que d'heureux résultats. C'est à elles que l'on doit particulièrement d'avoir des Séries bien intriguées, et d'obtenir les plus beaux accords de passions.

Or cet esprit minutieux, exigeant, raffiné, est celui qu'en beaucoup de choses montrent la plupart des petites filles surtout en affaires de parure et d'ajustements. Nombre de petits garçons l'ont aussi; il se remarque plus spécialement chez ceux qui se distinguent par un amour très-précoce de l'étude, enfants puristes, souvent même quelque peu pédants, signalant toujours avec un extrême bonheur toutes les fautes qu'ils croient apercevoir ou entendre. Aussi ont-ils le défaut essentiel de se montrer fort ridicules dans une foule de circonstances, et de s'attirer des remontrances dont leur amour-propre, toujours très-susceptible, manque rarement d'être fort offensé. C'est que, voyez-vous, la nature est toujours fort déplacée dans le milieu qui n'est pas fait pour elle.

En milieu sociétaire où l'esprit de raffinement et de recherche a son application utile, les inclinations que nous venons de signaler, bien loin de tourner au ridicule, deviendront autant de qualités précieuses desquelles on tirera le plus grand parti. Les enfants chez lesquels elles existent, en rivalité constante avec ceux de la corporation précédente, chercheront spécialement à s'en distinguer par leurs prétentions et leurs succès dans l'étude des sciences et des arts, et surtout dans l'exercice de certaines branches d'industrie, de celles, par exemple, qui auront plus particulièrement pour objet la confection des choses de goût, de luxe, de parure, occupations bien manifestement en rapport avec les inclinations les plus ordinaires à la masse des petites filles. Elles s'adonneront beaucoup à la culture des fleurs, et leur corps tiendra certainement à honneur d'en perfectionner les

espèces et les variétés ; d'en orner tout le canton sociétaire, comme un salon de fête. L'exécution des costumes et ornements de toute sorte devra être aussi une de leurs occupations favorites. Et de tout cela il ne faut pas croire que c'est dans un but individuel qu'elles se préoccuperont, car elles auront à lutter contre un corps puissant par la considération qu'il se sera acquise, et dont elles ne pourront contrebalancer l'importance et la gloire que par des services rendus aussi à la communauté. Le luxe collectif, le luxe de la Phalange, voilà quel sera leur grand souci, leur passion dominante ; et c'est au soin qu'elles prendront de toutes ces choses, au zèle qu'elles mettront à tout décorer, tout embellir, comme aussi à faire prévaloir le goût des manières élégantes et polies, en un mot c'est à leur manie toujours occupée de raffinements, qu'elles devront d'être considérées dans chaque Phalange comme *corps conservateur du charme-social*, titre qu'elles opposeront à celui de *soutien de la concorde sociale*, qui appartient à la PETITE HORDE.

Ces attributions de la PETITE BANDE (c'est le nom que Fourier donne à cette corporation) ne sembleront peut-être rien moins qu'un moyen rationnel d'utiliser les facultés des enfants chez lesquels domineront les goûts de cette sorte. Dans leur amour austère de ce qu'elles appellent les choses utiles, certaines personnes ne verront là probablement qu'une manière essentiellement frivole d'user le temps de l'enfance, qu'un ingénieux procédé pour faire contracter aux petites filles de pernicieuses habitudes de luxe auxquelles elles ne sont déjà que trop enclines. C'est fort mal juger : si l'on nous a bien compris, on doit savoir que les conditions du régime sociétaire étant directement contraires à celles de l'ordre actuel, les résultats auxquels elles conduiront seront nécessaire-

ment opposés à ceux qu'on obtient dans ce dernier. Il ne faut donc pas conclure des effets actuels de telles passions à ce qu'ils seront en régime d'Harmonie. Là l'essor des penchants en apparence les plus frivoles sera souvent la voie la plus sûre et la plus courte pour conduire les enfants qui en seront doués à d'utiles et sérieuses occupations, disons mieux encore, à de profondes études.

Tout est lié dans le système de nos occupations et de nos études; il n'est travail si mince, si peu important qu'il soit, qui n'ait les rapports les plus nombreux, les connexions les plus intimes, directement avec une foule d'autres travaux, indirectement avec tous. Les liens des choses auxquelles l'intelligence et les forces de l'homme peuvent s'appliquer rayonnent dans tous les sens. Il résulte de là que tout esprit que préoccupe un travail quelconque est forcément, irrésistiblement entraîné à d'autres travaux, et la force qui le meut en pareille circonstance est d'autant plus irrésistible que, fortement attaché à son idée première, il désire plus ardemment lui donner une grande valeur, ou, si l'on veut, qu'il tient plus au succès du travail qu'il a d'abord embrassé. Mais que son goût vienne à changer (et l'âge amène continuellement de ces changements), qu'il se passionne pour quelques-unes des occupations qui n'étaient primitivement qu'accessoires pour lui, le voilà encore conduit, par la voie des rapports, des liens qui unissent et soudent toutes choses entre elles, à d'autres travaux, à d'autres études. — L'important n'est donc pas de commencer par tel point plutôt que par tel autre, de se livrer à telle occupation estimée grave, sérieuse, utile, plutôt qu'à telle autre qui passe pour un amusement sans valeur; non : ce qui importe dans le but auquel nous visons, c'est que l'esprit et le cœur s'attachent

fortement à leur œuvre, qu'ils se préoccupent vivement du besoin de la mener à bien; d'où la nécessité, premièrement que toute occupation soit librement choisie, ou, ce qui revient au même, soit conforme au goût de celui qui s'y livre; en second lieu, qu'une rivalité puissante anime les travailleurs en créant des partis, et en faisant du perfectionnement du travail un moyen assuré de succès et de triomphe.

Dans de telles conditions, on peut se reposer sur les instincts et les penchants des enfants du soin d'exercer et de développer les facultés dont ils sont pourvus. On peut être certain qu'avec une pareille direction ils iront beaucoup plus loin que ne pourraient les mener les plus habiles précepteurs du monde, et cela en moins de temps peut-être que n'en mettraient ceux-ci à leur faire faire leurs premiers pas. Or, ces conditions, ce sont celles même dans lesquelles se trouveront placées les petites filles aux goûts raffinés, à l'amour des fleurs, de la parure, des beaux ajustements. La passion qu'elles mettront au soin de toutes ces choses les entraînera à toutes sortes d'études, et l'on verra telle petite fille dont l'intelligence s'étiole aujourd'hui dans les occupations mal entendues, sans attrait et sans intrigue du ménage, s'élever d'elle-même par émulation industrielle à de très-hautes connaissances; ce qui ne veut pas dire qu'elle dédaignera les travaux domestiques et sera sans utilité au ménage. La science en régime sociétaire s'allie à toutes les fonctions utiles, car il n'est pas une seule de celles-ci qui ne fasse sentir aux individus le besoin de connaître quelque science. Nous reviendrons au reste en parlant de l'enseignement harmonien sur cette idée du lien des occupations industrielles, avec le développement des facultés de l'intelligence et l'étude de la science.

Il est inutile de dire que la PETITE HORDE et la PETITE BANDE d'une Phalange ne seront point des masses confuses, sans règles, sans hiérarchie, mais bien au contraire des corps régulièrement organisés, avec rangs, grades, titres, distinctions, etc. Elles devront, suivant Fourier, comprendre trois divisions principales, correspondant à trois nuances principales du caractère corporatif, et affectée chacune à des genres différents de l'ordre de fonctions qui forment l'attribution du corps entier. Cette disposition, on le devine sans peine, n'est qu'une application de la loi sériaire qui, comme le lecteur le sait à présent, est la règle à laquelle tout se mesure, tout se rapporte dans la Théorie Sociétaire.

Enseignement harmonien.

Discussion des conditions naturelles et logiques de l'étude attrayante.

En éducation harmonienne nulle théorie n'est enseignée qu'après la pratique des choses auxquelles elle se rapporte, nul enseignement spécial n'est donné qu'au fur et à mesure de l'éclosion des vocations industrielles qui en fait naître le besoin. La raison de cela est que chez l'enfant le goût de l'étude, ou, ce qui est tout un, l'amour des explications, des raisons des choses, ne vient jamais qu'après qu'il a pratiqué l'industrie. Celle-ci doit donc précéder l'étude. Aujourd'hui on suit une marche inverse, on applique de bonne heure l'enfant à des études

abstraites qui sont sans rapport avec les choses qu'il fait, ou mieux on ne lui fait pas faire les choses qui seules peuvent développer en lui le désir d'exercer les facultés de son intelligence, lui donner le goût de l'étude. Aussi, quels que soient les moyens d'émulation que l'on emploie, l'enfant ne prend-il jamais qu'un très-médiocre intérêt aux études qu'on lui fait suivre. Le plus souvent même c'est avec une manifeste répugnance qu'il accepte l'enseignement, disons mieux, qu'il se soumet à l'enseignement qu'on lui impose. N'étaient les moyens de contrainte dont nos écoles et nos colléges font usage, les trois quarts des enfants qui les fréquentent refuseraient ouvertement l'instruction qu'ils y reçoivent. Il n'en est pas deux sur dix qui consentissent à pâlir une heure seulement par jour sur le rudiment ou la grammaire, tant ils sont loin du désir de connaître toutes ces théories dont leur esprit n'a encore aucune application intéressante à faire.

Voyez aussi tout le temps qu'ils mettent à se bourrer la mémoire de tout le fatras de règles abstraites qu'on leur enseigne; huit, dix années suffisent à peine pour cela, et, répétons-le, ils n'ont guère fait souvent que se fatiguer la mémoire, que s'obstruer l'intelligence; car combien sortent du collége ne sachant que très-imparfaitement ce qu'on a voulu leur apprendre, et fort mal préparés à de nouvelles études! Mais qu'y a-t-il d'étonnant à cela? L'étude ne peut profiter qu'autant qu'elle intéresse, et elle ne peut intéresser qu'autant qu'elle se lie, se rattache d'une manière directe ou indirecte aux choses de notre vie, ou si l'on veut aux choses dans lesquelles, quel que soit notre âge, nous avons mis déjà plus ou moins de nos passions, de nos intérêts, de notre vie. Cela est vrai surtout de l'enfance, pour qui l'étude ne saurait avoir l'attrait direct qu'elle a pour une intel-

ligence exercée ; encore les savants que l'amour seul de la science soutient dans leurs études sont-ils bien rares. Mais d'ailleurs fussent-ils plus nombreux, ce ne serait point une raison pour ne pas reconnaître qu'en général nous ne sommes guère attirés qu'aux études qui peuvent servir nos travaux, les rendre plus faciles, plus lucratifs ou plus glorieux. A celles-là du moins nous nous livrons avec intérêt, et, toutes choses égales d'ailleurs, ce sont celles sans contredit dans lesquelles, à tous égards, nous réussissons le mieux. Nous disons toutes choses égales d'ailleurs, parce qu'il est incontestable que dans notre état de société, où la plupart des vocations sont faussées, il doit nécessairement se trouver un grand nombre d'individus dont les aptitudes intellectuelles ne répondent point aux travaux qu'ils pratiquent, et qui se montrent fort inhabiles aux études que ceux-ci exigent, quelque énergique souvent que soit chez ces individus le stimulant de l'intérêt. Par contre, les voit-on quelquefois aussi se livrer avec succès à des études plus ou moins étrangères à leurs occupations habituelles. Mais ceci ne prouve rien contre la règle que nous avons établie, et qui étant vraie pour les adultes, l'est bien mieux encore, nous le répétons, pour les enfants, dont l'intelligence inexercée ne saurait être que très-médiocrement attirée d'elle-même vers l'étude.

Il faut donc créer à l'étude des attractions indirectes ; et, si l'on veut y réfléchir, il est évident que nous ne pouvons aller chercher ces attractions que dans les liens qui rattachent l'étude aux choses qui attirent directement l'enfant. Mais quelles sont ces choses? Nous savons, d'après ce qui précède, que l'enfant est particulièrement entraîné vers tout ce qui lui fournit une occasion d'exercer ses facultés corporelles. Nous avons vu qu'il se plai-

sait infiniment dans les ateliers, dans les jardins; que son bonheur était de s'entremettre à tous les travaux d'industrie qu'il voyait exécuter, alors surtout qu'on lui offrait pour y prendre part des moyens proportionnés à ses forces. — D'un autre côté il nous est parfaitement connu que les salles d'études n'ont aucun charme pour lui, que loin de là il s'y meurt au contraire de déplaisir et d'ennui. Ainsi, bien évidemment, les attractions les plus directes et les plus puissantes de l'enfant sont pour les occupations industrielles, sauf, il est vrai, un état de choses adapté à l'emploi facile et régulier de ses jeunes facultés. Cela étant, il en résulte forcément que, pour entraîner l'enfant à l'étude, lui faire prendre goût au travail de l'esprit, il faut d'abord l'entraîner à l'industrie, satisfaire ses besoins et ses goûts d'activité corporelle. C'est à celle-ci de s'exercer la première et de provoquer l'activité de l'intelligence.

Si Dieu eût voulu qu'il en fût autrement, sans doute il eût donné pour premier goût à l'enfant le goût de l'étude; ses facultés de compréhension se fussent montrées les premières. Il y a mieux; pour être logique dans sa marche, Dieu n'aurait pas manqué de vouloir que l'esprit de l'enfant s'appliquât tout d'abord aux données les plus élevées, les plus générales de la science pour descendre ensuite à l'appréciation des faits les plus simples, des faits de l'ordre sensible; il lui eût donné pour premier besoin de connaître la synthèse de tous les faits qu'il est dans la destinée de l'intelligence humaine de connaître et de relier par des rapports synthétiques. Mais alors, conséquemment à ce principe, l'humanité eût été savante avant d'être industrielle; avant de se mettre au travail elle eût élaboré, créé toutes ses théories. Il est vrai qu'on peut dire que la nécessité de vivre

l'a forcée à intervertir la marche que naturellement elle devait suivre ; mais pourquoi Dieu n'y a-t-il pas pourvu ? n'est-ce pas là de sa part une imprévoyance bien surprenante ?

Oh ! s'il est quelque chose dont il faille être surpris, c'est bien plutôt de l'étrange aveuglement dans lequel nous sommes restés jusqu'à ce jour, nous buttant éternellement contre la difficulté toujours renaissante des répugnances que l'enfant oppose à l'étude *à priori*, sans pouvoir imaginer qu'il y avait là un contre-sens de marche que tout d'ailleurs dénonçait, révélait, que la plus simple observation des tendances attractives de l'enfance suffisait à faire reconnaître ? Et en effet n'est-il pas constant que, dans ses jeux, ses amusements où ses instincts se montrent dans toute leur évidence, l'enfant exerce d'abord ses facultés corporelles, industrielles, et que l'étude n'a de charme, d'attrait pour lui, qu'il n'y réussit qu'autant qu'elle se rapporte aux choses qu'il fait avec plaisir. D'où vient donc qu'on n'a point suivi cette indication si claire, si précise de la nature ? D'où vient donc qu'on n'a pas rapporté l'exercice des facultés intellectuelles à celui des facultés matérielles, qu'on a brisé le lien de ces deux sortes de facultés en isolant leur action, en détournant l'esprit de l'attention qu'il doit naturellement donner aux choses de la vie active, pour l'appliquer brusquement, sans préparation, sans transition, à l'élaboration d'idées sans rapports directs avec les faits qui lui sont connus ? Aussi voyez quels beaux résultats ! Savez-vous, habiles enseigneurs de l'enfance, tout ce qu'en suivant cette méthode absurde vous avez fait d'esprits rabougris, de crétins intellectuels ? Oh ! non, vous ne le savez pas, car, si vous le saviez, votre honte, votre confusion seraient extrêmes !

En procédant, ainsi que la nature le veut, de la pratique à la théorie, l'enseignement harmonien ne bourrera pas la tête des enfants de mots sans idées; il y mettra des idées claires, précises, nettement déterminées, appuyées sur des faits parfaitement connus, puisque ce seront les faits eux-mêmes qui auront amené l'enfant à s'enquérir des idées ou des principes abstraits qui les lient, les coordonnent, les systématisent. Cette systématisation sentie, comprise telle qu'elle est dans la réalité, voilà la science. Or, placés que nous sommes dans ce monde au point de vue des effets, des détails, nulle science ne peut nous arriver bien nette que par la voie des faits, ce qui ne veut pas dire, bien entendu, que ce soit la seule condition pour y atteindre. Il faut encore qu'il y ait de l'intelligence à ces faits, ou mieux aux lois de leur coordination, de leur enchaînement, de leur accord harmonique, une conformité, une adéquation telle que saisir ces lois, les sentir, en avoir conscience, soit le fait expressif, naturel, normal de l'intelligence. Il faut, en d'autres termes, que l'âme humaine soit faite sur le plan même de la constitution des choses dont elle est destinée à avoir conscience; autrement il lui serait impossible de les comprendre, impossible d'arriver à aucune science.

Mais, quelle que soit l'exactitude de ce rapport de convenance ou de similitude qui existe entre la constitution de l'univers et les facultés compréhensives de l'âme; quels que soient les tendances synthétiques de celle-ci et les efforts qu'elle fait continuellement pour se placer au point de vue de l'ensemble ou des causes (point de vue qui répond si bien à sa nature toute divine qu'il atteste, qu'il prouve), la nécessité que lui fait sa condition actuelle de regarder à travers des sens pour

voir, l'oblige à passer par les détails pour trouver l'idée d'ensemble qui lui est adéquate, et dans laquelle seule elle se complaît, se sent à l'aise, conformément au sentiment de jouissance que doit procurer la science ou la vérité. — Le génie n'est pas autre chose que l'énergie dont l'âme est capable pour prendre cette haute position dans laquelle elle mire, réfléchit avec une conscience nettement sentie les grandes lois de l'univers ; mais cette énergie, si grande qu'on la suppose, ne peut agir qu'en s'appuyant sur des faits de détail. On conçoit que plus elle aura d'étendue, de puissance, moins il lui faudra de ces faits pour entrer en action et atteindre à son but. Toutefois elle ne saurait s'en passer d'une manière absolue. Dans aucune circonstance l'esprit ne synthétise absolument *à priori*. Un examen attentif des conditions dans lesquelles toutes les synthèses vraies se sont produites prouverait qu'aucune d'elles n'a été une première vue dans toute la rigueur de ce terme. Ceci tient, nous le répétons, au point de vue auquel l'âme est forcément placée dans son union au corps. Peut-être pourrait-on induire des phénomènes magnétiques connus qu'un autre point de vue lui est réservé. Nous le croyons même ; mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question.

Faisons remarquer, en passant (chose que, du reste, on a pu aisément comprendre), que, tout en reconnaissant la nécessité de procéder par les faits de détail pour s'élever à la science, arriver aux idées synthétiques, notre opinion sur cette question de métaphysique diffère essentiellement de celle des expérimentalistes, pour qui le sentiment, la passion, le désir n'ont aucun droit de contrôle. A nos yeux il ne saurait suffire pour qu'il y ait science, certitude scientifique, que ce que les expérimentalistes appellent la raison se soit exercé avec

ce qu'ils appellent les armes de la logique sur des faits ou des expériences. Il nous faut encore, chose dont les expérimentalistes n'ont jamais eu le moindre souci, que l'homme, en tant qu'être passionnel, désireux de plaisir et de bonheur, rende un complet témoignage aux faits et à leur raison d'être, parce que, dans notre pensée, toutes choses ayant été faites les unes pour les autres, il y a nécessairement entre l'homme, être passionnel, et le vrai absolu une corrélation telle que celui-ci ne saurait exister là où le cœur de l'homme ne donne pas son témoignage libre et entier. Il suit de là que toute science doit se rapporter plus ou moins directement au bonheur de l'homme, et a pour pierre de touche le cœur qui sent, qui désire, qui est attiré ; ce qui revient à dire que la science du cœur de l'homme est, ainsi que Fourier l'a établi, la véritable science typique, pivotale, celle à laquelle il faut rapporter, mesurer, comme à leur *criterium* naturel, toutes les autres branches du savoir humain. S'il n'en était point ainsi, l'UNITÉ de l'univers serait un mensonge, une erreur, et il n'y aurait plus de certitude pour l'homme, car le principe de la certitude ne saurait être ailleurs que dans la convenance harmonique des choses. Mais laissons de côté ces considérations qui nous entraîneraient peut-être trop loin de notre sujet.

Quelles que soient, du reste, à leur égard les idées de nos lecteurs, ils ne sauraient méconnaître l'importance et la valeur de la règle que nous avons établie d'abord, la nécessité de procéder à l'enseignement de la science par la pratique industrielle. Il est évident que, grâce à cette méthode essentiellement logique et conforme aux attractions natives de l'enfant, l'étude de la science aura pour lui infiniment moins de difficulté

qu'elle ne lui en présente aujourd'hui. Il y arrivera par l'attrait, par le plaisir. Il n'étudiera rien qu'il n'ait préalablement senti le besoin, le désir de l'étude, et qu'il n'ait une connaissance plus ou moins précise de la plupart des faits auxquels se rapportent les théories dont il sollicitera l'enseignement. Aussi cent leçons reçues dans de telles dispositions lui en apprendront plus que les longues années de classe qu'il fait au collége.

Tous n'aborderont pas la science par le même point. C'est encore une des grandes absurdités de nos méthodes d'enseignement de soumettre tous les enfants, quelles que soient les diversités d'organisations intellectuelles, aux mêmes études, de les faire tous débuter par les mêmes exercices littéraires, comme si toutes les aptitudes étaient identiques et de même force. Rien n'est plus opposé au vœu de la nature et conséquemment plus contraire au succès qu'on a en vue. En procédant par la méthode d'éducation harmonienne, c'est-à-dire par le libre essor des vocations industrielles qui sont toujours les premières à se manifester chez l'enfant, chacun débute en étude par l'endroit qui a pour lui le plus d'attrait et qui lui offre, par cela même, le plus de chances de succès. La science est un cercle qui a tous ses points accessibles à l'intelligence humaine : il n'importe par lequel on l'aborde pour le parcourir ; l'essentiel est qu'on y soit amené par un désir vivement senti d'instruction, et il en sera toujours ainsi là où l'enfant, libre dans ses attractions, aura pu prendre parti dans une foule d'occupations qui exciteront au plus haut point son émulation, son amour du succès, parce que la science devant être alors un moyen de servir sa passion, c'est avec toute la force, toute l'énergie de celle-ci qu'il s'y livrera.

Certaines personnes penseront peut-être qu'en suivant cette marche il n'y aura d'excité que le goût des études scientifiques plus spécialement en rapport avec nos travaux d'industrie, et que le goût des études littéraires restera sans stimulant; que, partant, celles-ci seront plus ou moins dédaignées, délaissées en régime d'Harmonie. Pareille manière de juger est essentiellement erronée; elle prouverait, de la part de ceux qui la partageraient, qu'ils ne sentent et ne comprennent que fort incomplétement le lien encyclopédique des choses, de nos travaux et de nos études. Il est tel petit travail d'atelier bien mince, bien insignifiant, bien commun, bien trivial, sans connexion apparente avec les lettres, et qui, à tel esprit que vous ne connaissez pas, que vous ne comprenez pas, servira peut-être de point de départ pour arriver à des études très-profondes sur la grammaire ou sur la poétique. C'est, voyez-vous, que l'homme est un, et que, d'un pôle à l'autre de son intelligence, tout se tient, se touche, se communique. Dans le milieu où celle-ci jouira de toute sa liberté, on peut être assuré d'avance qu'elle ne laissera inculte ou stérile aucune partie de son beau et vaste domaine; mais pour cela il faut qu'elle soit libre, et elle ne peut l'être qu'avec un système nouveau d'éducation, que dans de nouvelles combinaisons sociales.

Ceci nous amène à réfléchir que bien des gens se plaignent de l'asservissement politique dans lequel vivent les nations, et ne voient pas que c'est un asservissement bien autrement dur et funeste, celui dans lequel l'éducation tient toutes les intelligences. En est-il beaucoup, en effet, qui jouissent de leur liberté, qui ne s'exercent qu'aux choses pour lesquelles la nature leur a donné goût, attraction, aptitude? Combien n'en est-il

pas d'étouffées sous la fatale oppression d'une position précaire, difficile, misérable, qui s'éteignent, qui meurent atrophiées dans l'absence de toute culture ? Et parmi celles qui sont cultivées, exercées, combien encore sont empêchées dans leurs tendances, combien enchaînées à un travail auquel elles sont impropres et qui fait leur supplice ! Tel enfant apporte en naissant les plus heureuses dispositions pour l'étude des sciences naturelles; on le destine à être notaire ou avoué. Il faudra qu'après avoir latinisé sept années de son enfance dans un collége, il se morfonde plusieurs années encore à étudier de la procédure ! l'abrutissante procédure ! Cet autre a le génie des arts, de la poésie; il a l'âme ardente, rêveuse, mélancolique, une véritable âme d'artiste; — eh bien ! il entrera dans une boutique pour, toute sa vie, mesurer du calicot ou peser des épices.

Mais qui donc se chargera d'affranchir les intelligences et de les rendre à la liberté, sans laquelle elles se meurent dans l'impuissance et la douleur ? Faut-il s'en remettre de ce soin aux partis politiques, à ces parleurs sans idées, dont toute la science à cet égard consiste à savoir, tant bien que mal, discourir contre le monopole universitaire ou sur le principe du libre enseignement, dont ils ne comprennent ni les moyens ni les résultats ? Certes, pour qui nous a compris, il est rigoureusement démontré que tout ce que proposent ces malencontreux réformistes serait parfaitement inefficace et laisserait subsister, non moins fortes, non moins puissantes et actives, toutes les causes réelles de l'asservissement actuel des intelligences. Des réformes d'écoles ! une constitution de l'enseignement !... Pauvre génie de la politique, que tes aveugles préoccupations, que tes idées étroites et fausses montrent merveilleusement la funeste puissance de nos

systèmes d'éducation pour dévier l'intelligence des voies du bon sens et la plonger dans les ténèbres !

Rôle du théâtre en Education harmonienne.

Au nombre des moyens les plus puissants d'éducation et d'instruction dont le régime sociétaire devra disposer, il faut compter le théâtre. Le théâtre sera l'école des Harmonies matérielles ; c'est là que chaque enfant viendra, dans des chœurs nombreux, former ses sens à l'accord, à la mesure pour lesquels ils sont faits. C'est une chose bien dédaignée parmi nous que cette éducation perfectionnée des sens, qui d'ailleurs dans les conditions actuelles de notre société ne peut être donnée qu'à un très-petit nombre d'individus. Il n'en saurait être de même en ordre harmonien ; outre la facilité d'avoir un théâtre dans chaque Phalange, on y comprend trop bien les nombreux avantages attachés au perfectionnement physique de l'homme pour négliger ce précieux moyen de façonner de bonne heure les sens de l'enfant à des habitudes de justesse, de précision, d'harmonie.

La justesse des mouvements de l'âme dépend souvent de celle des mouvements du corps, ce qui ne veut pas dire que l'âme et le corps soient identiques. C'est à tort sans doute que les matérialistes ont conclu, de la correspondance observée entre les changements qui surviennent dans les fonctions de l'âme et ceux qui se manifestent dans le corps, que l'esprit et la matière ne faisaient qu'un, que les actes du premier n'étaient que des phénomènes accomplis par celle-ci. Il n'y a certes

dans une telle induction, rien moins que de la rigueur. La seule conséquence à tirer de ce fait était que, dans son état normal d'union au corps, l'âme ne peut agir sainement que par les organes sains de celui-ci. Nous pourrions citer des circonstances anômales dans lesquelles l'âme, malgré l'état maladif des organes, peut agir et manifester son action d'une manière aussi régulière que puissante; ce qui démontre suffisamment sa non-identité avec la matière du corps. Mais ce n'est point ici le lieu de s'occuper de cette question.

Toutefois l'erreur des matérialistes ne saurait nous autoriser à en commettre une autre, à nier l'influence du corps sur la justesse des mouvements de l'âme. Nous devons donc reconnaître qu'il importe à celle-ci que le corps jouisse de toutes les perfections que l'éducation peut lui donner, qu'il soit formé autant que possible à des justesses, à des harmonies correspondantes à celles dont l'âme est naturellement douée; qu'il est logique, rationnel, développant les harmonies de l'âme ou accords des passions, de développer aussi les harmonies du corps; car ce n'est qu'à cette condition qu'on peut arriver à l'accord combiné des mouvements de l'âme et du corps.

Les exercices du théâtre, la danse, le chant, le jeu de la scène, pour lesquels la plupart des enfants montrent une inclination décidée, ne sauraient manquer, employés comme ils le seront, de les former aux manières élégantes et polies, de développer en eux le goût des belles et grandes choses, de les entraîner à la culture des beaux-arts dans lesquels chacun d'eux choisira librement sa spécialité, la partie pour laquelle il se sentira du penchant et de l'aptitude. Or, en monde harmonien, de tels résultats, répétons-le, auront de trop précieux avan-

tages pour qu'on puisse négliger le moyen de les obtenir.

Conclusion sur l'Education harmonienne.

Tels sont en résumé les principaux moyens de l'éducation harmonienne, de ce régime d'éducation dans lequel l'enfant se formera, s'élèvera, deviendra homme utile et bon par cela seul qu'il s'y trouvera placé. Tout ce régime sera un milieu concordant avec le développement et l'emploi de nos meilleures dispositions, ou simplement des facultés dont la nature nous a pourvus, car elle n'en a fait aucune qui ne soit capable d'être utilisée, d'être appliquée au bien. Nous aurions encore, il est vrai, pour compléter cette étude analytique, à parler des conditions qu'exigera l'amour dès son apparition au cœur des jeunes filles et des jeunes garçons, pour se rallier au but de la destinée sociale, au travail, à l'industrie. Mais c'est là une thèse qui ne saurait se prêter aux formes résumées de l'analyse. L'insuffisance des aperçus dans lesquels nous serions obligés de nous renfermer nuirait essentiellement à l'exactitude de l'idée qu'il convient d'en donner, et pour le développement de laquelle ce n'est pas trop de tous les détails que l'ouvrage de Fourier contient sur cette question aussi grave, aussi importante que neuve.

On ne peut nier, en effet, que ce ne soit une pensée également neuve et sérieuse que celle d'accorder la passion de l'amour avec toutes les exigences d'ordre, de bonnes mœurs et de travail, qui sont le besoin essentiel

de toute société, et cela sans contrainte, sans répression ni compression, sans autres moyens que des contre-poids tirés de l'essor même des autres passions qui appartiennent au cœur de l'homme. Eh bien ! tel est le problème que Fourier s'est posé et qu'il a résolu.

On comprend d'ailleurs que sa Théorie de l'harmonie passionnelle serait incomplète et fausse si elle ne conduisait à ce résultat ; car aucune des passions qui nous ont été données par le Créateur n'a dû être exclue du plan d'harmonie qu'il a conçu et exécuté. La découverte de ce plan doit donc fournir toutes les données de la convenance harmonique de l'amour avec tous les faits de la destinée sociale de l'homme. Mais s'il est un fait certain, avéré, unanimement avoué, c'est sans contredit l'absence ou le défaut actuel de cette convenance. Car de toutes nos passions il n'en est peut-être pas qui soit aujourd'hui plus contraire par ses effets à notre bonheur social, plus active à le troubler, à l'empoisonner, à le détruire ; il n'en est pas qui soit plus antipathique au travail, qui nous détourne plus habituellement de toute œuvre utile et bonne. Et cependant il n'est personne qui ne sente très-bien que l'amour est une grande et noble passion, capable de conduire à de grandes choses. Que conclure donc de son incompatibilité actuelle, sinon constante, du moins ordinaire, avec les conditions de notre bonheur ? Faut-il, ainsi que l'ont fait jusqu'à ce jour tous les moralistes fourvoyés dans les ténèbres de leurs faux principes et de leurs trop conséquentes inductions, accuser l'amour d'être une passion à tendances subversives, négatives de tout ordre, et contre laquelle on ne saurait élever des systèmes trop puissants de restriction, de compression ? C'est une erreur de laquelle on devrait être revenu depuis si longtemps qu'on s'essaie

avec tant d'impuissance à réprimer, à contenir cette fougueuse passion, qui toujours déborde, brise les obstacles qu'on lui oppose, et renouvelle incessamment toutes les misères, toutes les douleurs dont elle est la source inépuisable. Quels succès a-t-on donc obtenus dans cette voie pour y persister, pour n'en pas vouloir sortir? Où en sommes-nous aujourd'hui? L'amour, sous la direction savante des moralistes, est-il devenu beaucoup plus docile, plus facile à conduire qu'au temps passé? Quels progrès, quelles améliorations leurs lois, leurs prescriptions ont-elles accomplis? Y a-t-il dans notre beau siècle de civilisation et de lumières moins de jeunes filles séduites, de maris infidèles, de femmes adultères, moins d'enfants illégitimes? en un mot, y a-t-il moins de désordres causés par l'amour, et la somme des peines amères, des regrets cruels, des divisions et tourments de toutes sortes qui sont la suite de ces désordres, a-t-elle diminué? Voilà ce qu'il faut se demander. Eh bien! non, manifestement non; rien de tout cela n'a diminué, et l'amour, à l'heure qu'il est, est encore la passion aux tristes, aux douloureux résultats, celle qui accomplit peut-être le plus de mal dans notre société. — Et, chose étrange! c'est quand tout le monde convient de ce fait, et voit de tous ses yeux l'évidente impuissance de nos systèmes de morale compressive, qu'on se rit de l'homme au vaste génie qui, pénétrant dans les secrets de la Providence, découvre et développe le plan de l'harmonie des passions par la liberté. Eh quoi! esprits vingt fois faussés, ne pouvez-vous donc comprendre que Dieu ait pu mettre dans les passions elles-mêmes la loi de leur accord, de leur harmonie, ainsi qu'il l'a mise dans toutes les forces de la nature, et que, partant, c'est du libre essor des passions que doit résulter cette harmonie. Fal-

lait-il, du spectacle de subversion que vous aviez sous les yeux et de votre ignorance des conditions qu'exige l'essor régulier et libre des passions, conclure que ces conditions n'existaient pas, qu'elles étaient impossibles ? et puis vous prendre, ainsi que vous l'avez fait, à fabriquer des lois de contrainte pour toutes les tendances instinctives de l'homme ? Comment, depuis longtemps, vous qui vous vantez de tant de sagesse et de science, n'avez-vous point été frappés de cette idée qu'il ne pouvait vous appartenir de faire des lois ? que ce rôle suprême rentrait nécessairement dans les attributions de l'Etre infini qui comprend tout, qui, en vertu de sa science infinie et de sa puissance infinie, peut tout saisir, tout voir, tout embrasser, tout accorder, tout gouverner ? que vous, êtres finis, vous ne deviez avoir d'autre mission que celle de chercher les lois que Dieu a établies et les conditions de leur application ! Or, cette recherche, nous vous le disons, Fourier l'a faite, ces lois il les a découvertes, et, quelque étonnant que cela vous puisse paraître, il résulte, clair, évident, de sa découverte, que l'amour, comme toutes les autres passions, tend, à l'ordre, au bien, sauf les conditions sociales appropriées à l'Harmonie.

Nous terminons ici notre analyse de la *troisième section du nouveau monde industriel.* On voit qu'en résumé l'éducation harmonienne, qui a pour objet le développement intégral des facultés de l'enfant et leur application à l'industrie productive, consiste non point à le diriger, à le régenter (ce que nul n'a le droit de faire), mais à le placer dans les conditions matérielles et sociales les plus conformes au libre essor de ses instincts et de ses penchants, afin que toutes les facultés qu'il tient de la nature puissent aisément éclore et s'ap-

pliquer, au fur et à mesure qu'elles apparaissent, à toutes les choses avec lesquelles elles sont en affinité directe.— Les moyens de détail de cette éducation rentrent tous, ainsi qu'on a pu en juger, dans l'application de la loi sériaire à la distribution des individus et des choses sur lesquelles les individus doivent agir.

C'est en suivant cette loi que l'on arrive à créer un milieu en tout conforme au développement des aptitudes de l'enfant. La valeur de la méthode d'éducation harmonienne est donc tout entière dans celle de la loi sériaire découverte par Fourier. Que si celle-ci est erronée, tout son système d'éducation est faux. Mais disons que, parmi les critiques de toutes sortes qui ont cru devoir attaquer la doctrine de Fourier, nul encore ne s'est senti assez bien armé pour oser diriger ses coups sur ce point, et chercher à faire brèche à la loi sériaire qui constitue pourtant le fond essentiel de la découverte, le principe, la base de la doctrine. Ceci, pour le dire en passant, peut donner une idée de la logique des critiques dont cette découverte a été l'objet.

SECTION QUATRIÈME.

Mécanisme et Harmonie de l'attraction.

Nous savons maintenant comment on peut rallier l'enfance à l'INDUSTRIE PRODUCTIVE, comment on peut l'attirer à une multitude de fonctions industrielles dans lesquelles elle se rendra utile, et dont l'exercice aura pour effet d'exciter en elle le besoin, l'amour de l'étude, de lui faire solliciter comme une faveur l'instruction qu'aujourd'hui l'on a tant de peine à lui faire accepter; en un mot nous savons à quelles conditions pratiques on peut appliquer l'éducation harmonienne à une masse donnée d'enfants.

A présent, il nous reste à connaître par quelle sorte de moyens également efficaces et praticables on peut amener les autres âges aux habitudes de la vie phalanstérienne, déterminer une masse d'adultes à se former en Groupes réguliers passionnément adonnés au travail utile, à L'INDUSTRIE PRODUCTIVE. En y réfléchissant, il n'est pas un de nos lecteurs qui n'ait compris qu'ici encore comme en éducation, comme en toute chose, tous

nos moyens d'action doivent forcément dériver du moyen générateur, du moyen principe, de la méthode sériaire. Et en effet, après la réalisation des conditions matérielles dont nous avons parlé, il n'y a plus pour ainsi dire qu'à opérer dans toutes les directions des divisions fonctionnelles aussi nombreuses que possibles, afin que d'une part les affinités industrielles toujours spéciales puissent librement s'exercer, et que de l'autre les combinaisons résultantes de leur essor soient conformes au jeu des passions distributives. A cette condition l'attraction naîtra partout, et les individus qui aujourd'hui éprouvent le plus de répugnance, le plus d'éloignement pour les travaux domestiques, agricoles ou autres, n'auront pas de plus grand plaisir que de faire leur partie dans les réunions industrielles appliquées à ces différentes sortes de travaux.

Exercice parcellaire.

Principes de la Division et de la Variété dans le travail.

La faculté que chacun trouvera dans les dispositions du régime sériaire, de n'exécuter d'un travail donné que la parcelle pour laquelle il se sent du goût, de l'aptitude, sera certainement un puissant moyen d'attraction industrielle. Il y a dans chaque individu de nombreuses aptitudes, mais elles sont en général d'une très-grande spécialité, c'est-à-dire que d'ordinaire elles

ne se rapportent qu'à des détails particuliers, qu'à des parcelles de travail. Cette disposition qui, aux yeux de certains individus, peut sembler un avortement, est au contraire une des mesures les plus sages du Créateur, qui voulant associer les hommes a dû nécessairement les faire complémentaires les uns des autres; c'était certainement le moyen le plus sûr qu'il eût de les unir.

Mais de là la nécessité d'ordonner le travail suivant l'esprit de cette disposition, c'est-à-dire d'y opérer des divisions correspondantes à la distribution parcellaire, pour ainsi parler, des aptitudes industrielles. De cette manière chacune d'elles voit, distingue les fonctions qui l'attirent, et s'y dirige. Les compléments arrivent et les Groupes se forment; alors les hommes associés dans leur action le sont bientôt dans leur esprit, et deux buts sont ainsi atteints d'un seul coup, l'union, l'accord passionnel, et la combinaison des forces productives.

Tels seront les effets de la division parcellaire du travail en régime sociétaire. Les avantages de ce principe, tant sous le rapport des économies qui en résultent que sous celui de la meilleure exécution des produits, sont depuis longtemps déjà parfaitement connus. Cependant il n'a reçu encore qu'une application fort restreinte.

Ce n'est guère que dans quelques fabriques que jusqu'à ce jour il a été mis en usage, et souvent encore d'une façon très-incomplète. Personne n'a songé à l'introduire dans l'organisation des travaux de ménage et de culture, qui pourtant se composent aussi d'une variété infinie de petits détails manifestement faits pour la division parcellaire. D'où vient cela? c'est sans doute que l'on a reconnu que ce principe, facilement applicable dans une fabrique où l'on réunit à volonté un grand nombre d'individus, ne l'était plus dans le mé-

nage, toujours formé d'un trop petit nombre de personnes pour qu'on puisse y opérer une division régulière du travail.

D'un autre côté, si cette division, là même où l'on peut y recourir, a d'incontestables avantages, il n'est pas moins avéré que, pratiquée comme elle l'est, et comme seulement elle peut l'être dans les conditions actuelles de l'industrie, c'est-à-dire en système continu, elle a aussi les inconvénients les plus sérieux, les plus graves. C'est ainsi, par exemple, qu'elle transforme en quelque sorte l'individu en véritable machine, et le rend à la longue plus ou moins complétement impropre à tout ce qui n'est pas l'étroite spécialité qui constitue son travail de tous les jours, son métier. Il est bien impossible en effet que l'homme qui passe tout son temps à mouvoir les doigts ou les bras dans une direction déterminée, qui tout le jour, toute l'année fait continuellement la même parcelle d'ouvrage, ne finisse pas tôt ou tard par tomber dans une sorte d'idiotisme, et n'être plus, ainsi que nous l'avons dit, qu'une simple machine.

Ainsi s'explique sans doute le peu d'extension qu'on a donnée jusqu'à présent à l'application du principe de la division parcellaire, bien que les avantages qu'il comporte soient aussi nombreux qu'incontestés.

Mais pourquoi ce double caractère? pourquoi la division appliquée au travail produit-elle à la fois le bien et le mal? Serait-ce par hasard qu'il est des principes capables par essence de bien et de mal indépendamment des circonstances dans lesquelles ils agissent? Quelle absurdité! Comment n'a-t-on pas compris, n'a-t-on pas conçu que, si la division du travail produit de bons résultats, c'est que forcément le principe en est bon; que,

si son application a des inconvénients, c'est que les circonstances dans lesquelles elle est appliquée en faussent, en contrarient plus ou moins l'action. Certes, rien n'était ni plus naturel ni plus logique qu'une telle conclusion; mais le moyen d'être logique quand on tourne dans un cercle vicieux?

La question relative au principe de la division parcellaire n'est donc pas de savoir, comme certains se le demandent, s'il faut en étendre ou en restreindre l'application. Il ne s'agit ici de rien de pareil; tout le problème à résoudre est dans la détermination des causes qui vicient cette application, ou plus positivement dans la détermination du milieu industriel qui, conforme au principe lui-même, permettra de l'appliquer à tous les travaux qui en sont susceptibles, sans qu'on ait à craindre aucun des inconvénients que nous avons signalés.

Si les économistes se fussent ainsi posé la question, ils eussent reconnu d'abord que l'abrutissement de l'ouvrier, si faussement attribué à la division parcellaire, est le fait de la continuité dans le même travail. L'ouvrier ne s'abrutit pas par cela qu'il ne fait que certaine parcelle d'un travail donné, mais parce que cette parcelle est son seul travail, le travail de toute sa vie. Ce n'est donc pas le partage des travaux qu'il faut accuser, le principe de la division dont il faut rejeter ou restreindre l'application; c'est la *continuité* qu'il faut supprimer pour lui substituer la *variété*, afin qu'autant que possible, toutes les facultés de l'individu soient exercées et reçoivent le développement auquel la nature les destine.

On eût été également conduit à reconnaître que, puisque les travaux domestiques et agricoles comportent en eux-mêmes la division parcellaire, le ménage familial,

incompatible avec cette division, est nécessairement une condition vicieuse à laquelle il faut substituer les grandes réunions domestiques. Etait-il donc si difficile ou si illogique de conclure, du fait de notre destinée au travail, que nous sommes faits aussi pour les conditions qui rendent celui-ci plus économique, plus facile, plus régulier, plus productif?

Ce point reconnu, les économistes auraient eu ensuite à déterminer la règle de formation des grandes réunions domestiques et agricoles, leur population exacte, le mode d'organisation, de distribution intérieure, etc. Mais de tout cela les économistes n'ont rien vu, rien compris, rien pressenti; ils n'ont pas même soupçonné qu'il pût y avoir là quelque grand problème à résoudre. Et vraiment ce n'est point un prodige; il y a moins à s'en étonner qu'on ne pourrait croire tout d'abord; car telle est leur science toute pleine de préjugés et de faux principes, que, bien loin de diriger l'esprit vers ces sortes de questions, elle ne tend pour ainsi dire qu'à l'en éloigner. Aussi est-ce une chose digne de remarque que Fourier n'est arrivé à son idée de l'Association domestique-agricole que par l'écart absolu, la négation formelle en quelque sorte des idées répandues par l'économie politique.

Si les grandes réunions domestiques seules permettent l'application du principe de la division parcellaire aux travaux de culture et de ménage, elles ont encore la propriété, telles du moins qu'elles se déduisent de la Théorie sociétaire, de prévenir le grave inconvénient de la dégradation morale et intellectuelle du travailleur, en associant à ce principe celui non moins important de la variété dans le travail. — C'est en effet, ainsi que nous l'avons vu, une des conditions essentielles du ré-

gime sériaire que tout travail de culture, d'industrie, de ménage, soit exercé en courtes séances, de telle sorte que chaque travailleur puisse varier dix fois ses occupations dans le jour, et les varier encore dans la semaine, dans le mois, et prendre part de cette façon à une multitude de travaux tous plus ou moins conformes aux goûts, aux aptitudes qu'il tient de la nature, et propres conséquemment à développer ces dernières, comme aussi à équilibrer leur puissanee, leur action. Il n'y aura que des exceptions fort peu nombreuses à cette règle.

Mais il ne pourra en être ainsi qu'autant que la division parcellaire, étendue à toutes les branches d'industrie qui la comportent, sera poussée aussi loin que possible. Le moyen, en effet, de varier ses occupations, de les multiplier, d'exercer toutes ses aptitudes spéciales, s'il fallait exécuter tous les détails d'un genre quelconque de travail, d'un métier auquel on resterait enchaîné, cloué, du matin au soir, d'un bout de l'année à l'autre? Certes ce serait chose bien impossible.

On voit par là que les deux principes de la *division parcellaire* et de la *variété* se nécessitent l'un l'autre. C'est en s'associant, en se combinant qu'ils se fécondent, que leur application devient réellement utile, avantageuse, qu'elle porte de bons fruits. Séparés l'un de l'autre, ils sont à l'instant même incapables d'une foule de résultats précieux. Il y a plus, c'est que leur emploi isolé est toujours suivi des conséquences les plus fâcheuses. — La question de cet emploi est donc tout entière dans le moyen de les combiner, de les associer.

La division parcellaire, ainsi que nous l'avons dit d'abord, a sa raison première dans la distribution des aptitudes individuelles, qui, règle générale, correspondent à des parcelles et non à des ensembles de travail.

Il est rare qu'un homme ait en lui toutes les facultés nécessaires à l'exécution de tout un travail un peu compliqué. De pareilles natures, s'il en est, sont nécessairement des natures exceptionnelles.

Mais maintenant, si l'on veut réfléchir que toute aptitude est en elle-même une force impulsive, une attraction, on comprendra que là où la division parcellaire régulièrement établie se trouvera en correspondance aussi parfaite, aussi exacte que possible avec les variétés et les nuances infinies d'aptitudes naturelles que présentent les divers individus d'une masse sociétaire, on comprendra, disons-nous, que là il n'est personne qui ne doive se sentir attiré vers un plus ou moins grand nombre d'occupations utiles. Il faudrait, pour qu'il en fût autrement, que les germes de nos facultés aient été entièrement étouffés. Or, excepté l'homme qui sa vie entière a rempli le rôle ignoble et dégradant d'une manivelle, nul individu, à quelque âge qu'on le prenne, ne peut être si complétement dépourvu de ses aptitudes natives que celles-ci ne soient encore capables de se réveiller au contact des choses pour lesquelles elles ont été faites, vers lesquelles elles sont affinitairement dirigées.

L'exercice parcellaire sera donc, de toute évidence, un des moyens les plus puissants dont nous puissions disposer en début sociétaire pour attirer au travail productif les différentes classes de la société. Organisée d'après ce principe, l'industrie présentera de l'attrait et du charme même aux personnes riches dont les habitudes sont d'ordinaire si antipathiques à la plupart de nos occupations industrielles. Nous comprenons sans peine que nos métiers, nos travaux de fabrique, de culture et de ménage, ne puissent leur aller; que ces travaux, tels qu'ils sont actuellement constitués, frois-

sent leurs goûts et n'éveillent point l'essor de leurs facultés; mais divisez, subdivisez la besogne, réduisez-la en ses parcelles les plus ténues, et tel qui s'était rebuté à l'aspect de l'ensemble exécutera passionnément l'une des parties de ce travail, alors surtout que, conformément aux autres conditions du régime sériaire, ce sera pour lui le moyen, l'occasion de former des alliances pleines d'attrait, de se réunir à des sociétés de son choix dont il épousera les rivalités et partagera les plaisirs.

A de telles conditions la culture aura, nous en sommes convaincu, de grands charmes pour beaucoup de personnes. Il est nombre de celles-ci qui se soupçonnent à peine de tels penchants, et qui, lorsqu'elles se trouveront en pareil milieu, seront fort étonnées sans doute de se voir des goûts aussi décidés pour les occupations de la campagne, pour les travaux d'horticulture et même de grande culture. Quel riche dans ses jardins, au milieu de ses étables ou de ses champs, n'a senti mille fois cet attrait direct du travail, n'a souvent désiré de mettre la main à l'œuvre! Mais là aussi toute besogne est complexe; aux détails qu'on aimerait à faire, il faut en joindre une foule d'autres pour lesquels on n'a ni aptitude ni attraction. Et puis, quels coopérateurs! des ouvriers à gages, qui ne prennent jamais qu'un médiocre intérêt à leur ouvrage, qui s'en acquittent souvent fort mal, et dont les habitudes plus ou moins grossières blessent, froissent les vôtres en tout sens. Certes il serait bien difficile qu'en de telles circonstances le riche pût prendre goût au travail.. Ne voyez-vous pas que tout concourt autour de lui à empêcher ses attractions industrielles de se produire et d'agir, qu'il n'est affinité si grande de lui au travail qui puisse surmonter les répugnances et les difficultés de toutes sortes dont celui-ci est entouré? Aussi

le riche dans ses domaines ne travaille pas ; il commande et dirige tant bien que mal des ouvriers dont il est rarement compris, et qui le plus souvent ne savent ni ne veulent exécuter ses volontés.

Pour des raisons semblables la plupart des femmes aiment peu les occupations de leur ménage. C'est une fatigue et un ennui mortels pour elles d'être obligées de veiller à toutes choses, de s'occuper et prendre soin de toutes choses. Enfants, cuisine, buanderie, lingerie, etc., tout est à leur charge. Encore si, lorsqu'elles ont des aides, elles pouvaient se reposer sur ceux-ci de l'exécution des détails qu'elles leur confient ! Mais non, il faut qu'elles aient le souci d'y prendre garde ; il faut qu'attentives à ce qu'elles font ici, elles aient encore l'œil à ce qui se fait là, là où elles ne sont pas. Pauvres femmes ! et on leur fait un crime en quelque sorte de leur inhabileté, de leurs négligences. Mais ne comprendront-elles pas, elles, qu'elles ne sont point faites pour une pareille existence ; que le ménage de famille, incompatible avec leur bonheur, l'est aussi avec l'emploi des facultés que Dieu leur a départies ?

Avec l'exercice parcellaire les occupations les plus fastidieuses, les plus obsédantes du ménage changent complétement de caractère. Il n'est pas de femme, si fatiguée qu'elle soit de la vie qu'elle mène aujourd'hui dans son intérieur, si dégoûtée des travaux domestiques auxquels sa position l'astreint, qui, dans les conditions du ménage sociétaire, ne trouve plus ou moins d'attrait à ces mêmes travaux. Mais là il n'y a plus pour elle ce souci inséparable de la direction d'une maison, il n'y a plus pour elle obligation de tout surveiller, nécessité de tout conduire, de tout faire, d'être bonne, cuisinière, chambrière, souvent infirmière, etc., et tout cela en dépit de sa nature,

de son caractère, des facultés dont elle est douée et dont la direction toute spéciale la rend radicalement impropre aux trois quarts des fonctions qu'elle exécute. Elle est libre dans le choix de ses occupations, elle ne travaille qu'aux choses qui sont selon ses goûts et ses aptitudes, et de ces choses elle ne fait jamais que la partie à laquelle elle est spécialement propre, assurée du reste qu'elle est d'une coopération aussi zélée qu'intelligente de la part des personnes auxquelles elle est associée.

Nous voyons par tout ce qui précède quel pourra être, en début d'Harmonie, l'influence de l'exercice parcellaire comme moyen d'attirer au travail les différentes classes de la société. Ce moyen est sans contredit un des ressorts les plus importants du mécanisme d'industrie attrayante, un de ceux dont on obtiendra les effets les plus sûrs et les plus prochains.

Ressorts particuliers d'attraction industrielle.

Parmi les moyens d'attirer la classe riche au travail, Fourier indique encore certaines conditions, certains effets du régime sociétaire qui constituent de véritables *ressorts d'Attraction*. Au nombre de ces ressorts attractionnels se trouvent l'*intrigue de contact*, la *domesticité indirecte et passionnée*, *les caractères ambigus* et la *gastrosophie*, toutes choses parfaitement inconnues en dehors de la science de Fourier, et sur lesquelles nous allons entrer dans quelques détails.

Intrigue de contact.

Pour avoir une idée exacte de ce que Fourier entend par ces mots : *Intrigue de contact*, il convient de se rappeler que la distribution sériaire, en opposant les Groupes les uns aux autres, conformément aux exigences de la cabaliste, doit avoir pour résultat d'exciter dans toutes les directions les rivalités les plus actives ; de là nécessairement des partis ardents, pleins d'entraînement. Or, une des vertus essentielles de ces partis enthousiastes sera, dans certaines circonstances, d'attacher à leur cause les individus qui n'auront pas d'engagement contraire, de la leur faire épouser, et d'attirer ainsi au travail pour le seul plaisir souvent de partager des intrigues et des rivalités. C'est là ce que Fourier nomme l'*intrigue de contact*, moyen qui, pour avoir une action moins étendue et moins générale que l'exercice parcellaire, n'en contribuera pas moins d'une manière puissante à rallier certaines classes d'individus au mouvement industriel de la Phalange.

« L'*intrigue de contact*, dit Fourier, enrôle à un travail tel individu qui n'y aurait jamais songé. Chloé, après avoir servi plusieurs fois à table les Sectaires de la lutherie, dans leurs dîners Cabalistiques, finit par s'intéresser à leurs intrigues, dont ils confèrent avec chaleur ; elle prend fantaisie de visiter les ateliers de cette compagnie ; elle y trouve de menus travaux qui lui plaisent ainsi que la société ; elle s'engage dans quelque fonction parcellaire, et n'y aurait pas pris parti si elle eut

visité l'atelier sans s'être auparavant mise en contact d'intrigue avec les Sectaires.

» Bientôt la lutherie entraînera Chloé à d'autres fonctions qui lui étaient indifférentes, et qui seront stimulées par ce contact d'intrigues dont on n'a aucune connaissance en civilisation. »

Ces quelques lignes doivent suffire, ce nous semble, pour donner l'idée de ce qu'il faut entendre en Théorie sociétaire par le ressort attractionnel que Fourier appelle *intrigue de contact*. Elles font comprendre également la justesse et la puissance de ce ressort essentiellement conforme à la nature et aux tendances des éléments passionnels dont nous avons prouvé l'existence.

Domesticité indirecte et passionnée.

La *domesticité indirecte et passionnée* sera un des grands charmes de la vie phalanstérienne; elle fera le bonheur du riche et du pauvre. Disons donc ce qu'il faut entendre par là.

Les Groupes qui auront dans leurs attributions le soin des appartements, des meubles et de toutes les choses qui servent à l'usage direct des personnes, comme linges, vêtements, etc., seront, comme tous les autres Groupes, rétribués par un dividende prélevé sur les bénéfices entiers de la Phalange. Ici nul n'est le salarié de qui que ce soit; chacun est l'associé de tous et il garde ce caractère dans toutes les fonctions qu'il remplit. Les services domestiques sont volontairement rendus. Les personnes qui soignent vos appartements ne sont point vos

domestiques à gages, et vous n'avez sur elles nulle autorité, nul droit de commandement. Membres libres des Groupes de services domestiques, elles pourront en sortir quand bon leur semblera. Telle sera la *domesticité indirecte*.

Mais montrons comme quoi elle pourra être *passionnée* dans une foule de circonstances. Les relations multipliées de travail en régime harmonien feront naître de grandes et de nombreuses amitiés; on verra souvent les Sectaires des mêmes Groupes liés par les affections les plus profondes et les plus intimes. Cela aura lieu surtout lorsqu'aux liens produits par l'esprit de corps, par le partage des mêmes intrigues se joindront encore les convenances de caractère. Mais quelle que soit la source de ces affections, elles seront nécessairement fort nombreuses. Chacun dans la Phalange aura donc des amis dans les Séries consacrées aux différentes branches du service domestique; or, ces amis, en s'acquittant de leurs fonctions, devront naturellement se charger du soin des choses qui appartiennent aux personnes qu'ils affectionnent particulièrement. C'est là une occasion de témoigner son attachement que nul ne voudra laisser échapper.

Ainsi, il n'est pas de Sociétaire de la Phalange qui ne puisse avoir un grand nombre de serviteurs dévoués; et ajoutons encore, autrement entendus à leur ouvrage que ne le sont les salariés que nous employons, et qui tout en nous servant nous maudissent souvent du meilleur cœur, et pas toujours, disons-le, sans de justes raisons. Car s'il est des maîtres assez pénétrés du sentiment de la dignité humaine pour la respecter dans leurs domestiques et leur épargner, autant que possible, les humiliations du rôle peu honorable et peu honoré qu'ils remplissent auprès d'eux, combien n'en est-il pas qui

n'ont pour ces malheureux que des procédés offensants, des paroles dédaigneuses et méprisantes! Cette remarque, comme bien l'on pense, n'a point pour but de faire ressortir les raisons souvent très-plausibles qu'a la classe des domestiques pour haïr celle des maîtres. On sait que notre manière à nous n'est pas d'exciter les classes les unes contre les autres, de chercher à envenimer encore leurs vieilles inimitiés. Nous laissons ce déplorable moyen aux hommes ignorants de la science des accords sociaux ou assez aveugles encore pour croire à la valeur des procédés révolutionnaires. Mais qu'il nous soit permis de faire remarquer le contraste frappant qui existe entre la position humiliante, dégradante du serviteur à gages et celle d'un membre libre des Groupes de service domestique dans une Phalange.

Ceux-là doivent comprendre, qui ont un amour réel de la liberté, que si Dieu nous a fait pour elle, il ne nous est possible d'en jouir que dans un ordre de choses qui transformera la domesticité, et lui donnera le caractère qu'elle tient du système des Séries passionnées.

Nous ne saurions dire toutefois qu'en régime d'Harmonie il n'y aura jamais de commandement d'aucune sorte. On conçoit que par cela seul qu'il y a hiérarchie dans les Groupes et dans les Séries, il y aura nécessairement commandement; mais l'individu commandé ne le sera jamais que pour discipline convenue, collective et passionnément consentie. A de telles conditions l'ordre donné ne pourra être ni arbitraire ni offensant, et c'est là particulièrement ce qu'il convient d'éviter.

Caractères ambigus.

Les moyens que nous venons de passer en revue, l'*exercice parcellaire*, l'*intrigue de contact* et la *domesticité indirecte*, exercent spécialement leur influence sur chaque travailleur pris individuellement. Il en est d'autres dont l'action est collective ; ce sont toujours des masses plus ou moins nombreuses qu'ils mettent en mouvement, dont ils déterminent, si l'on peut parler ainsi, la convergence industrielle. De ces moyens Fourier n'examine ici que l'*emploi des passions ambiguës.* « On appelle, dit-il, Groupes d'ambigu, Séries d'ambigu, les réunions mues par des goûts bâtards, méprisés parmi nous, où l'on n'en a aucun emploi. » En exemple de caractères ambigus, et qui auront une grande utilité en harmonie, il cite :

« Les *initiateurs*, gens qui commencent tout et ne finissent rien, qui n'ont qu'un feu de paille limité à quelques séances.

» Les *occasionnels* ou girouettes, gens versatiles, tournant à tout vent, inclinant pour l'avis du dernier venu ; et ne goûtant une nouveauté que lorsqu'elle commence à prendre crédit.

» Les caractères de cette sorte arriveront naturellement après les initiateurs pour continuer leur ouvrage.

» Les *ambiants* ou fantasques, gens qui veulent s'entremettre dans ce qui est fait à demi, le modifier, remanier ; qui changent inconsidérément de fonctions, quittent même un bon poste pour un mauvais, sans

autre motif qu'une inquiétude naturelle dont ils ne peuvent pas pénétrer la cause.

» Les *caméléons* ou *protées*, sortes d'ambigus très-nombreux en civilisation, gens qui ne s'engagent jamais dans une affaire que lorsqu'ils la voient en bon train.

» Puis les *finiteurs* qui se passionnent pour un ouvrage quand ils le voient presque achevé. Jamais il n'obtient leur suffrage au début; ils crient à l'impossible, au ridicule, se répandent en diatribes contre l'autorité qui fait une amélioration, traitent de fou le propriétaire qui construit, dessèche, innove en industrie. Mais lorsque l'ouvrage en est aux trois quarts, on voit ces aristarques changer de ton, se déclarer prôneurs de ce qu'ils ont tant décrié, prétendre, *comme la mouche du coche*, qu'ils ont aidé l'entreprise; on les voit souvent prôner cet ouvrage à ceux mêmes qu'ils ont indécemment raillés pour l'avoir soutenu dans le principe. Ils ne s'aperçoivent pas de leur inconséquence, entraînés par la passion qui ne germe chez eux qu'au dénouement de l'affaire. »

On ne peut nier que tous ces caractères, dont nous venons de reproduire les définitions si remarquables, si pleines de justesse et de précision, n'existent bien réellement et ne constituent dans la plupart des cas autant de défauts, autant de vices ridicules ou fâcheux. Eh bien! au moyen des combinaisons sériaires ils sont tous susceptibles d'être très-utilement employés. Appliqués à un même travail et à tour de rôle, leur action se combine, se régularise et conduit ainsi à un résultat productif. Mais il n'est que les conditions du régime sériaire qui puissent permettre cet effet combiné. Hors de là tous ces caractères, incomplets, en quelque sorte, ne sont plus que des éléments désunis qui, ne pouvant se rencontrer par leurs faces affinitaires, se heurtent, se brisent les

uns contre les autres, et ne font que du mal. L'important est donc de leur constituer un milieu industriel dans lequel il n'y aura plus d'obstacle au jeu de leurs affinités respectives. Alors leur action deviendra convergente, utile, productive. — Les individus doués de pareils caractères seront collectivement entraînés au travail.

Ainsi récapitulant, voilà donc quatre moyens d'attraction industrielle bien distincts dont le régime harmonien disposera, ou peu s'en faut, dès le début, et qui lui feront certainement les plus belles chances de succès. La division parcellaire surtout, dont l'application pourra être immédiate, attirera un grand nombre de personnes que la complication actuelle du travail suffit à elle seule pour éloigner de toute occupation utile.

Gastrosophie, ou influence productive de la gastronomie.

Mais là ne se borneront pas les ressources du mécanisme sériaire ; nous avons encore à indiquer un ressort d'attraction industrielle plus puissant peut-être qu'aucun de ceux que nous venons d'examiner, et en concours desquels il aura, à n'en pas douter, les résultats les plus décisifs. — Nous voulons parler de l'essor raffiné du sens du goût. Nous sommes convaincus avec Fourier qu'en essai d'Harmonie l'une des choses les plus importantes à faire sera de favoriser, d'exciter, de provoquer les raffinements de ce sens par tous les moyens dont on disposera.

Quelque habitués sans doute que soient nos lecteurs à nous voir spéculer sur l'emploi des instincts et des penchants que la nature nous a donnés, beaucoup probablement n'apprendront pas sans quelque surprise que Fourier ait pu faire du penchant à la gourmandise un rouage d'économie industrielle, d'ordre social; de la gourmandise aujourd'hui si fâcheuse, si ruineuse, si antipathique au travail.

D'abord disons que ce n'est pas Fourier qui fait, mais bien la nature. Nul moins que lui n'a eu la prétention de créer, de dicter des lois. Tout ce qu'il indique comme moyen, comme manière de faire, comme procédé n'est point de sa façon, de son invention proprement dite. Il l'a trouvé en étudiant ce qui est d'ordre naturel, en étudiant l'homme dans ses besoins, dans ses passions. C'est là qu'il a découvert la concordance de l'essor libre et raffiné du sens du goût avec le travail; qu'il a découvert que l'amour de la bonne chère était, sauf conditions convenables, l'un des stimulants les plus capables d'entraîner l'homme à l'accomplissement de sa destinée industrielle. Nous allons au reste essayer de faire comprendre l'efficacité toute spéciale de ce moyen. Mais avant prions qu'on n'oublie pas que nous avons fait à l'individu un milieu nouveau dans lequel les conditions matérielles du travail ont été changées, dans lequel les causes de répugnance qui nous éloignent le plus habituellement des occupations du ménage et de la culture ont disparu en grande partie. Les raffinements du sens du goût ne sauraient devenir des ressorts d'attraction industrielle en dehors de ces circonstances. Il ne faut donc pas les en séparer. Car alors les résultats annoncés ne sont évidemment plus possibles, et il n'est plus possible également de rien comprendre au mécanisme so-

ciétaire, dans lequel il faut toujours voir l'action concurrente de plusieurs au moins des ressorts dont il se compose. Beaucoup d'objections ne sont faites à la doctrine de Fourier que parce qu'on se tient trop habituellement en dehors de ce point de vue de l'action combinée des moyens, ou en d'autres termes si l'on veut, parce que l'esprit sépare maladroitement ces moyens pour les faire agir en milieu morcelé, où tout contredit et fausse leur emploi, où ils ne peuvent plus être que des causes évidentes de subversion. Mais continuons.

Le sens du goût se lie à un très-grand nombre de travaux, qui ont tous pour objet plus ou moins direct la satisfaction de ce sens. C'est en lui qu'ils trouvent la raison de leur exécution, c'est dans ses exigences, dans ses raffinements qu'est celle de leurs progrès, de leurs perfectionnements. Supposant donc que nous fussions matériellement en possession des moyens d'augmenter la somme de nos productions, de l'élever au niveau des besoins de la société tout entière et de perfectionner la qualité des produits, il est évident que le procédé le plus sûr, le plus efficace pour obtenir ce dernier résultat, serait d'exciter partout la passion du goût, de la rendre exigeante, difficile, de faire de tous les consommateurs autant de gastrosophes habiles à discerner les qualités, les saveurs, les nuances de saveur. Dans de telles circonstances les productions, les aliments de médiocre valeur seraient généralement refusés, ou du moins ce n'est qu'avec peine qu'on en trouverait le placement. Force serait alors à la culture et à l'art des préparations culinaires de ne rien livrer de médiocre à la consommation. Cela est de toute rigueur.

Aujourd'hui, il est vrai, qu'on ne produit point assez

même pour nourrir les individus, ce serait à tort sans doute que le sens du goût se montrerait exigeant. Bon ou mauvais, il faut bien consommer ce que l'on trouve, sans trop s'inquiéter de la qualité. Mais cette impuissance de production est-elle dans notre destinée? Dieu a-t-il voulu que les hommes fussent tourmentés par la faim, qu'ils vécussent dans de dures et de continuelles privations? Est-il selon sa providence, selon sa bonté, selon l'esprit de pondération qu'il montre en toutes choses, que nos moyens de production restent éternellement inférieurs à nos besoins de consommation? Sans doute il a bien fallu le croire pour enseigner l'abstinence, la mortification comme sa volonté éternelle, irrévocable.

Mais nous qui avons d'excellentes raisons pour croire le contraire, nous disons que si jusqu'à ce jour nulle société encore n'a su produire selon ses besoins, c'est tout simplement parce qu'ignorant l'emploi combiné de ses forces, elle n'a point su leur donner toute la valeur productive dont elles sont susceptibles, et partant non plus à la terre, dont Dieu a mis pourtant la fécondité aux mains de l'homme. Vienne le jour où les forces individuelles réunies, associées, seront soumises à une action régulière et convergente; vienne le jour où la terre, aujourd'hui morcelée, hachée en parcelles improductives sera unitairement exploitée, et la production bientôt répondra aux besoins de tous et à tous les besoins.

Nous pouvons donc raisonner dans la supposition d'un ordre de choses où la société serait en possession des moyens de produire de quoi satisfaire aux besoins de tous ses membres. Or là, manifestement, ce que nous avons dit de la manière d'obtenir le perfectionnement, le raffinement des produits est de toute rigueur. Il n'est

que l'essor raffiné du sens du goût qui puisse y conduire. Et vraiment, quelle raison, quel motif aurait-on de produire mieux, de mieux préparer, si la passion du goût réfoulée dans son essor devait rester inhabile a apprécier cette supériorité de production ? N'est-ce pas une contradiction bien choquante que celle de nos moralistes prêchant l'amour du travail, le perfectionnement du travail, et déclamant contre l'amour de la consommation, contre le goût de choses exquises et raffinées ? Quelle est donc à leurs yeux la fin de la production, le but de l'industrie et de ses développements ? Comment concilient-ils dans leur esprit l'exaltation du travail avec la condamnation des goûts dont la satisfaction est l'objet du travail ? Mais de cet illogisme il faut moins peut-être accuser leur intelligence que la situation qui les domine ; situation dont ils n'ont qu'une conscience fort inexacte et qui leur impose en quelque sorte la contradiction comme une raison supérieure à leur propre raison. Expliquons-nous. Il est évident que les moralistes ne sauraient moins faire que d'exalter le travail, puisque sans lui nulle société ne peut exister, et qu'instinctivement ils sentent très-bien que le travail est véritablement la source, le principe de toute moralité. D'autre part, dans des conditions où il est radicalement impossible de produire assez pour satisfaire aux besoins de tous, force est bien, dans la double vue de rendre les privations moins dures et de prévenir de graves désordres, force est bien, disons-nous, de retenir, de réprimer, de condamner l'amour de la consommation comme un fâcheux penchant ; en restant placés au point de vue de ce qui est, c'est ainsi qu'ils devaient faire, c'est ainsi qu'ils ont fait.

Mais il y avait mieux, beaucoup mieux à faire ; c'é-

tait de quitter ce point de vue étroit, c'était de relever sa raison abaissée devant la fatalité des choses présentes, de chercher s'il n'était pas des conditions possibles dans lesquelles l'esprit cesserait enfin de se voir condamné à une aussi désolante contradiction. Eh bien! voilà ce que Fourier a fait. En se ralliant à la nature, en l'étudiant, il a reconnu enfin l'évidente fausseté de notre situation actuelle, l'incompatibilité de la forme sociale avec nos besoins, nos penchants; il a montré comment cette incompatibilité était la cause, l'origine des contradictions énormes dans lesquelles notre intelligence est tombée; mieux que cela encore, il a déterminé la forme dans laquelle notre raison doit se concilier avec nos désirs et nos attractions, dans laquelle, pour revenir à la question qui nous occupe, la production pouvant enfin être élevée au niveau de tous les besoins, il n'y aura plus à condamner l'amour de la consommation, devenu l'excitant, le stimulant naturel de l'amour du travail, rôle bien différent de celui qu'il remplit aujourd'hui.

C'est là sans doute un renversement de choses; mais l'ordre vrai ne peut être qu'un renversement de l'ordre faux. Sa grande propriété surtout doit être de rétablir les liens que l'ordre faux a rompus. Or, il est évident que celui-ci a rompu les liens qui doivent unir la consommation à la production. Il a fait de celle-ci un acte à part, isolé de la première ou n'ayant avec elle que des rapports plus ou moins éloignés. Dans l'état actuel de nos sociétés, c'est le producteur qui consomme le moins. Le véritable consommateur, l'opulent, dont la table se couvre des produits les plus savoureux de la culture et de l'industrie, d'ordinaire est aussi étranger qu'inhabile à tout travail de production. Souvent il ignore de la ma-

nière la plus complète les moyens qu'on emploie pour obtenir et préparer les objets qu'il consomme.

La consommation ainsi exercée est sans doute un vice, et nous concevons le mépris qu'elle inspire et qu'on lui voue. Mais à qui la faute si elle a ce caractère, ou mieux si elle n'a pas celui qu'elle devrait avoir, si elle n'est pas légitimée par le travail? Il ne faut en accuser que notre industrie qui n'a point su la lier, l'unir à la production par les liens que la nature elle-même a faits. Alors que l'industrie saura établir ces liens, le riche qui repousse aujourd'hui le travail y sera entraîné de toute la force de ses goûts de consommation; car ce sont ces goûts eux-mêmes qui le conduiront au travail de production.

Mais la condition indispensable de ce résultat, c'est que le sens du goût soit libre dans son essor, c'est qu'il puisse librement s'exprimer dans toutes ses variétés, dans toutes ses nuances, afin que par celles-ci il soit dirigé vers les choses ou mieux vers les qualités des choses qui leur correspondent, et par suite vers les travaux divers qui ont pour objet de produire ces qualités, de préparer ces choses, de les approprier aux exigences du goût; c'est-à-dire qu'il faut appliquer la méthode sériaire à l'exercice de la passion du goût, afin que cet exercice corresponde à la distribution sériaire du travail, correspondant elle-même à la distribution sériaire des choses.

De cette manière, les liens qui existent des goûts que la nature nous a donnés, au travail dont elle nous a fait une loi, seront retablis, la consommation sera ralliée à la production. Mais on voit que le véritable point de départ de ce système d'arrangement, de combinaison est le libre essor des goûts de consommation; car du

moment où ceux-ci cessent d'être libres, leur correspondance avec les choses, et par suite avec le travail, cesse en quelque façon d'exister, ou du moins elle devient tellement incomplète, irrégulière, elle est tellement entravée, que nos goûts n'ont plus puissance de nous entraîner au travail. Alors il devient nécessaire de prêcher le travail, qui malgré les efforts de la morale reste infiniment au-dessous de son but; il devient nécessaire d'enseigner l'abstinence et le mépris d'une richesse à laquelle on ne peut pas atteindre.

Il est donc bien établi que l'essor raffiné du sens du goût est en rapport direct avec la production, qu'il est l'une des conditions les plus essentielles de son accroissement et de son perfectionnement. Disons maintenant comment il sera un des moyens d'attraction industrielle dont on obtiendra les effets les plus généraux, les plus sûrs et les plus immédiats.

De toutes nos passions, la plus constante est sans contredit celle dont nous nous occupons; elle nous prend au berceau et nous accompagne jusqu'à la fin de notre vie. Enfant, adulte, vieillard, tous y sont soumis, tous l'éprouvent, la sentent, et, quelque soit l'empire des préjugés, c'est toujours avec plaisir qu'ils y cèdent. Et puis elle est de tous les jours; car tous les jours elle revient exciter, stimuler l'individu à de nouveaux actes de consommation. D'autre part, il n'en est pas peut-être qui ait des rapports plus divers, plus multipliés, qui assujetisse l'homme à des travaux aussi nombreux, aussi variés. Pour elle il faut cultiver, conserver, préparer, accommoder : il faut cultiver mille sortes de fruits différents, nourrir, élever un grand nombre d'espèces animales, et de toutes ces choses il faut lui faire les préparations les plus diverses.

Ainsi, en même temps qu'elle est la plus générale, la plus constante, la plus durable de nos passions, elle est aussi celle qui touche, qui tient à l'industrie, au travail productif par les points les plus nombreux et les plus directs. Or, de tels caractères, on ne peut le nier, la rendent éminemment propre au rôle que Fourier lui assigne; car si c'est par nos passions que nous devons être entraînés au travail, celle-là sans doute y entraînera le mieux et le plus sûrement une masse donnée d'individus qui, tout à la fois exerce sur eux l'action la plus constante et les lie à un grand nombre de faits industriels.

Ajoutons encore qu'en début d'Harmonie la passion du goût sera celle qui prendra le plus aisément son essor, et dont la liberté présentera le moins d'inconvénients en l'absence des nombreux contre-poids qui manqueront encore au régime sociétaire. Il y a donc de bonnes raisons pour spéculer sur son emploi comme moyen d'opérer la formation et l'engrenage des Séries industrielles.

Avec le libre essor de la passion du goût et les moyens, bien entendu, de la satisfaire, on verra bientôt se manifester, se dessiner les nuances les plus nombreuses, les plus diverses. Ces nuances partagées, groupées, distribuées suivant les affinités et les contrastes qui existent naturellement entre elles, donneront lieu à des discussions, à des controverses, et naissance à autant de partis qui, de la table, iront soutenir leurs intrigues dans les travaux de préparation, de conservation et de culture. Les rivalités que la passion du goût aura fait surgir viendront se mesurer sur le terrain du travail. De cette façon la consommation sera bien directement reliée à la production, et l'amour de la bonne chère ne sera plus un penchant improductif, un ignoble instinct digne de notre

mépris. Cette passion aura conquis sa légitimité en prenant son rôle utile, qui est d'entraîner au travail.

Mais répétons que ces bons effets de l'essor du goût sont subordonnés au changement des conditions matérielles du travail, qui, telles qu'elles sont, ne lui permettraient certainement pas d'aboutir à la formation des Séries industrielles. Toute difficulté provenant des conditions actuelles ne peut donc nous être opposée. On comprend que pareille objection serait sans valeur, puisque nous raisonnons dans la supposition d'un état de choses où ces difficultés même auront été préalablement écartées. Nous insistons sur ce point, parce que cette préoccupation habituelle, sous l'empire de laquelle on voit toujours la passion en jeu dans le milieu industriel connu, est sans contredit la disposition d'esprit la plus contraire à l'intelligence de la Science sociétaire.

Si, quand nous parlons des effets de nos passions, nous concluons en sens inverse des effets qu'elles ont aujourd'hui, c'est aussi que nous les faisons agir dans des conditions inverses de celles que présente l'état actuel de la société. Ainsi nous ne craignons pas, nous, que l'essor libre du sens du goût ait pour résultats des excès pareils à ceux auxquels cette passion, enchaînée qu'elle est, conduit aujourd'hui, parce que nous voyons le mécanisme tout entier dans lequel toute force aura ses contre-poids et jouera d'une manière régulière et concordante avec les autres forces, quelque liberté qu'on lui donne. Il y a plus, c'est qu'ici la liberté devient elle-même la condition de la régularité, de la mesure des mouvements. Plus elle sera grande, plus elle sera complète, et moins les excès seront à craindre. Et ce que nous disons ici de toute passion en général, nous pouvons le dire spécialement de celle du goût. Alors qu'elle

jouira de tout son essor, elle se raffinera sur tous les points, et ses raffinements auront précisément pour effet de prévenir les excès. On sait déjà par observation que les personnes qui ont ce sens délicat, exigeant, sont celles qui commettent le moins d'excès. C'est plutôt le fait de celles chez qui il est obtus, grossier, pour qui tout aliment est bon et qui se gorgent indifféremment de mauvaise comme de bonne cuisine. N'eût-on donc d'autre but que celui d'empêcher les excès, il conviendrait encore, comme on voit, de viser au raffinement du sens du goût.

Fourier a dit, et cette vérité ressort évidente des nombreuses applications de la doctrine sociétaire, qu'en toute chose la nature agit en système composé, c'est-à-dire que, partout où sa loi est suivie, observée, les avantages retirés se composent, se multiplient, et de même aussi les inconvénients qui résultent de l'inobservance de cette même loi. Il ne faut donc pas être étonné de voir le libre essor de la passion du goût réaliser le double avantage d'entraîner au travail et de prévenir les excès que commet ce sens là où il est contraint et où il se distingue encore par la funeste propriété de détourner du travail.

Certaines personnes trouveront que c'est donner trop d'importance au sens du goût. Il en est même qui diront que c'est là une véritable superposition des besoins du corps aux facultés de l'intelligence et du cœur. Ce n'est pas d'aujourd'hui, au reste, que Fourier a été accusé de vouloir établir le règne de la matière sur l'esprit. Mais une telle accusation ne prouve rien autre chose, sinon que ceux qui la portent ignorent, de la manière la plus complète, à quelles conditions l'âme peut être affranchie du despotisme des sens et jouir de tous ses droits, de toute sa liberté. Rien n'est plus erroné que

cette vieille et fatale opinion qui fait correspondre l'affranchissement de l'âme à l'asservissement des sens, comme si Dieu, dans sa sagesse, avait pu former l'homme de deux êtres ennemis l'un de l'autre. L'âme n'a point été faite pour asservir le corps, mais pour s'en servir, et elle ne peut s'en servir qu'en dirigeant et non en refoulant ses appétits. Elle a, du reste, d'excellentes raisons pour en agir ainsi; car les sens comprimés, contrariés, se révoltent, et, comme ils sont de tous nos besoins les plus impérieux, ceux dont la satisfaction est la plus pressante, la plus immédiatement nécessaire à la conservation de la vie, l'âme ne saurait tendre à les opprimer, sans risquer de subir elle-même leur oppression. Nous pourrions montrer que partout où elle a essayé d'atteindre à la liberté par ce détestable moyen, c'est toujours sans succès et à ses dépens qu'elle l'a fait. Les sociétés les plus pétries de cette morale répressive, qui condamne, anathématise les appétits des sens, sont celles chez qui les nobles penchants sont le plus complétement étouffés pas l'égoïsme et l'intérêt matériel.

Le libre essor des sens est donc indispensable à la liberté de l'âme. Nous avons vu, d'autre part, en traitant de l'analyse passionnelle, que Fourier, mieux que personne, avait su établir la hiérarchie des passions constitutives de l'homme, déterminer le rang, la valeur, l'importance relative de chacune d'elles; et certes, on ne peut nier qu'il ne résulte de cette conception hiérarchique que la suprématie appartient de droit aux passions animiques et intellectuelles, qu'à elles revient, en toute légitimité, la direction du mouvement social. Ceux donc qui ont accusé Fourier d'avoir honteusement sacrifié l'esprit à la matière ont eux-mêmes honteusement calomnié sa Doctrine. Fourier a mieux fait encore que

de reconnaître les droits de l'âme ; il a déterminé, avec toute la rigueur du calcul mathématique, les conditions sociales dans lesquelles elle sera assurée d'en jouir de la manière la plus pleine et la plus entière. Qui donc a fait autant que lui? Certes il nous serait aisé de prouver ici qu'aucune Doctrine au monde ne favorise aussi complétement que celle de Fourier, l'essor des penchants qui nous entraînent vers tout ce qui est vrai, juste et bon. Mais c'est là un sujet sur lequel nous aurons occasion de revenir.

Accords intentionnels sur la répartition.

Nécessité de ces Accords.

Quel que soit l'efficacité des moyens enseignés par Fourier pour rendre le travail attrayant et obtenir la combinaison régulière des forces productives, le problème de l'Association ne serait qu'incomplétement résolu, si l'accord en répartition des benéfices du travail social n'était pleinement garanti. En effet, il n'est personne qui ne comprenne parfaitement que si les droits et les prétentions de chacun à la consommation, à la richesse réalisée par chaque Foyer sociétaire, n'étaient réglés, ordonnés à la satisfaction de tous; que si au jour de la répartition il pouvait s'élever de sérieux débats entre les intéressés, le mécanisme sociétaire eût-il été possible jusqu'à ce moment, serait entravé dans sa marche et se briserait inévitablement contre ces dissi-

dences d'intérêt. Il est donc nécessaire que ce mécanisme ait en lui des moyens assurés de prévenir ces débats, ou plus positivement d'accorder tous les intérêts, toutes les volontés sur la question importante de la répartition.

Mais en y réfléchissant un peu, il est aisé de sentir que le problème de l'accord des forces productives ne peut être résolu sans que celui de l'accord des volontés le soit aussi. Car la question de l'Association, quelque compliquée qu'elle puisse être, est nécessairement une; ce qui implique que sa solution comprend celle de toutes les questions de détail dont elle se compose. Cela résulte d'ailleurs de ce fait, que toute question comprise dans une question plus grande ne peut être qu'un cas particulier de cette dernière, et doit forcément se résoudre par une application spéciale de la formule qui exprime la solution de la question principale.

Si donc Fourier a résolu le problème de l'Association, forcément aussi il a résolu la question de l'accord des volontés en répartition, puisque cet accord n'est qu'un des éléments, qu'une des parties de ce problème.

Ceci, pour le dire en passant, nous explique comment il se fait que Fourier nous ait donné tant de solutions de détail auxquelles nul avant lui n'avait pu arriver. C'est tout simplement parce que, dès le début, Fourier a posé et résolu le problème le plus compréhensif peut-être qu'il soit donné à l'esprit de l'homme d'aborder, le problème de l'Association, résolu tout entier dans l'idée des *Séries passionnées*, auxquelles l'auteur donna d'abord le nom de *Sectes progressives*. Une fois en possession de cette idée, il n'eut plus pour ainsi dire qu'à en poursuivre les conséquences, qu'à en faire l'application aux questions de toutes sortes qui se présentaient

à lui, tant elle est vaste et compréhensive, tant elle embrasse dans sa sphère de choses et de faits!

C'est cette idée merveilleuse qui le conduisit à toutes les belles et grandes inductions dont sa Théorie se compose; c'est elle qui le poussa vers ces hautes régions d'Analogie et de Cosmogonie où nous avons tant de peine à le suivre; en un mot, c'est à elle qu'il doit tous les secrets étonnants qu'il nous a révélés, qu'il doit sa sublime conception de l'univers. Sans doute il ne fallait pas moins qu'un génie aussi puissant que le sien pour tirer de cette idée féconde toutes les richesses qu'il en a fait sortir. Mais s'il n'eût eu d'abord la puissance de l'enfanter, il est probable qu'il se serait vainement essayé aux questions de détail qu'il a si souvent résolues comme en se jouant. Il y a plus, c'est qu'on peut présumer, sinon affirmer, qu'il n'eût point été conduit à examiner ces questions, et, comme tant d'autres, il se fût morfondu à tourner dans le cercle vicieux des préjugés qui obscurcissent tant de grandes et nobles intelligences.

Fourier posséda sa découverte du jour où lui vint sa lumineuse conception des *Sectes progressives*. On aperçoit aisément en effet l'identité de cette idée avec la Loi sériaire. Or la Loi sériaire, ainsi que nous avons déjà eu occasion de le dire, étant le principe, la base de la Théorie sociétaire, constitue véritablement la découverte de Fourier.

Comment cette idée lui arriva-t-elle? C'est ce que nous ne saurions dire, c'est ce qu'il ne dit pas lui-même. Mais ce sont là au reste les secrets du génie, auquel il arrive bien souvent de s'élever aux plus sublimes conceptions sans avoir la moindre conscience du chemin qu'il a parcouru pour y atteindre. Fourier spéculait sur

la question de savoir comment on pouvait associer plusieurs familles agricoles en travaux de culture et de ménage, de production et de consommation, et il eut l'idée de distribuer tous ces travailleurs réunis en *Sectes progressives*, qui plus tard devinrent ses *Séries passionnées*; car ce ne fut qu'après coup qu'il s'aperçut que la distribution en *Sectes progressives* s'accordait avec le jeu libre des passions, de quelques passions d'abord; d'où la pensée de faire l'analyse du système passionnel de l'homme, et toute la suite des admirables découvertes qu'il fit dans cette direction.

Mais nous n'avons pas ici pour objet de faire l'historique de la découverte de Fourier; revenons à notre première idée que la solution du problème de l'Association ne pouvait être donnée sans qu'en même temps le moyen d'accorder les intérêts et les volontés en répartition de bénéfice ne fût également produit. Ceux donc qui ont reconnu dans la série des aperçus qui précèdent une solution évidente du problème de l'Association, en tant qu'elle a pour objet la combinaison et l'accord des forces individuelles, doivent être pleinement rassurés sur l'accord des volontés. Car, nous le répétons, la question de l'Association est une et ne saurait être partiellement résolue. Là où l'on aura pu obtenir la convergence des forces en travail de production, très-certainement aussi on obtiendra la convergence des volontés en répartition. Ces deux questions sont trop essentiellement liées l'une à l'autre pour pouvoir être résolues séparément.

Voyons au reste comment s'obtient cet accord des volontés dans les conditions que nous connaissons.

Les moyens qui concourent à le produire sont de deux sortes : les uns, et ce sont eux que nous allons examiner

d'abord, consistent particulièrement dans les avantages de tous genres que le régime harmonien réalisera pour toutes les classes, pour tous les individus, et qui les intéresseront si vivement au maintien de cet ordre de choses que leur premier souci, sans contredit, sera d'en assurer la conservation par tous les moyens possibles. Or, comme tous sentiront que cette conservation est au prix de l'accord qui doit régner dans la répartition des richesses, tous voudront faire quelque sacrifice à l'obtention de cet accord, disposition qui, par cela même qu'elle sera générale, rendra tout sacrifice inutile, ou à peu près inutile.

Cette première classe de moyens est celle des moyens généraux ou indirects de l'accord en répartition, ceux auxquels Fourier rapporte la production de ce qu'il nomme les Accords intentionnels. Nous aurons ensuite à nous occuper du moyen spécial et direct, de la règle même de la répartition, dont l'effet sera d'opérer la conciliation la plus parfaite entre les prétentions de l'intérêt individuel, de l'égoïsme, et la plus rigoureuse justice; de telle sorte qu'en l'absence de toute disposition généreuse, il suffirait encore de cette règle pour prévenir toute collision sur la question du partage des bénéfices sociaux, et garantir ainsi la conservation du mécanisme sociétaire. Nous verrons plus tard comment cette faculté de concilier l'égoïsme avec la justice est une des conséquences les plus directes de l'application de la méthode sériaire à la distribution du travail. Mais montrons avant qu'il y aura un concours général d'intentions favorables, produit par les avantages de toutes sortes dont chacun jouira en régime phalanstérien; que, grâce à ces avantages, les classes aujourd'hui les plus ennemies, les plus opposées d'intérêt, n'auront plus qu'une

volonté commune, qu'un désir commun d'accord et de bonne intelligence.

Il suffit pour concevoir ce résultat de réfléchir à tout ce que la vie phalanstérienne doit réaliser de bien-être et de confort matériel, à tout ce qu'elle offrira de jouissances morales et intellectuelles. Sans doute ceux de nos lecteurs qui ont suivi avec quelque attention les développements dans lesquels nous sommes entrés n'en sont plus à se demander quelle peut être à cet égard la supériorité du régime sociétaire sur le régime actuel ou morcelé. Il n'en est pas un seul qui, au terme où nous sommes arrivés, ne pressente fort bien la plupart des avantages d'une existence aussi conforme à nos besoins, à nos goûts et à nos affections. On devine aisément quelle facilité plus grande, quels nombreux agréments aura la vie dans ce milieu nouveau si bien approprié aux exigences matérielles du corps, si merveilleusement adapté à l'exercice libre et au plein développement des facultés du cœur et de l'esprit. Nous allons toutefois entrer dans quelques détails à ce sujet; et d'abord commençons par les avantages d'ordre matériel.

Avantages matériels du Régime Phalanstérien.

Le nombre en est immense; pour les passer tous en revue il faudrait des volumes entiers. Nous nous bornerons donc à signaler quelques-uns seulement des plus remarquables. Mais rappelons d'abord que le résultat immédiat de la combinaison des forces productives et

de l'exploitation unitaire du sol, devant être un grand accroissement de la production, l'aisance deviendra un fait général, un avantage auquel toutes les classes participeront, sans que pour cela il devienne nécessaire de réduire la portion du riche dont les moyens de jouissance s'acroîtront au contraire dans une juste proportion avec l'extension qui sera donnée au bien-être du pauvre. Toute fortune, quelle qu'elle soit, sera accrue. Quiconque a aujourd'hui terre, industrie et revenu obtiendra par le fait de l'Association un revenu plus considérable. Et cela est de toute justice, car le *capital* étant aussi bien que le *travail* et le *talent* un des éléments essentiels de la production, il est de toute justice qu'il participe dans une proportion quelconque à l'accroissement de la richesse.

L'Association, telle qu'elle se déduit de la Théorie donnée par Fourier, est donc manifestement à l'avantage de toutes les classes de la société. Elle profitera à toutes sans exception, puisqu'il n'est pas de riche, si brillante et élevée que soit sa fortune, dont elle n'accroisse encore le revenu d'une manière assurée. Et si à cela nous ajoutons qu'en régime sociétaire on pourra se procurer avec une somme donnée beaucoup plus de jouissances réelles qu'on ne s'en procure aujourd'hui avec la même somme; que là, en outre, toute richesse acquise sera cent fois mieux garantie qu'elle ne peut l'être dans les conditions actuelles du morcellement, où chacun est exposé à mille causes de ruine, n'est-il pas évident que les classes riches ont l'intérêt le plus direct à l'établissement de ce régime précieux?

L'augmentation relative de la fortune, c'est-à-dire l'avantage que chacun aura, avec un revenu donné, de pouvoir vivre beaucoup plus confortablement en Asso-

ciation qu'en régime morcelé, est la conséquence d'un fait que ce dernier rend complétement impossible : la participation d'un grand nombre de familles à l'usage d'une foule de choses utiles ou agréables. Dans l'isolement où elles vivent à présent, elles sont obligées de se procurer individuellement toutes ces choses, de les avoir à elles, dans leurs ménages, quelque restreint ou peu fréquent que soit l'usage qu'elles en font, ce qui augmente beaucoup leurs dépenses, et les contraint dans une foule de circonstances à se priver des choses agréables, pour pouvoir se procurer les choses utiles. C'est ainsi par exemple qu'aujourd'hui quiconque veut aller en voiture, et jouir à cet égard de tous les agréments que comportent nos moyens actuels de transport, ne peut le faire sans de grands frais. Aussi, dans notre société de progrès, est-il bien peu d'individus qui participent au privilége de se faire transporter, quand ils le veulent, dans de molles voitures bien douces, bien suspendues. En régime sociétaire ce luxe, si coûteux aujourd'hui, sera à la portée de tout le monde. Chacun pour un modique abonnement aura constamment à sa disposition des voitures de toutes sortes.

Parmi les choses qui nous appartiennent, il en est beaucoup dont la possession directe n'est point une jouissance : nous n'y tenons que pour l'usage que nous en faisons. Souvent même la possession directe est un ennui, une charge dont on consentirait volontiers à se défaire pour ne conserver que les priviléges de l'usage. Or, cet avantage nous l'avons aussi complet, aussi étendu que possible, en Association où la Commune sociétaire est elle-même propriétaire de la plupart des choses dont nous usons, où des Séries de travailleurs passionnés confectionnent ces choses et veillent à leur entretien, à

leur conservation, sans que nous en ayons le moindre souci.

Le riche n'a plus besoin de tous ces hôtels, de tous ces châteaux qui le ruinent en frais d'entretien. Vingt Phalanges lui loueront de plus somptueux appartements que ceux qu'il peut avoir, et s'il veut donner des fêtes à ses amis il aura pour les recevoir d'aussi beaux salons au moins que ceux dans lesquels il les reçoit aujourd'hui. Et là il n'a plus à s'entourer, comme il le fait à présent, d'un nombreux domestique dont le contact souvent n'est rien moins qu'un plaisir, et dont la surveillance est presque toujours une véritable peine. Il trouvera, ainsi que nous l'avons vu, dans les Séries consacrées aux différentes branches du service domestique, des serviteurs pleins de zèle, de politesse et de probité. Et tous ces avantages ne lui coûteront pas le quart des dépenses qu'il fait aujourd'hui pour être moins bien logé peut-être, et à coup sûr moins bien servi.

Dira-t-on que le bonheur du riche est d'avoir un hôtel à lui, des appartements à lui, des meubles à lui, des domestiques auxquels il a le droit de commander, d'imposer ses volontés et ses caprices; que tout cela flatte sa vanité, son orgueil, et lui cause un véritable sentiment de plaisir? Nous ne le nions pas, mais ce que nous savons à n'en pas douter, et par calcul rigoureux du système passionnel de l'homme, c'est que le riche, dans la vie nouvelle qui lui sera faite, dans ce milieu où il aura mille moyens de satisfaire ses désirs, d'exercer d'une manière utile et glorieuse les penchants et les facultés qu'il tient de la nature, où ses journées seront toutes remplies par des occupations pleines de charmes, d'attraits, où ses relations multipliées ne seront jamais que des occasions d'agrément et de plaisirs; ce que nous

savons, disons-nous, c'est que là le riche n'aura plus tous les goûts misérables que nous lui connaissons ; il n'aura plus cette sotte vanité, effet ridicule et fâcheux d'un régime de société qui ne sait donner aucun emploi utile et noble à ses passions. Le riche au milieu des Séries actives, passionnées et heureuses d'une Phalange ne ressemblera pas au riche de votre civilisation, où l'ennui et la contrariété faussent sa nature et développent en lui mille fantaisies vaines et bizarres. Ses goûts auront une direction toute différente, et les choses dont aujourd'hui il fait le plus de prix seront souvent celles pour lesquelles il manifestera le plus de dédain. Et ne dites pas que pour autant l'homme aura été changé. Eh, mon Dieu ! ce sera toujours le même fond passionnel, les mêmes tendances, les mêmes attractions ; mais trouvant leur application, leur emploi, et aussi leur satisfaction dans un autre système de faits, dans des faits concordant avec les intérêts de tous, avec l'ordre dans la société, avec la liberté individuelle la plus large, la plus entière.

Sans doute la vanité et l'amour-propre n'auront pas disparu du cœur du riche ; ce serait bien grand mal qu'il en fût ainsi ; mais au lieu de mettre son orgueil dans le faste individuel dont il s'entoure, et duquel il ne jouit souvent que d'une manière très-incomplète, il le mettra dans le luxe corporatif des Séries qui l'auront choisi pour leur patron, et dont il affectionnera particulièrement les travaux. Il fera beau voir tous les opulents d'une Phalange, emportés par le sentiment des rivalités sériaires, dépenser à l'envi de grandes sommes pour donner plus d'éclat et de renom aux Séries de leur choix ; et croyez bien qu'ils trouveront à ces largesses de nouvelle sorte plus de véritable plaisir qu'ils n'en ont à se parer, dans leur étroit ménage, de tout ce luxe

égoïste que le pauvre aujourd'hui ne contemple jamais qu'avec l'envie et la haine dans le cœur. Certes alors que les grandes dépenses auxquelles l'homme riche se livrera auront pour objet de faire briller des corporations entières vouées au soutien de ses intrigues, pour effet d'enthousiasmer ces corporations, d'exalter leur affection, leur reconnaissance, soyez sûr que son amour-propre, sa vanité de riche éprouvera une satisfaction autrement grande et pleine que celle qu'il ressent aujourd'hui à se mirer dans la beauté de son hôtel, dont la splendeur ne le met point à l'abri des accès de l'ennui, et où il passe souvent la vie la plus monotone et la plus triste.

L'homme le plus opulent ne saurait réunir dans son habitation tous les avantages, toutes les dispositions heureuses et commodes que comporte le beau et vaste palais d'une Phalange. Quoi qu'il fasse, s'il veut sortir, visiter ses amis, aller à ses affaires, rien ne peut lui épargner d'une manière absolue les désagréments du froid, de l'humidité, la chaleur étouffante, et les odeurs malsaines de nos rues. Ce sont là de ces inconvénients auxquels, tout riche qu'il est, il ne peut complétement échapper. Dans un Phalanstère on aura toute facilité pour s'en garantir, des galeries couvertes régneront tout autour de la maison d'habitation, et durant la mauvaise saison, ou pendant les jours de pluies, chacun pourra circuler, se rendre aux séances de travail, aux réunions de plaisir sans s'exposer à l'influence fâcheuse du temps. Cet avantage, dont personne ne jouit aujourd'hui, sera en régime phalanstérien celui de tout le monde, de toutes les classes de la société, du pauvre comme du riche; si tant est qu'ou puisse dire qu'il y ait des pauvres dans un pareil ordre de choses. Mais on comprend sans peine que

ce n'est que dans son sens relatif que nous employons ce mot. Certainement la pauvreté sera inconnue en régime d'Harmonie, mais on y verra de grandes inégalités de fortune, ce qui, n'en déplaise aux partisans de l'égalité, sera un fait tout à la fois essentiellement conforme à la justice, et parfaitement propre à maintenir la bonne intelligence entre les différentes classes. Celui, nous dit-on, qui ne possédera rien, ou presque rien, en régime phalanstérien comme en régime civilisé, jalousera l'homme riche, aspirera à sa fortune. Sans doute, et rien n'est plus juste, plus légitime et plus convenable en même temps que ce sentiment d'aspiration vers la fortune. Aussi, bien loin de chercher à le refouler, on lui laissera, comme à tous les autres sentiments dont l'homme est naturellement animé, l'essor le plus plein, le plus entier. Seulement les choses seront disposées de telle sorte que nul ne pourra s'élever à la fortune que par la voie de la probité et de l'honneur, que tout procédé de tromperie, de fourberie sera un moyen infaillible d'insuccès.

On comprend dès lors comment ce sentiment qui, dans notre société, conduit un si grand nombre d'individus à commettre les actions les plus déloyales, souvent les plus criminelles, aura pour effet contraire, en société harmonienne, de faire régner en toutes relations la vérité et la bonne foi.

En été, ou mieux durant toute la saison des travaux de culture, on trouvera dans les communications extérieures des avantages et des agréments d'autre sorte. — Une population de 1,500 à 1,800 habitants cultivant une lieue carrée de terrain à laquelle elle donnera tous les soins qu'on donne aujourd'hui aux parterres les plus élégants, aura nécessairement les communications les plus

agréables ; et si l'on veut bien songer encore que les routes et chemins de toute espèce par lesquels les Phalanges communiquéront entre elles ne sauraient être entretenus avec moins de soins que les allées intérieures de leurs domaines, on comprendra combien les avantages dont on jouira alors seront incontestablement supérieurs à ceux que nous offrent nos communications actuelles.

Mais pourquoi, nous demandera-t-on peut-être, vos Phalanges mettraient-elles autant de luxe dans la confection et le soin de leurs chemins? quelle garantie avez-vous qu'il en sera ainsi ? — L'intérêt ; mobile dont certes on ne récusera pas la puissance. Et en effet, chaque Phalange sera intéressée à couper son domaine par des allées élégantes, à communiquer avec les Phalanges voisines par des routes commodes et soigneusement entretenues, sans boue en hiver, sans poussière en été. S'il en était autrement, l'attraction des travailleurs dont le charme matériel est une des conditions essentielles, perdrait de son énergie, l'activité, l'ardeur se ralentiraient, la production baisserait, et les actions de la Phalange chez laquelle semblable chose se passerait, n'auraient bientôt plus qu'une faible valeur comparativement à celle que pourraient avoir les actions d'une autre Phalange. On voit par là comment aussi il pourra s'établir, il s'établira une rivalité heureuse entre les Phalanges d'un même canton ; de proche en proche d'un même royaume, de tout le globe ; comment cet esprit de rivalité, si fécond aujourd'hui en mauvais résultats, deviendra dans son application régulière à l'industrie, une des causes les plus actives de la richesse et partant du bonheur social auquel la richesse est tout à fait nécessaire.

Il nous serait aisé de faire voir ici quels grands et

nombreux avantages offre l'Association à toutes les classes de la société sous le rapport de l'alimentation. Nous pourrions montrer, par exemple, que la consommation sériaire, qui est celle indiquée par les goûts dont les variétés et les nuances sont si nombreuses, est en même temps la plus économique, puisqu'elle sera la plus conforme à la production qui suit elle-même la loi sériaire et se différencie comme les Groupes des Séries diverses qui s'y appliquent. Nous avons précédemment reconnu qu'il fallait que les Groupes fussent nombreux, les Séries compactes, puisque c'est là une des conditions essentielles de la régularité, de la perfection des combinaisons passionnelles. Or le grand nombre des Groupes, la compacité des Séries impliquent nécessairement une production très-variée; il faut donc qu'il y ait variété correspondante dans les goûts, dans les besoins, pour que la consommation soit régulière et puisse être satisfaite. Il est évident que si cette variété de goûts n'existait pas, l'équilibre entre la production et la consommation se romprait, certains produits seraient trop demandés et l'on ne pourrait satisfaire à toutes les exigences; d'autres ne le seraient pas assez et constitueraient le travail en perte. Ainsi c'est une nécessité, puisque l'application du système sériaire au travail a pour résultat une production variée, c'est, disons-nous, une nécessité que la consommation prenne aussi ce caractère, que les appétits se nuancent, se différencient dans une même proportion; autrement la consommation deviendrait ruineuse.

Mais on conçoit sans difficulté qu'une telle manière de consommer sera à la convenance de tout le monde, car rien n'est plus selon les désirs, les penchants que la nature a mis en nous que d'avoir à choisir dans une

grande variété de produits. C'est, au reste, une chose forcée là où les goûts de consommation dirigent la production, là où tout le système de travail productif est déterminé par les attractions, distribué, mesuré par les spécialités et les proportions de ces attractions. — Mais quelle que soit la cause de ce fait, ce qu'il nous importe ici de remarquer, c'est qu'il constitue un avantage matériel des plus réels, des plus positifs; car on trouve en lui agrément et garantie de santé; — agrément, cela est incontestable; garantie de santé, c'est ce qu'on peut aisément admettre en réfléchissant que la variété est en toute chose une exigence manifeste de notre organisme, et conséquemment aussi une des conditions nécessaires de l'équilibre des forces qui agissent en lui. Personne ne niera qu'une nourriture variée et réglée par les tendances libres du goût ne soit en convenance beaucoup plus parfaite avec l'économie animale de l'homme qu'une nourriture qui est constamment la même.

Avantages moraux et intellectuels du régime Phalanstérien.

Nous venons de passer en revue quelques-uns des principaux avantages d'ordre matériel que réalisera le régime phalanstérien. Nous croyons qu'ils sont assez remarquables, assez saillants pour faire comprendre l'intérêt que chacun aura à la conservation de cet ordre de choses. Quiconque aura joui quelque temps de pareils avantages sera peu disposé sans doute à en faire le sacrifice, et s'il ne faut, pour les conserver, qu'être juste

en partage des richesses, que consentir les droits proportionnels du *capital*, du *travail* et du *talent*, on peut être assuré d'avance de leur conservation, car qui donc pourrait s'opposer à une chose si parfaitement concordante avec ses propres intérêts? — Mais quelles ne seront pas, nous le demandons, les garanties de bonnes dispositions, si aux motifs que nous venons d'examiner s'en joignent d'autres encore?

Or il est certain que si le régime phalanstérien a pouvoir de si bien satisfaire les intérêts matériels, il n'est pas moins habile à remplir les désirs du cœur. Là les affections seront aussi nombreuses qu'elles le sont peu dans notre société. A la défiance, à l'envie qui règnent aujourd'hui entre les différentes classes succéderont les sentiments d'une confiance et d'une bienveillance générales. — Sans doute on ne fera ni de cette niaise et ridicule sentimentalité que prêchent certains moralistes, ni de cette fraternité farouche et sévère comme l'entendent les républicains. Liés par des intérêts corporatifs, par des affinités de goûts et de caractères, les individus s'aimeront franchement, librement, sans esprit de sacrifice ni de devoir; — chacun, sans doute, n'aimera pas tous ses semblables, tous ses co-sociétaires d'un même amour, d'une affection pareille, égale; rien ne serait plus contraire aux combinaisons que Dieu a voulues; car s'il en était ainsi, comment dans une foule de circonstances ces combinaisons seraient-elles déterminées, pourraient-elles s'opérer? Il y a des caractères en types identiques et en types contrastés, et de ces caractères les uns aux autres les attractions ont mille degrés divers. C'est dans le libre exercice de ces attractions que les liens s'établissent, se croisent, et font de toute réunion sociétaire une masse unie et cimentée par des sentiments réels d'affection.

Toute autre manière de lier les hommes les uns aux autres est essentiellement artificielle et conséquemment peu solide.

Pour qui a compris la Théorie de Fourier dans son application au travail, à l'industrie, il est de toute évidence qu'elle s'accorde parfaitement avec le jeu libre de toutes les affinités caractérielles, et que là où elle sera pratiquée les ralliements par conformité de caractère s'opéreront avec la plus grande facilité. D'un autre côté, il n'est pas moins évident qu'en facilitant le rapprochement, l'alliance des individus chez qui existent des penchants industriels identiques, elle développe également en eux des affections réciproques d'autant plus vives, d'autant plus grandes qu'ils mettent un plus grand intérêt à soutenir leurs prétentions communes contre des Groupes rivaux. Cette Théorie est donc admirablement propre à établir parmi les hommes le règne de la bienveillance et de l'affection. Que si l'on craignait que les rivalités sur lesquelles elle spécule pour la formation régulière des Séries ne rendissent ce résultat impossible, nous ferions remarquer qu'avec les courtes séances, l'engrenage des Séries ou la migration continuelle des individus dans une foule de Groupes différents, les rivalités ne sont jamais qu'instantanées, passagères, et disparaissent souvent pour faire place le moment d'après au ralliement passionnel des individus réunis dans un même Groupe, partageant les mêmes travaux, soutenant les mêmes intérêts, les mêmes intrigues.

Or de telles dispositions ne laissent point à redouter que les rivalités dégénèrent en jalousies sérieuses, en sentiments hostiles, en haines. Si cela a si fréquemment lieu aujourd'hui, la cause en est dans la constance, dans la continuité des mêmes rivalités, dans cette solité de

métiers, de fonctions, qui oppose un individu toute sa vie à un autre individu ; il est aisé alors de concevoir que la rivalité dégénère en haine quand bien même encore l'opposition évidente des intérêts ne serait pas là pour aider, favoriser cette dégénérescence. Mais en régime harmonien, où les rivalités ne dureront jamais que quelques instants, quelques heures, où d'autre part elles n'auront rien d'individuel, puisqu'elles s'exerceront entre des Groupes, et où encore, différence importante, elles seront toujours plus ou moins absorbées dans un intérêt commun supérieur, celui de la Série, il est bien impossible qu'elles conduisent aux mêmes résultats qu'en régime morcelé.

L'absorption des rivalités des Groupes dans un intérêt supérieur est un fait dont nous n'avons pas eu occasion encore de parler ; essayons en quelques mots de le faire comprendre.

Les Groupes sont en lutte de fonctions dans une même Série, parce qu'ils s'exercent sur des nuances peu tranchées, et que chaque Groupe a individuellement pour but de donner plus de valeur, d'importance, de prix à la nuance qu'il exerce. Mais la Série à laquelle il appartient est elle-même en rivalité avec d'autres Séries qui l'obligent à donner à l'ensemble de son travail le plus de perfection possible, car c'est cette perfection qui fera son importance, sa valeur, son mérite, et mesurera la part qui doit lui revenir des bénéfices sociaux. Or comme la part des Groupes d'une Série est forcément proportionnelle à celle qu'obtient la Série elle-même, il s'ensuit d'une manière évidente que chaque Groupe a individuellement intérêt à ce que la Série exécute bien son travail, ou, ce qui revient au même, à ce qu'aucun des Groupes avec lesquels il est en rivalité ne néglige son

travail. Il est donc bien vrai, bien exact de dire que les rivalités des Groupes sont absorbées par un intérêt commun supérieur. De même les rivalités des Séries d'espèce sont absorbées dans l'intérêt commun des Séries de genre, les rivalités de celles-ci dans l'intérêt commun des Séries d'ordre, — et ainsi en montant l'échelle jusqu'à la Phalange dont l'intérêt absorbe toutes les rivalités.

Alors qu'après quelque temps de vie phalanstérienne le même ton se sera étendu à toute la société, il n'y aura plus de classes proprement dites; leur fusion aura été opérée; il ne restera plus que des inégalités de fortune. Or nous savons que si les classes riches communiquent le moins possible avec les classes pauvres, si elles n'ont avec celles-ci que des relations forcées, c'est moins, beaucoup moins par préjugés de fortune qu'à cause du ton et des manières de ces classes dont les habitudes peu polies et le défaut d'éducation les repoussent, les éloignent. Que ce vice disparaisse, car c'est un vice, n'en déplaise aux amis du peuple, et le préjugé de fortune aura lui-même bientôt disparu, et le riche ne fera plus difficulté d'établir des relations avec le pauvre, avec l'homme sans fortune; loin de là, il recherchera ses relations, elles lui deviendront agréables, heureuses lorsqu'il trouvera dans celui-ci des goûts conformes aux siens, qu'il aura en lui un coopérateur zélé, enthousiaste, dévoué à l'œuvre qu'il affectionne lui-même.

Ne voyons-nous pas aujourd'hui, dans les intrigues politiques, le riche faire de la popularité, se rapprocher du peuple, se mettre en contact avec lui, lui montrer souvent une affabilité pareille à celle qu'il a pour ses propres amis, et pourtant que de fois sa délicatesse n'est-elle pas blessée par ce contact! Il faut donc que l'esprit de

cabale soit bien puissant pour opérer un tel rapprochement. — Or cet esprit, le régime sociétaire, bien loin de le comprimer, lui laissera tout son essor ; seulement il lui donnera une application différente de celle que lui donne la politique merveilleusement entendue à fausser l'emploi des passions de l'homme, à les faire agir en mode subversif. Mais on peut voir par là combien le régime harmonien sera favorable au ralliement des différentes classes de la société, quel libre cours il donnera aux passions affectives, quels beaux et nombreux accords pourront en naître.

Ce régime ne servira donc pas moins les affections du cœur que les besoins matériels du corps. Disons aussi comment l'esprit y trouvera les jouissances auxquelles il aspire, comment cet ordre précieux satisfera aux plus nobles tendances de l'intelligence, comment il remplira le désir d'ordre, de combinaison, d'UNITÉ qui est le besoin des grandes âmes.

Certes, rien n'est plus triste aujourd'hui que de voir dans quel asservissement sont tenues la plupart des intelligences. Nous avons déjà eu occasion de le faire remarquer en parlant de l'enseignement harmonien. L'établissement du régime sociétaire sera l'ère de leur affranchissement ; — du jour où l'homme aura mis le pied sur cette terre promise, il aura véritablement conquis sa liberté ; sa pensée aura cessé d'être enchaînée ; elle ira à toutes les choses vers lesquelles elle se sent attirée, s'ouvrira toutes les routes qu'il lui plaira de parcourir, et n'aura d'autre frein que les limites de sa propre puissance. — Et dans cet essor libre des facultés de son intelligence, qui est déjà en lui-même une jouissance si vraie, si positive, l'homme trouvera encore profit et gloire ; car les œuvres de sa pensée serviront à

la société qui se reconnaîtra de tous ses services par des récompenses pécuniaires et honorifiques.

C'est une des propriétés de l'Harmonie de cumuler les avantages, à l'inverse du régime morcelé qui cumule, assemble les inconvénients, les disgrâces. — Dans l'état actuel de la société le savant, qui après de longues veilles, de dures privations, apporte au monde une découverte importante, n'obtient souvent pour toute récompense que le dédain et la calomnie ; il est persiflé, bafoué, crucifié, et c'est quand à force d'outrages on l'a conduit dans la tombe, à travers toutes les tristesses et toutes les douleurs du génie méconnu, qu'on reconnaît la valeur de son idée, qu'on la prône, qu'on la glorifie. Voilà ce que fait la société dans laquelle nous vivons, et il est des hommes assez aveugles ou d'assez mauvaise foi pour en exalter, pour en vanter la justice et les perfections.

En régime sociétaire, l'homme qui sera porté vers l'étude des sciences et se sentira le génie des découvertes n'aura point à s'imposer de longues privations pour continuer ses recherches et poursuivre le développement de quelque idée féconde. Là chacun trouve à sa disposition tous les moyens désirables d'étude, et dans des travaux qui font diversion à celles-ci, qui le reposent de ses occupations intellectuelles, des moyens assurés de bien-être et de noble existence ; et quand vient le jour où il a atteint son but, où il croit son idée suffisamment élaborée et bonne à livrer au monde, il a l'assurance d'être entendu, d'être écouté et jugé par des personnes compétentes et toujours intéressées à donner à sa découverte une juste valeur. Si cette découverte est réelle et mérite une récompense, celle-ci sera toujours payée à l'auteur en considération, en distinction et en argent ; car en Harmonie on n'aura pas les habitudes de la civi-

lisation où l'on fait ouvertement fi de l'argent qu'en secret on aime presque seul, ou pour lequel du moins on a une dévotion beaucoup plus fervente que pour la gloire. En régime d'Harmonie chacun travaille pour l'un et l'autre, et tout service éminent rendu à la société rapporte tout à la fois gloire et profit.

Tout ce système d'avantages et de justice est la conséquence directe de l'application de la méthode sériaire au travail, à l'INDUSTRIE PRODUCTIVE, en comprenant dans cette expression, ainsi que nous l'avons toujours fait, toutes les branches de travail dans lesquelles l'homme exerce utilement son activité. C'est la propriété essentielle des Séries de constituer pour chacun la liberté la plus entière et d'intéresser tout le monde à la plus rigoureuse justice envers chacun. Pour qui a senti, compris tout ce qu'il y a en elles de puissance de réalisation, rien ne surprend, rien n'étonne des prodigieux résultats annoncés par Fourier. Il est évident que l'imagination la plus brillante, la plus grandiose dans ses conceptions ne saurait s'élever aux merveilleuses conséquences qui se déduisent naturellement de l'application du système des Séries industrielles à l'ordre social, — et véritablement, si ce système est juste, s'il est l'ordre voulu par Dieu, pourquoi n'aurait-il pas tous ces grands et magnifiques résultats, pourquoi ne ferait-il pas régner sur la terre la richesse et toutes ses splendeurs; — pourquoi n'y établirait-il pas le règne de la justice, le règne du bonheur, le règne de l'UNITÉ et de toutes ses merveilles, de l'UNITÉ, passion des grandes âmes, qui résume en elle seule tous les ordres de choses bonnes, grandes et justes; — pourquoi ne le ferait-il pas? La réalité voulue par Dieu ne doit-elle pas être cent fois plus belle que les plus beaux romans de notre imagination?

On voit ainsi par tout ce qui précède combien la pratique du régime sériaire devra puissamment attacher tous ceux qui en auront vu les premiers effets et pourront pressentir la plupart de ses résultats à venir ; combien chacun devra mettre de prix à sa conservation, être favorablement disposé à faire tout ce qui dépendra de lui pour empêcher qu'une fois établi, rien ne vienne en troubler ou compromettre le précieux mécanisme. On peut donc être assuré d'avance que, grâce à ce concours universel d'intentions favorables, la répartition des bénéfices sociaux, question si grave, si épineuse en apparence, ne présentera aucune difficulté sérieuse ; que, dût même la règle appliquée dans cette circonstance ne pas satisfaire pleinement à toutes les conditions d'une justice rigoureuse, il n'est pas un membre de l'Association qui ne reculât devant l'idée de trouver dans cette imperfection le motif de quelque fâcheux débat. On s'en remettrait au temps du soin de donner sur cette question des lumières plus précises et plus complètes ; — mais disons qu'aucune erreur importante ne peut être commise à cet égard ; car, ainsi que nous le verrons, la justesse de la règle de répartition est essentiellement subordonnée à la régularité du classement des Séries, et là où l'on sera parvenu à établir un classement aussi régulier que possible, la répartition se fera avec toute l'équité, toute la justice désirables.

SECTION CINQUIÈME.

De la répartition des produits de l'industrie.

Conditions générales de justice en répartition.

Nous savons que les grands avantages du régime phalanstérien doivent avoir pour effet naturel d'opérer le ralliement de toutes les volontés; si bien qu'à défaut même d'une règle de répartition capable d'accorder tous les intérêts, de concilier toutes les prétentions, ce ralliement suffirait à lui seul pour établir cet accord et prévenir tout débat fâcheux. Mais nous avons dit que cette règle existait, qu'elle pouvait être appliquée avec toutes les chances désirables de succès; nous aurons donc deux garanties pour une. C'est ainsi qu'en agit toujours l'ordre vrai ou combiné; là où l'ordre faux, incohérent, met deux obstacles, deux causes de chute, le premier met constamment deux moyens de succès.

En régime morcelé, la société est pauvre, dénuée; elle ne produit point assez pour satisfaire aux besoins de

tous ; son luxe est un faste individuel réservé seulement à quelques rares privilégiés dont le bonheur ne semble contraster avec les privations du grand nombre que pour les lui rendre plus dures, les lui faire mieux sentir. Aussi, dans de telles conditions, bien loin qu'il y ait disposition des esprits à l'accord, ce n'est partout qu'envies, que jalousies, que haines, partout état flagrant de division et de lutte. Ajoutez encore que dans ces mêmes conditions la Société ne sait ni ne peut répartir équitablement le peu qu'elle produit ; la justice, à cet égard comme à bien d'autres, y est radicalement impossible. L'arbitraire est une des fatalités de ce régime. La guerre y étant constituée dans le travail, il faut qu'elle règne encore dans la répartition des bénéfices ; il faut que le capitaliste et l'homme de travail s'exploitent à l'envi l'un l'autre. Nulle mesure, quelque bien combinée qu'on la conçoive, ne saurait empêcher qu'il en fût ainsi, parce que c'est là un effet obligé de la forme constitutive de la Société, ou, d'une manière plus expresse et plus positive, du morcellement qui lui sert de base. Il n'est, pour prévenir, pour empêcher ce résultat, qu'un moyen ; c'est de substituer l'Association au morcellement, le régime sociétaire au régime incohérent et foncièrement anarchique dans lequel nous vivons.

En régime sociétaire, par cela que les forces sont combinées, le sol unitairement exploité, la production est immense et répond à tous les besoins ; par cela qu'on y consomme en grandes réunions, toutes les classes participent aux grands avantages de l'industrie, à l'aisance, au luxe. Nul n'y éprouve de privations et tous peuvent aspirer à la grande fortune avec l'espoir de s'y élever, parce que là l'intelligence, le talent y jouissent de tous leurs droits, et qu'il y a toujours de grandes récom-

penses assurées aux grands services rendus à la Société. On conçoit que dans un tel état de choses il n'y ait plus toutes ces envies, toutes ces haines, toutes ces divisions qu'engendre la misère civilisée, qu'il y ait au contraire disposition parfaite des individus à s'entendre, à s'accorder, qu'il y ait convergence, harmonie de volontés.

Or là encore la juste répartition de la richesse sociale, impossible en régime morcelé, devient d'une application facile et régulière. Tous les moyens de production y sont mesurés, comptés, appréciés à leur valeur exacte; les droits de chacun y sont nettement déterminés; ils sont clairs, évidents, précis, et indiquent de la manière la plus rigoureuse le partage des bénéfices sociaux; on ne peut plus ni tromper ni être trompé; tout moyen d'exploitation a complétement disparu. L'ordre, la combinaison règnent dans le travail, la justice dans la répartition; une règle existe qui satisfait à toutes les exigences, à toutes les prétentions, à tous les droits.

C'est à faire connaître cette règle que nous allons maintenant nous appliquer. — On va voir comment elle n'est autre chose que l'application de la distribution sériaire introduite dans le travail, à la répartition de la production, ou du moins on verra qu'elle ressort de ce fait comme une conséquence de son principe; que, par cela seul que les travailleurs fonctionnent en Groupes et en Séries de Groupes, il y a pour eux, mais pour eux seuls, une règle de répartition évidente, forcée, qui est la justice, l'équité même.

Fourier comprend tous nos moyens de production dans les trois catégories du *capital*, du *travail* et du *talent*. Et en effet, qu'on examine, et l'on verra qu'il n'est pas une seule de nos facultés qui n'appartienne à l'une quelconque de ces trois divisions. Tout ce qui est

terre, atelier, instrument, en un mot, moyen matériel d'action, ou tout ce qui représente ces moyens, rentre dans le *capital;* tout ce qui est emploi, exercice des facultés inhérentes à l'individu, est *travail;* tout ce qui est emploi supérieur de ces mêmes facultés constitue le *talent,* c'est-à-dire que celui-ci s'entend de l'habileté dans le travail ou dans la direction du travail.

Qu'on cherche hors de là, il n'y a plus rien qui intervienne d'une manière active dans la production; ce sont donc bien là toutes nos facultés productives. Or, comme les droits de chacun à la consommation, à la richesse sociale, ne peuvent avoir pour base, pour raison, que l'emploi même de ces facultés, la règle de fixation de ces droits, comme on le comprend sans peine, est tout entière dans la détermination de la part proportionnelle pour laquelle chacune d'elles a concouru à la production; c'est-à-dire qu'étant donnée une masse de produits, ou leur représentation, à répartir entre un nombre donné d'individus, cette répartition ne peut être juste qu'autant qu'elle se règle sur la part que chacun de ces individus a prise à la création de ces produits par son *capital,* s'il en a fourni, par son *travail,* s'il a travaillé, par son *talent,* s'il a été plus habile que le plus grand nombre de ses coopérateurs; de sorte qu'à vrai dire la répartition doit s'opérer entre le *capital,* le *travail* et le *talent* représentant les individus dans toutes leurs facultés de production, et conséquemment dans tous leurs droits à la consommation.

Il résulte de là que la question qu'il importe réellement de résoudre est celle de savoir comment on peut apprécier le concours de chaque individu à la production, en tant qu'il y prend part comme capitaliste, travailleur ou homme de talent, soit qu'il n'ait qu'un ou

deux de ces titres ; soit qu'il les réunisse tous les trois.

Or, pour arriver à faire cette appréciation, il est de toute nécessité que le capital, le travail et le talent soient soumis à une action combinée, régulière, unitaire ; alors seulement il devient possible de déterminer leur valeur et de régler leurs prétentions respectives. Mais alors que tout est désordre, confusion dans leur action, alors surtout que les intérêts qu'ils représentent sont en lutte flagrante, et font de continuels efforts pour se superposer les uns aux autres, toute tentative faite en vue d'apprécier, de juger leur concours, est sans résultat utile, parce que là, ainsi qu'on le conçoit sans peine, les données d'une appréciation régulière manquent complétement, ces données ne pouvant réellement se trouver que là au contraire où il y a ordre, là où il y a combinaison, convergence des forces dont il faut comparer, mesurer, juger l'action. Partout ailleurs on est livré à l'arbitraire, au hasard.

Aussi, voyez comment les choses se passent à cet égard en régime morcelé, où la convergence des forces productives n'est qu'un fait exceptionnel, qu'un accident en quelque sorte. Certes, on ne peut nier que la répartition des produits de l'industrie n'y soit abandonnée à l'arbitraire le plus complet. Rien n'est fixe, positif, assuré ; les circonstances décident en souveraines des droits de chacun. Alors qu'elles sont en faveur du capitaliste, le travailleur et l'homme de talent sont exploités et ne reçoivent des bénéfices réalisés que la part qu'on ne peut absolument pas leur enlever. Quand au contraire ce sont ces derniers qui ont les avantages de la position, ce qui arrive plus rarement, le capitaliste subit à son tour la loi de ses adversaires, et ne retire plus de son capital qu'un mince intérêt, heureux souvent lors-

que, engagé dans une entreprise qu'il ne peut abandonner, on ne lui fait pas de plus dures conditions encore.

Telle est la manière évidente, incontestable, dont se règlent en régime morcelé les droits du *capital*, du *travail* et du *talent*; c'est-à-dire, qu'ils se rançonnent, se spolient tour à tour suivant les circonstances, ou, si l'on aime mieux, suivant les mouvements irréguliers de la concurrence. Et, si l'on veut y réfléchir, on comprendra que c'est un résultat forcé, inévitable, dans un ordre de choses où l'incohérence est le fait caractéristique de l'action des forces productives, où conséquemment il n'existe aucun moyen régulier de déterminer leur concours respectif à la production, détermination sans laquelle il n'est point de fixation juste des droits, sans laquelle conséquemment on ne peut arriver à une répartition équitable des produits de l'industrie.

Ainsi, la répartition juste, équitable de la richesse sociale, manifestement impossible en régime morcelé, ne peut avoir lieu que dans un ordre de choses où les forces productives seront soumises à une action concordante, unitaire, c'est-à-dire qu'elle n'est possible qu'en régime sociétaire ou combiné.

On conçoit que si les intérêts que représentent ces différentes forces ne cessaient point de se faire la guerre, on essaierait vainement de concilier les prétentions de ces dernières, de régler leurs droits; les intérêts s'insurgeraient contre toute règle établie, s'opposeraient constamment à son application. Il faut donc que l'unité d'action des forces productives, à laquelle le régime sociétaire doit nous conduire, ait pour premier résultat l'accord des intérêts qui correspondent à ces forces. C'est aussi ce qui a lieu; et, en effet, il n'est personne qui ne sente et ne comprenne parfaitement que s'il est un moyen

assuré de donner à la production tout l'accroissement dont elle est susceptible, ce moyen ne peut être que la combinaison des forces productives entraînant leur action unitaire. Or, si maintenant chacun, dans la vue de ses intérêts particuliers, doit spéculer sur un état de choses dans lequel il ait le plus de chances possibles d'arriver au bien-être, à la fortune, il est évident que cet état étant celui dont nous venons de parler, tous les intérêts particuliers viennent ici se confondre dans un seul et même intérêt, qui est l'existence et la conservation du régime le plus capable de remplir nos désirs et nos espérances de fortune. Les intérêts sont donc manifestement ralliés par l'unité d'action des forces productives, puisque aussi bien c'est par elle que chacun de nous se trouvera placé dans les conditions les plus conformes à ses besoins, les plus favorables à son bien-être matériel; nous pourrions ajouter aux jouissances morales et intellectuelles qu'il envie. Mais d'ailleurs nous savons que tel sera l'effet du régime sociétaire, et ce serait inutilement sortir de la question spéciale que nous traitons.

Mais si chacun a intérêt au maintien de l'action unitaire des forces productives, comme cette unité serait infailliblement détruite par l'injustice, ou, ce qui revient au même, par l'arbitraire en répartition des produits de l'industrie, chacun doit désirer, vouloir qu'on détermine d'une manière aussi exacte que possible les droits respectifs du *capital,* du *travail* et du *talent,* afin qu'aucune de ces facultés n'étant lésée dans ses intérêts ne puisse troubler, entraver l'unité de l'action industrielle. Il est inutile de faire remarquer que ce désir, cette volonté, qui sont l'une des conditions essentielles de l'accord en répartition, et partant de l'établissement

d'une règle fixe, ne peuvent exister en régime morcelé, où l'unité d'action n'existe pas. Nous voyons donc encore ici comment la détermination des droits du *capital*, du *travail* et du *talent* est chose actuellement impossible, puisqu'elle ne peut être dans la volonté de personne, cette volonté étant le résultat de la convergence préalable des forces productives.

Du jour où les volontés individuelles seront ainsi concordantes, toute difficulté aura disparu. La question de la répartition sera en quelque façon résolue ; car la détermination des droits, dût-elle manquer d'abord d'exactitude, ce qui est très-possible, comme on comprend, rien ne sera plus aisé que de la modifier, de la rectifier, tous s'y prêtant par désir, par intérêt. Aussi sommes-nous assurés que quelques années d'expérience suffiront pleinement pour que toute Association régulièrement formée arrive à une détermination rigoureuse des droits respectifs du *capital*, du *travail* et du *talent*.

Mais voyons comment on y procédera.

De la fixation des droits respectifs du capital, du travail et du talent.

En régime sociétaire il n'y a plus, comme nous savons, ni salarié, ni capitaliste faisant valoir individuellement son argent, ni propriétaire cultivant lui-même son champ. C'est une masse d'individus ayant son grand domaine actionnairement constitué, et l'exploitant, pour le plus grand avantage de tous, par une combinaison régulière de tous les moyens dont elle dispose, capitaux,

forces physiques, intelligence, talent, appliqués sur ce domaine aux mille travaux du ménage, de la culture, de l'industrie manufacturière, de la science, de l'administration, etc. Tout ce qui est produit au sein de cette réunion associée et sert dans des proportions variées au bien-être de ses membres, compose une seule masse de richesse.

Ainsi, avant qu'il y ait revenu individuel, il y a revenu social; car c'est par la répartition de celui-ci que se forme le premier, ce qui oblige, comme on voit, à un inventaire régulier et complet de la somme entière des produits réalisés par l'Association. Aujourd'hui rien de pareil n'a lieu; aussi est-ce à tort que les économistes parlent de richesse sociale; il n'y a que des richesses individuelles. Dans aucune circonstance ce qui revient à un individu n'a fait partie d'une masse sociale, comme sera par exemple le revenu d'une Phalange.

Voici la différence : aujourd'hui chacun a sa terre, son capital, son atelier séparés; chacun travaille isolément, emploie ses forces, son talent à une œuvre individuelle, et se fait lui-même son revenu par marché, par échange avec des voisins qui agissent comme lui; partant, point de revenu social, point de richesse sociale. En régime phalanstérien, la terre cultivée est le domaine de la Phalange; ce sont ses capitaux avec lesquels on travaille; ce sont ses ateliers dans lesquels on travaille, et c'est en Groupes et en Séries engrenées, c'est-à-dire en combinaison sociétaire, que les individus qui en font partie emploient leurs forces, leurs talents. Aussi font-ils d'abord le revenu de la Phalange avant de faire le leur. Et ce n'est plus par la voie de l'échange ou du marché individuel que ce revenu leur arrive; ils l'obtiennent par une répartition du revenu social, faite

au prorata des capitaux engagés par chacun d'eux dans le domaine sociétaire, et de la part qu'ils ont prise à la production comme travailleurs et gens de talent.

De là, comme on prévoit, une première division du revenu social en trois parts : une affectée au service des intérêts du capital, une autre à la rétribution du travail, la troisième répartie en primes au talent. — Quelle règle de proportion suivra-t-on dans la fixation de ces parties ? C'est ce que nous ne saurions dire ; mais ce dont nous sommes certains, c'est que l'expérience aura bientôt résolu cette question, et qu'après quelque temps de régime phalanstérien on aura des données suffisantes pour connaître, d'une manière du moins très-approximative, la proportion qui doit régler ces trois parts. Le capital aura-t-il 4/12, le travail 5/12, le talent 3/12 ? — Ou bien le travail 3/6, le capital 2/6 et le talent 1/6 ? — Lorsque Fourier s'est servi de ces chiffres, il n'a pas eu, on le pense bien, la prétention d'établir la règle qu'on devra suivre ; ce n'est là qu'une supposition qu'il a employée dans le but unique de donner plus de clarté et de précision à la série de ses déductions. Il n'importe que l'une ou l'autre de ces proportions soit adoptée ou ne le soit pas ; celle-là sera suivie qu'on croira la plus juste, la plus équitable, et, nous le répétons, il ne saurait falloir une longue pratique du régime sociétaire pour que la population phalanstérienne ait sur cette question toutes les lumières désirables et puisse se déterminer en parfaite connaissance de cause.

Mais ce qu'il importe d'établir, c'est que la règle regardée comme la plus juste, s'approchant le plus de l'équité, sera bien évidemment celle que l'on adoptera. Or voici ce que nous disons : travailleurs et capitalistes auront encore ou n'auront plus intérêt à se tromper. Si l'on

suppose que cet intérêt, bien manifestement existant aujourd'hui, ait fait place à un intérêt contraire, c'est-à-dire qu'il y ait avantage évident, nettement senti pour les uns et les autres, à se traiter avec bonne foi, avec loyauté et justice, il n'y a plus à craindre qu'ils cherchent à s'exploiter, comme ils le font actuellement, et la mesure reconnue la plus juste, la plus conforme aux droits de chacun, sera en toute certitude la mesure adoptée. Il n'y aurait que le cas d'erreur involontaire de la part de la masse qui pût empêcher qu'il en fût ainsi. Mais là où l'intérêt concorde avec la vérité, il est bien difficile que celle-ci ne soit pas bientôt connue, quand du reste tout concourt d'autre part à la faire connaître. Dans de telles circonstances, l'erreur, l'erreur surtout acceptée par le grand nombre, serait un phénomène en quelque sorte impossible.

Capitalistes et travailleurs auront intérêt à la justice, et cela dès le début de l'Association. Imaginez en effet une Phalange établie et réalisant tous les avantages d'économie et de production qui doivent nécessairement résulter de son action unitaire; il est évident que capitalistes et travailleurs sont indispensables à son existence. Or maintenant, si le capital n'obtenait point la rétribution à laquelle, dans la conscience de tous, il a droit de prétendre, il se retirerait, et la Phalange tomberait. Même chose arriverait si c'était envers le travail que cette injustice fût commise. De là évidemment la lésion des intérêts communs des capitalistes et des travailleurs; car les uns et les autres perdraient à l'instant même tous les avantages les plus positifs de la vie phalanstérienne. On voit par là que leur intérêt est réellement dans la justice la plus rigoureuse.

On objectera peut-être que cette lésion, quoique évi-

dente et sensible, pourrait néanmoins n'être pas assez forte pour déterminer la retraite de ceux qui l'éprouveraient. Montrons que, quelque faible qu'elle fût, elle suffirait encore à nuire aux intérêts de ceux qui auraient eu l'injustice de la vouloir. Et en effet, nous savons qu'en régime d'Harmonie le travail, organisé conformément à nos attractions passionnelles, est d'autant plus productif qu'il exerce sur nous un plus puissant attrait. Or cet attrait évidemment ne serait pas ce qu'il peut être si quelques travailleurs pouvaient apporter dans les Groupes industriels dont ils feraient partie le sentiment d'une injustice quelconque commise à leur égard par leurs coopérateurs. Il n'y aurait pas plaisir, satisfaction pleine et entière au cœur de tous, et comme aussi bien il y a toujours en toute réunion une influence très-directe des individus les uns sur les autres, l'effet inévitable de cette injustice serait de refroidir l'ardeur des travailleurs, de ralentir leur activité, et d'amener par suite une diminution plus ou moins considérable de la production générale dans laquelle se concentrent tous les intérêts; de telle sorte que, pour une lésion qui leur aurait fort peu profité, capitalistes ou travailleurs auraient imprudemment réduit la somme des bénéfices auxquels ils participent. Dites à présent si, avec la conscience de toutes ces choses, les membres de l'Association phalanstérienne pourront être portés le moins du monde à l'injustice, s'il pourra entrer dans le désir, dans la volonté d'aucun d'eux, de faire prévaloir les intérêts du capital aux dépens de ceux du travail, ou réciproquement.

D'ailleurs, en régime phalanstérien les intérêts du même individu seront communément disséminés dans les trois catégories que nous établissons ici, et tendront

ainsi à se faire réciproquement équilibre. D'abord tout capitaliste sera travailleur ; nous avons dit comment les classes les plus opulentes devaient être attirées au travail. D'un autre côte, les ouvriers qui aujourd'hui n'ont que leurs bras et ne trouvent pas toujours une existence assurée dans leur emploi, auront mille moyens de faire des épargnes et de les placer en actions sur la Phalange, ce qu'ils feront d'autant plus volontiers qu'on pourra établir une classe particulière d'actions portant de forts intérêts, uniquement réservées à leurs épargnes.

On peut donc prévoir un jour où la propriété aura été généralisée, où conséquemment la plupart des membres de l'Association seront capitalistes et travailleurs, c'est-à-dire intéressés à ce que les droits du *capital* et du *travail* soient également reconnus et garantis. Et maintenant, si nous remarquons qu'il n'est pas d'homme, si peu favorisé qu'il soit de la nature, qui n'ait quelque habileté spéciale et ne puisse occuper un rang plus ou moins distingué dans l'une quelconque des nombreuses fonctions d'industrie, d'art ou de science auxquelles il se livrera, on comprendra qu'une fois le travail régulièrement organisé, il se trouvera bien peu d'individus arrivés à l'âge adulte qui ne puisse prétendre à quelque lot de talent ; tous ou presque tous seront donc intéressés à ce qu'il soit fait au *talent* une part équitable.

Ainsi l'effet évident du régime que nous étudions sera de ne laisser personne ou presque personne étranger ou indifférent aux intérêts des trois catégories *capital*, *travail* et *talent*. Nous avons donc de grandes raisons de croire qu'on pourra aisément s'entendre sur la part respective qu'il convient de faire à chacune de ces catégories.

Ce premier partage une fois convenu, rien de plus

simple, de plus facile, comme on conçoit, que la répartition entre les différents intéressés, de la part qui revient au capital; car, dans la supposition même où l'on établirait plusieurs classes d'actions auxquelles seraient affectés des intérêts différents, tout se réduirait encore à une opération purement arithmétique qui ne peut présenter aucune sorte de difficulté.

Rien de plus simple, nous l'avons vu, que la répartition du lot attribué au capital, entre les différents actionnaires de *la Phalange*; des chiffres existent qui fixent, déterminent d'une manière rigoureuse, certaine, les droits de chacun des co-partageants. — Mais les droits du travail, ceux du talent, où trouverons-nous leur expression exacte? — Quels signes leur affecterons-nous qui puissent indiquer leur proportionnalité, fixer ainsi la part de chacun de ceux qui ont concouru à la production par leur travail et leur talent? — Pourrons-nous exprimer aussi ces droits par des chiffres? C'est ce qu'il convient d'examiner. Aussi bien il serait difficile de concevoir qu'on pût arriver, sans cela, à quelque chose de rigoureux, et par conséquent de pleinement juste?

Classement des Séries industrielles.

En y réfléchissant un peu, on reconnaît aisément qu'avec l'organisation sociétaire telle qu'elle résulte de la Théorie de Fourier, ce qui est aux mains de *la Phalange* ne peut régulièrement arriver aux mains des individus qu'en passant par celles des Séries, puis des Groupes. *La Phalange*, en possession du revenu social,

ne peut pas le distribuer directement aux individus; c'est d'abord entre les Séries qu'il faut que s'opère la distribution. Or cette première distribution ne peut être réglée que sur les droits de ces dernières; pour cela il faut connaître ces droits, d'où la nécessité de classer les Séries. Si elles avaient toutes des droits semblables, égaux, sans doute il serait inutile de faire cette classification; il suffirait de les compter. Mais toutes les branches du travail n'ont pas une égale importance, une même valeur; leurs droits ne sauraient donc être les mêmes.

Ainsi la première opération qu'exige la répartition des lots de travail et de talent est la classification des Séries industrielles.

Fourier en fait d'abord trois classes principales, qui sont :

1° Les Séries de *nécessité;*

2° Les Séries d'*utilité;*

3° Les Séries d'*agrément.*

Chacune de ces divisions se subdivise ensuite en différents degrés. — Mais comment juger une Série; comment déterminer la classe à laquelle elle appartient ! C'est ici qu'il faut faire usage de principes, de considérations, qui ne peuvent avoir de valeur et ne sont applicables qu'en régime sociétaire.

L'appréciation d'une Série industrielle a pour règle, pour base :

1° L'influence de cette Série comme moyen d'Harmonie;

2° Le nombre et l'étendue des causes de répugnance qu'elle présente;

3° Le nombre et la force des éléments d'attraction qu'elle renferme.

Elle doit être appréciée, jugée en *raison directe* de la première de ces considérations, en *raison mixte* de la seconde, et en *raison inverse* de la troisième. Cela veut dire, en d'autres termes, que toute Série qui contribue pour une grande part à l'établissement et au maintien des liens du mécanisme sociétaire, est une Série importante et doit être rangée dans la première classe, c'est-à-dire parmi les Séries de *nécessité*, quel que soit du reste l'attrait qu'elle présente. De même aussi il convient de classer parmi les Séries de *nécessité* toutes celles qui sont fortement entachées de répugnances, nonobstant leur peu d'importance comme ressort d'unité sociale, attendu qu'il faut ici contrebalancer l'inconvénient des répugnances par de grands avantages. Mais les Séries qui au contraire offrent de puissants et nombreux attraits, et qui, d'autre part, ne contribuent que d'une manière fort médiocre à l'unité du mécanisme sociétaire, évidemment doivent être rangées dans la troisième classe, dans la catégorie des Séries d'*agrément*. La classe d'*utilité*, comme on le devine sans peine, est celle des Séries qui présentent des caractères mixtes ou moyens entre les extrêmes que nous venons d'examiner.

Il est inutile de dire que ce n'est pas de prime abord que l'on arrivera à une application parfaite de cette règle. Quelques années s'écouleront avant qu'on parvienne à classer les Séries suivant les rapports exacts qu'elles présentent entre elles, envisagées sous les trois points de vues que nous venons de faire connaître ; car on ne jugera bien qu'après quelque temps déjà de pratique phalanstérienne les degrés réels d'attrait ou de répugnance des Séries, l'influence ou l'importance de chacune d'elles comme ressort de mécanique sociale, comme moyen d'établir et de maintenir l'accord et l'UNITÉ au

sein de l'Association. Toutefois le temps nécessaire pour atteindre à ce résultat ne saurait être fort long ; et lorsque pour la première fois on aura à s'entendre sur le classement des Séries, il est certain qu'on possédera déjà des données assez nombreuses pour permettre une classification capable de répondre aux premiers besoins de justice de la Phalange.

Le dernier fait par lequel l'Association clot tous ses travaux étant la répartition, celle-ci ne vient nécessairement qu'après qu'un essai plus ou moins complet du régime des Séries a eu lieu, alors que, durant toute une année, les membres de la Réunion sociétaire se sont exercés, en Groupes et en Séries de Groupes, aux mille fonctions du ménage, de la culture, de la fabrique, de la science, etc. Ainsi le système des Séries a été expérimenté quand arrive le moment d'en faire le classement ; on est donc déjà en mesure de les apprécier, de les juger, de savoir assez positivement à laquelle des trois catégories indiquées plus haut, chacune d'elles doit appartenir. Si les éléments de cette détermination ne sont pas alors aussi nombreux, aussi complets et aussi précis qu'il conviendrait, qui ne comprend qu'avec le temps il deviendra aisé de les multiplier et de s'entourer de toutes les lumières nécessaires à une solution régulière. L'expérience ne saurait faillir ; et la méthode ayant une valeur réelle, portant bien sur les rapports les plus essentiels, les plus importants des Séries entre elles, il est impossible qu'on ne parvienne pas d'une manière certaine, en suivant cette règle, à une classification rigoureuse de toutes les Séries de travail.

Nous aurions donc à examiner ici la question de savoir si c'est bien en raison composée des trois considérations que nous avons citées qu'il convient de juger les

Séries industrielles, d'apprécier leur mérite et leurs droits respectifs à la richesse; mais dans l'ordre des idées que nous développons, ce point ne saurait être douteux un seul instant. Pour quiconque a admis les principes et les bases que nous avons donnés à l'Association, il est de toute évidence que le jugement en raison directe de l'*influence mécanisante*, mixte des *répugnances*, et inverse des *attractions*, est le seul qui puisse conduire à une détermination exacte du mérite réel des Séries industrielles, du mérite sur lequel se doivent mesurer leurs droits en répartition des produits du travail sociétaire. Ainsi il n'y a point lieu à discuter cette question.

Nous avons dit que les catégories de *nécessité*, d'*utilité* et d'*agrément*, devaient se subdiviser en différents degrés. On pense bien que, sans pousser ces divisions à l'extrême, il est toutefois indispensable qu'elles soient nombreuses; autrement l'injustice serait flagrante. Il arriverait par exemple que des Séries d'importance très-différente seraient placées sur le même rang et rétribuées du même lot, ce qu'il importe d'éviter autant que possible, car rien ne serait contraire au mécanisme sériaire comme l'injustice. — Mais qu'on ne s'effraie pas des difficultés que pourrait offrir ce classement en nuances fonctionnelles; il est dans l'essence même de la méthode sériaire, et il se produira pour ainsi dire de lui-même aussitôt que cette méthode aura été appliquée; aussi n'aurons-nous plus en quelque façon qu'à le reconnaître, qu'à le constater.

Cette manière de classer les Séries industrielles amènera sans doute des résultats peu prévus et souvent contraires aux idées que l'on se fait aujourd'hui de l'importance comparative des différentes branches du travail. Mais ceci n'a rien qui doive surprendre; il est aisé

de comprendre qu'en régime morcelé où le travail n'est point organisé pour un but unitaire, il n'y a point lieu à estimer les différentes catégories de l'industrie pour leur part de concours à une UNITÉ d'action qui n'existe pas. De même encore, par cela que le travail n'y est point organisé en système attrayant, on ne peut y appliquer, en aucune circonstance, à l'estimation d'un travail quelconque, la raison inverse de la dose d'attraction. L'importance relative des différentes branches de travail ne peut donc pas être la même en régime morcelé qu'en régime d'Harmonie. — Ainsi il ne faut pas s'étonner de ce qu'il peut y avoir de contraire aux idées reçues dans ce que Fourier avance à ce sujet.

Certainement la culture des vergers est aujourd'hui considérée comme plus utile, à raison de ses produits, que la culture des fleurs; et s'il fallait déterminer le rang que ces cultures doivent occuper dans un classement général des travaux de production, on n'hésiterait pas à faire passer les vergers avant les fleurs.

En régime d'Harmonie, dit Fourier, le contraire aura lieu, — par la raison toute simple que le soin des vergers est plein d'attrait et d'agréments, et ne contribue que médiocrement à développer les liens du mécanisme sociétaire, qu'il ne concourt que pour une faible part à l'établissement de l'UNITÉ; tandis que la culture des fleurs, travail difficile, minutieux, exigeant beaucoup d'habileté et d'assiduité, offrira encore l'avantage de servir de moyen d'initiation à l'étude, à la science, et de répandre le charme et l'attrait sur tout le canton sociétaire, dont il rendra ainsi les occupations plus agréables et plus productives. La Série des fleuristes devra donc passer avant la Série des vergers, être mieux rétribuée que cette dernière.

C'est ainsi que l'Opéra, jugé aujourd'hui occupation frivole et de peu de valeur réelle, sera tout autrement apprécié en Harmonie; car il concourra d'une manière puissante à l'unité du mécanisme sociétaire, à titre de moyen d'éducation, de moyen de former les sens de l'enfant à la justesse, à la précision, de développer en lui le goût des beaux-arts. Aussi l'Opéra sera-t-il rangé parmi les Séries de *nécessité*, et rétribué comme une des fonctions les plus importantes de l'ordre Harmonien.

Telles sont en quelques mots les règles données par Fourier pour le classement des Séries industrielles. Nous ne pensons pas, redisons-le, qu'à l'aide de ces règles on puisse arriver d'emblée et dès le début du régime sociétaire à une classification rigoureuse; mais ce dont nous avons la conviction, c'est qu'elles sont un critérium exact dont l'application, successivement mieux entendue et plus facile, conduira à une détermination aussi parfaite que possible de l'importance relative des différentes branches du travail social, première condition de justice en répartition des lots du *travail* et du *talent*.

Quoi qu'il en soit du temps nécessaire pour arriver à ce terme, on conçoit que la classification des Séries industrielles une fois opérée, leur rétribution devient la chose du monde la plus simple, la plus aisée; ce n'est plus qu'une affaire de chiffres. Des nombres représentent la valeur relative des différentes Séries; il n'y a donc plus qu'à connaître le temps pendant lequel une Série quelconque a travaillé, et la somme approximative de forces qu'elle a employées, pour pouvoir établir de la manière la plus rigoureuse ce qui lui revient. Or le temps du travail est donné par le nombre d'heures que chaque sectaire a consacrées aux occupations spéciales de la Série,

et la somme de forces, par des chiffres exprimant les différences des forces individuelles. Les sectaires, étant d'âges et de sexes différents, peuvent être aisément divisés en plusieurs catégories indiquant, du moins d'une manière approximatixe, les différences de force corporelle, et partant la quantité de travail dont chacun est capable dans un temps donné. En combinant toutes ces valeurs on a l'expression exacte des droits des Séries à la richesse produite.

Le partage entre les Groupes d'une même Série se fait par des moyens analognes. Quant à la répartition entre les membres du Groupe, il convient de se rappeler que tout Groupe est une réunion hiérarchique où le talent, l'habileté acquise, classent les individus, et où conséquemment la valeur productive de chacun de ceux-ci doit avoir son expression dans le rang qu'il occupe, dans le grade qu'il a conquis. Cela étant, en estimant le temps de son travail dans le Groupe par son grade, on a le chiffre exact de la rétribution qui lui est due. On voit que de cette façon le talent reçoit déjà sa rétribution en même temps que le travail, puisque le grade d'un individu, en régime Harmonien du moins, correspond toujours à son talent.

La répartition équitable des lots du *travail* et du *talent* n'est donc pas une chose aussi difficile qu'on aurait pu le croire. Le grade de l'individu dans le Groupe; le rang du Groupe dans la Série; l'importance de la Série dans la Phalange, tels sont les éléments du problème. Or, là où la méthode sériaire aura son entière application, tous ces éléments, tous ces faits se produiront clairs, nets, précis; l'importance relative de chaque Série y sera aisément jugée, le rang de chaque Groupe facilement déterminé, le système des grades régulière-

ment établi. La règle de répartition sera ainsi tracée par les faits mêmes de l'organisation sociétaire.

Le mérite individuel facilement apprécié.

Garanties qui lui sont offertes.

Nous avons dit comment on parviendrait à donner à chaque Série son véritable rang, le rang qui lui est dû. On comprend que la classification des Groupes ne saurait offrir plus de difficultés que celle des Séries. Mais la hiérarchie dans le Groupe; mais la distribution des grades entre les individus qui composent ces Groupes, comment s'opérera-t-elle, et quelle garantie avons-nous de la justice qui doit y présider? Voilà sans doute ce qu'on ne manquera pas de nous demander.

Or voici ce que nous avons à répondre :

Dans le régime actuel rien n'est ordinaire sans doute comme de voir l'ignorance et la médiocrité usurper la place du véritable mérite. Il est un certain savoir-faire qui ne ressemble à rien moins qu'au talent, qui manque souvent à l'homme de talent, et à l'aide duquel l'homme qui ne sait rien, l'homme incapable arrive cependant aux rangs les plus élevés de la société. Mais, nous l'avons déjà dit bien des fois, on ne saurait conclure de ce qui se passe dans le monde où nous vivons à ce qui se passera dans le régime Harmonien. La seule manière de raisonner juste à cet égard, d'arriver à des inductions exactes, est de prendre presque en toutes choses le contrepied de ce que nous voyons. En effet, un système

qui s'appuie sur l'*action unitaire des forces individuelles*, sur le *libre essor des penchants*, et sur *la répartition proportionnelle au concours des facultés productives*, ne peut, ne doit guère donner que des résultats inverses de ceux que présente un ordre de choses fondé sur *le morcellement, l'antagonisme des forces individuelles, la contrainte passionnelle* et *l'exploitation des facultés productives les unes par les autres*.

C'est donc à tort, nous le répétons, qu'on induirait du déplacement actuel des individus, des fréquents succès de l'ignorance et de l'incapacité sur le mérite réel, que cette injustice révoltante sera également le fait du régime sociétaire. Il n'est pas étonnant que cela soit ainsi en régime morcelé où le travail n'est point organisé conformément aux aptitudes individuelles, et suivant un mode de relations qui permette à chacun d'apprécier le mérite de ses semblables et d'avoir la mesure du sien propre; en régime morcelé, où les intérêts ne convergent point vers la justice et le classement régulier des individus. Dans un semblable état de choses, on ne doit rencontrer en tout sens qu'incompétence plus ou moins complète pour apprécier, juger les individus; que prétentions mal fondées, ridicules et sans contre-poids. Mais il ne saurait en être de même en régime sociétaire. Le libre essor des facultés individuelles, des attractions industrielles, fait que chacun va à sa place et se montre partout dans sa valeur réelle. D'autre part, les relations régulières, constantes des sociétaires, leurs rapports dans des travaux où ils se distinguent tous par une compétence avouée, certaine, font qu'ils se connaissent tous et sont tous parfaitement à même de juger leur mérite réciproque. Là le talent ne peut donc rester

ignoré, l'intrigue s'en donner les apparences, la médiocrité se faire passer pour ce qu'elle n'est pas.

Si maintenant nous ajoutons à cela que, par le fait de la constitution sériaire, l'intérêt de chacun en particulier, de chaque membre du Groupe, est de donner au talent sa place, à la médiocrité la sienne, puisque c'est la condition *sine quâ non* du mérite, de la gloire et de la valeur du Groupe, de la valeur qui mesure ses droits à la richesse, n'est-il pas évident que toutes chances sont enlevées à l'intrigue pour s'élever? qu'il n'y a plus que le talent qui puisse parvenir aux grades importants? N'est-il pas évident qu'en pareil milieu on serait fort mal avisé d'afficher des prétentions exagérées? que de telles prétentions seraient un excellent moyen de se couvrir de ridicule? Aussi, nous vous le disons, nous n'avons nulle crainte qu'en régime sociétaire les individus se laissent jamais aller à d'aussi malencontreuses fantaisies. Ils ne pourraient trouver, comme aujourd'hui, d'aveugles partisans d'un mérite qu'ils n'auraient pas; car le régime sociétaire est essentiellement le monde des faits, des actes; les paroles n'ont pouvoir d'y séduire qu'autant qu'elles s'appuient sur des œuvres; et qui n'aurait d'autre moyen d'arriver que celui de bien parler, de discourir avec élégance serait assuré d'échouer, d'autant mieux, comme nous l'avons dit, que l'intérêt est là pour garantir au talent le succès auquel lui seul a droit. Les Groupes, les Séries, les Phalanges, dans leurs rivalités de toutes sortes et de tous degrés, ont l'intérêt le plus direct à n'avoir que des chefs habiles, à n'élever aux grades supérieurs que les hommes les plus capables; Groupes, Séries et Phalanges ne peuvent donc avoir d'autre volonté que de donner au talent et au mérite la récompense qui leur est due.

Ainsi, comme nous le voyons, l'accession du talent aux grades supérieurs est aussi positivement garantie en régime sociétaire qu'elle l'est peu en régime morcelé. Dans celui-ci : incompétence des individus pour juger, facilité de tromperie et de séduction, intérêts contraires à la justice ; — dans l'ordre Harmonien : compétence parfaite des individus, impossibilité de séduction, intérêts concordants avec la justice. On ne peut donc avoir aucun doute sur les résultats qui seront obtenus.

Accord de l'intérêt individuel avec la classification régulière des Séries.

En parlant du classement des Séries, nous avons dit qu'il suffirait de quelque temps de pratique phalanstérienne pour arriver à pouvoir opérer ce classement d'une manière régulière et pleinement satisfaisante. Mais, quelque complètes que soient les données nécessaires à cette opération, on comprend que, si l'intérêt individuel devait s'opposer à ce classement ou seulement le contrarier, il deviendrait très-difficile, pour ne pas dire impossible, de lui donner le caractère de perfection qu'il exige, et dont nous le concevons susceptible. Alors la justice à laquelle nous prétendons deviendrait également une impossibilité. Montrons donc l'accord de l'intérêt individuel avec la classification des Séries telle que nous l'avons fait entrevoir.

Si, comme en régime morcelé, chaque individu n'exécutait qu'un seul genre de travail, s'il n'avait qu'un métier qui fût l'occupation constante de sa vie, et dans

lequel se trouveraient réunis tous ses intérêts, sans doute, au jour où il s'agirait de fixer la valeur des Séries, de déterminer les droits des Groupes, on verrait se former de nombreux partis mus par les prétentions les plus contraires, difficiles à accorder, et dont les intérêts opposés rendraient toute classification régulière impossible; chacun chercherait à faire prévaloir sa Série, à obtenir pour elle le dividende le plus élevé, sans considération du rang que son importance relative lui assigne. Mais, comme nous le savons, il n'est personne en Harmonie qui fasse un seul métier; tous les habitants d'une Phalange appartiennent à un nombre plus ou moins considérable de Séries, fonctionnent dans une foule de Groupes. Les intérêts de l'individu ne sont donc plus concentrés sur un seul point; ils sont disséminés dans toutes les Séries dont il fait partie, et, comme on le conçoit, il ne tient à chacune d'elles que proportionnellement à la part de dividende qu'il en attend et qui n'est jamais qu'une faible portion de la somme entière de son revenu.

Dès lors il ne saurait mettre, à soutenir les prétentions de cette Série, toute l'ardeur qu'il mettrait à défendre celle d'une Série dans laquelle se concentrerait la totalité de ses intérêts, du moins de ses intérêts de travailleur. A supposer qu'il pût réussir, il ne voudrait pas, pour le médiocre avantage de faire augmenter le trentième ou le quarantième de son revenu, encourir le reproche mérité de s'être rendu fauteur de l'injustice. S'il pouvait avoir l'espérance de faire prévaloir toutes les Séries ou du moins le plus grand nombre des Séries auxquelles il appartient, sans doute il aurait de puissants motifs d'agir dans ce sens, et selon toute probabilité, ses efforts se dirigeraient vers ce but; il intriguerait de

tous ses moyens pour déterminer, pour obtenir ce résultat. Mais qui ne sent qu'il n'est pas un seul membre de la *Phalange*, quelle que soit du reste l'influence qu'on lui suppose, à qui pareille chose soit possible? Et en effet, comment voudrait-on qu'il pût disposer les sectaires des Séries dont il fait partie à appuyer ses prétentions? et cependant leur concours lui serait indispensable, puisque c'est le vote qui décidera de la classe à laquelle une Série doit appartenir, du rang qu'elle doit occuper dans cette classe. Or ce concours ne saurait lui être assuré qu'autant que le sectaire dont nous parlons prendrait personnellement envers chacun de ses coopérateurs l'engagement de soutenir aussi leurs prétentions dans toutes les Séries dont ils sont membres, c'est-à-dire d'appuyer leurs réclamations relativement au classement de ces Séries. Mais un tel engagement, avec les dispositions du régime sériaire, conduirait à un résultat essentiellement absurde, ou mieux complétement impossible, à un état de choses dans lequel toutes les Séries ou toutes les branches de travail seraient injustement favorisées les unes aux dépens des autres. Nous avons donc raison de dire qu'il n'est pas d'individu, si puissant qu'il soit, qui ait la faculté de faire prévaloir les Séries dans lesquelles il fonctionne. Et cette impossibilité n'est pas seulement relative au grand nombre des Séries à favoriser; les difficultés seraient les mêmes pour une seule Série, attendu que l'engagement des sectaires d'une seule Série aurait pour conséquence obligée un engagement pareil dans toutes les Séries de la Phalange. Cet effet naturel de l'engrenage qui lie entre elles toutes les branches du travail, toutes les divisions de travailleurs, est aisé à concevoir.

Ainsi évidemment l'injustice est ici impossible, puis-

qu'elle ne saurait se montrer quelque part, affecter quelque partie du système social ou sériaire, sans qu'aussitôt elle tendît à devenir un fait universel, sans qu'elle atteignît tous les membres de la société, qu'elle fît prévaloir les intérêts de chacun aux dépens des intérêts de tous, ce qui implique contradiction. Mais l'injustice fût-elle partiellement possible, elle ne serait point un moyen assez sûr pour qu'on pût lui confier ses intérêts. Ce qu'elle donnerait d'un côté, elle le ferait perdre de l'autre. En obtenant que certaines Séries fussent injustement favorisées, l'avantage qu'on retirerait de cette faveur serait peut-être plus que compensé par le préjudice qu'elle causerait sur d'autres points, dans d'autres Séries.—L'intérêt individuel est donc d'accord avec la justice, d'accord avec le classement le plus équitable des Séries industrielles.

On voit par là que la justice est en quelque sorte une chose nécessaire, forcée en régime sociétaire, elle devient un fait inévitable là où, suivant la formule de Fourier, il y a *absorption de la cupidité individuelle dans les intérêts collectifs de chaque Série et de la Phalange entière, et absorption des prétentions collectives de chaque Série par les intérêts individuels de chaque sectaire dans une foule d'autres Séries.* Cette proposition, qui exprime une des plus belles propriétés de la distribution sériaire, est d'une rigueur évidente; il est aisé en effet de reconnaître que, grâce à cette distribution appliquée à toutes les branches de l'industrie, l'intérêt de chaque individu est étroitement lié aux intérêts collectifs des Séries dont il fait partie, aux intérêts de la Phalange tout entière; que tout désir individuel de fortune n'a de moyen réel d'atteindre son but que dans l'ordre des faits qui servent les intérêts de ces dernières. Il est donc rigoureusement vrai de dire que *la cupidité*

individuelle est absorbée dans les intérêts collectifs de chaque Série et de la Phalange, comme il l'est aussi de dire que les *prétentions collectives de chaque Série sont absorbées par les intérêts individuels de chaque sectaire dans une foule d'autres Séries*, puisque toute faveur injuste accordée à certaine Série léserait dans d'autres directions les intérêts particuliers des sectaires de cette même Série.

Générosité des classes riches en régime d'Harmonie.

Nous nous sommes spécialement attachés jusqu'ici à faire voir la concordance de la règle de répartition avec l'intérêt particulier ; il importait de démontrer qu'il ne la contrarierait point. Nous avons mieux fait encore ; car il résulte manifestement de ce que nous avons établi que cette règle, bien loin de rencontrer le plus léger obstacle dans les exigences de l'intérêt particulier, trouve en lui une des conditions les plus favorables du succès qui l'attend, le ressort passionnel le mieux adapté peut-être à son application. Disons toutefois qu'il n'est pas le seul mobile de ce genre qui favorisera l'action de cette règle. La générosité, qui n'est pas un sentiment moins naturel que l'amour du gain, interviendra certainement aussi dans les motifs qui présideront à la répartition du revenu social entre tous les membres de la Phalange.

Si aujourd'hui la générosité n'a qu'une médiocre influence sur les déterminations des personnes à qui même les faveurs de la fortune permettent de suivre les inspi-

rations de ce noble sentiment, ce n'est point une raison pour en nier l'existence. L'égoïsme qui règne au sein de la société actuelle, et qui chaque jour semble étendre son empire sur un plus grand nombre d'individus, ne prouve rien contre nos dispositions à la générosité; il accuse seulement un état de choses contraire à l'essor de ces dispositions, un état de choses dans lequel l'homme est obligé de refouler au fond de son cœur la plupart des sentiments que Dieu y a déposés. Mais qu'en conclure? que cet état est vicieux, mauvais; et plutôt que de perdre son temps à déclamer contre les imperfections et les défauts de notre espèce, à poursuivre de reproches amers l'égoïsme des classes riches, ne vaudrait-il pas mieux cent fois s'enquérir des conditions dans lesquelles riches et pauvres, rendus aux libres impulsions de leur nature, exerceraient, les uns à l'égard des autres, les sentiments qui sont destinés à les lier, à les unir, à leur faire trouver à la vie les agréments et les douceurs qu'ils lui cherchent, et auxquels ni les uns ni les autres ne peuvent arriver? Sans doute cette tâche est autrement importante que celle que se sont donnée tant de gens qui ne savent qu'accuser et se plaindre. Eh bien! cette tâche est celle que nous avons prise et à laquelle nous convions tous les hommes de cœur, d'intelligence et de bonne volonté. Ceux qui viendront et qui examineront avec nous, reconnaîtront qu'en haut, en bas, dans les rangs les plus élevés de la fortune comme aux degrés les plus infimes, ce sont toujours des hommes que nous trouvons, des hommes avec une nature passionnelle identique, et qui ne sont mauvais, égoïstes, hostiles les uns aux autres que par vice de position; mais qui, placés dans des circonstances meilleures, auraient toutes les vertus dont ils manquent, toutes ces qualités précieuses du cœur, la

bonté, la bienveillance, la générosité, l'amour de la justice et de la vérité, qualités qu'une morale verbeuse qui ne sait que discourir et sermonner s'efforce vainement de leur donner.

En régime d'Harmonie la générosité, aujourd'hui si exceptionnelle, si rare, sera un sentiment commun à toute la classe riche; rien ne sera ordinaire comme de voir les membres opulents des Groupes faire l'abandon d'une partie de ce qu'il leur reviendra à titre de travailleurs, afin d'augmenter la part des sectaires qui n'ont rien ou que peu de chose à prétendre sur le dividende alloué au capital. Si l'on veut bien songer à ce qu'il y aura alors de réel et de profond dans les affections qui uniront entre elles les différentes classes de la société, à la puissance des liens qui s'établiront entre les sectaires d'un même Groupe; alors surtout qu'à la conformité des goûts industriels viendront se joindre les affinités de caractères, certainement pareille disposition de la part des riches, bien loin de sembler quelque chose de surprenant, paraîtra le fait le plus simple, le plus naturel.

Que dans les conditions actuelles de la société la générosité, arrêtée dans son essor, empêchée dans ses manifestations par les mille considérations de l'intérêt et de l'égoïsme, soit une vertu aussi peu commune, cela n'a rien qui doive nous étonner. Il en est de la générosité comme de tout ce qui est passion au cœur de l'homme; il lui faut un milieu convenable, un milieu qui concorde avec ses élans et lui apporte sa récompense, une reconnaissance sincère, franchement éprouvée. Or, quelle garantie a-t-elle aujourd'hui à cet égard? aucune. L'homme qui oblige est souvent trompé; souvent les témoignages de reconnaissance qu'il reçoit ne sont qu'une jonglerie sentimentale qui sert de masque à l'ingratitude. Il ne

saurait en être ainsi dans le régime sociétaire, où tous les sentiments sont rendus à leur liberté, et où conséquemment ils s'expriment dans toute leur vérité. Là les intérêts du mensonge et de la tromperie ont fait place à ceux de la franchise et de la loyauté; la reconnaissance est toujours vraie, sincère. La générosité y est donc assurée de sa récompense morale.

D'un autre côté, les largesses du riche ne sont point stériles comme aujourd'hui; souvent ses bienfaits sont gaspillés; ils profitent à peine à ceux qui en sont l'objet; quelquefois même ils tournent à leur détriment, et le bien se réduit ainsi à une bonne intention qui n'est pas toujours exempte de regrets. Les générosités du sectaire opulent des Séries industrielles envers ses coopérateurs ne profiteront pas seulement à ces derniers; elles tourneront encore à l'avantage de leur auteur, disons mieux, de la société tout entière. Pour qui sait et comprend le mécanisme sociétaire, l'effet naturel, évident de la générosité des riches sera, en agissant comme moyen de charme corporatif, d'augmenter l'activité des travailleurs, de rendre ainsi la production plus considérable, et partant d'augmenter aussi la part qui reviendra au riche à titre d'actionnaire. La générosité aura de cette façon sa récompense matérielle.

Mais à ce compte, dira-t-on peut-être, la générosité n'est plus que de l'égoïsme; elle est sans mérite, puisqu'elle est sans sacrifice. A pareille observation nous répondrons que, par cela qu'il est dans les propriétés du régime sociétaire de faire que l'exercice de ce sentiment profite à celui qui s'y livre, il ne s'ensuit pas pour autant que son essence soit changée, altérée; la générosité sera généreuse, parce qu'elle est sans calcul, parce qu'il est dans sa nature d'être ainsi, d'être un mobile désin-

téressé. Que si, après s'être abandonné à cette noble impulsion de son cœur, l'homme en retire des avantages et des profits, nous ne voyons pas le mal qu'il y a à cela ; nous ne voyons pas en quoi son mérite en serait diminué. D'ailleurs, nous l'avons dit, l'organisation sociale vers laquelle nous aspirons, et dont nous croyons posséder les moyens, n'est point fondée sur le sacrifice, mais tout simplement sur l'accord et l'harmonie des besoins et des passions que Dieu a mis au cœur de l'homme ; son but n'est pas de conduire les hommes au mérite par la souffrance, mais seulement au bonheur. Voilà où vont nos désirs et nos vues. Que ceux qui savent mieux, qui connaissent un plus beau but à atteindre, un but plus digne de nos efforts, l'indiquent, le signalent ; nous sommes tout prêts à nous rallier à eux.

Résumant ce que nous avons dit sur la répartition, nous voyons qu'en système phalanstérien, avec l'exploitation unitaire du sol et l'action combinée de toutes les forces individuelles, le revenu, contrairement à ce qui a lieu en système morcelé, est social, il appartient à la commune sociétaire avant de devenir revenu individuel. Le but de la répartition est de le faire passer de ce premier état au second. Or, comme les forces qui ont pris part à sa production forment trois grandes classes, c'est entre elles qu'il faut d'abord le répartir. Il y a donc nécessité de faire de ce revenu une première division en trois lots, qui sont, comme nous l'avons vu, le lot du *capital*, celui du *travail* et celui du *talent*.

La fixation de ces lots se réglera sur les données fournies par la pratique du régime phalanstérien (1).

(1) Nous avons dit plus haut que nous ne savions point encore

Une fois cette première division opérée, rien de plus simple, comme nous l'avons vu, que la répartition au *capital*. Les titres actionnaires sont là, et qu'il y en ait

quelle proportion serait suivie dans la fixation des lots du *capital*, du *travail* et du *talent*, dans la fixation de ceux attribués aux différentes Séries industrielles, mais pour autant on ne saurait conclure de là que la règle de répartition que nous annonçons être contenue dans la Théorie de Fourier, soit encore à découvrir, qu'il ne l'ait pas donnée. Il ne faut pas confondre ici la règle de répartition avec les chiffres particuliers auxquels cette règle devra être appliquée. La règle apportée par Fourier c'est la répartition de la richesse sociale entre les trois facultés *capital*, *travail* et *talent*, proportionnellement au concours de chacune d'elles à la production entre les différentes Séries dont se compose une Phalange active, proportionnellement à la valeur industrielle et sociale de chacune de ces Séries. Mais pour fixer cette proportion il faut des faits, des éléments, il faut que le concours dont nous parlons ait eu lieu, qu'il se soit traduit dans la pratique par des résultats que l'on puisse apprécier, mesurer, comparer, exprimer par des chiffres. C'est seulement alors que la règle de répartition pourra être appliquée. Mais de ce que nous ne possédons point encore ces éléments que la pratique phalanstérienne seule peut nous fournir, on ne saurait logiquement en induire que la règle de répartition n'a point été découverte, que Fourier ne l'a pas donnée. Quand une question quelconque doit être résolue par une règle donnée, il faut, n'est-il pas vrai, que cette question soit posée, et elle ne l'est qu'autant que les éléments dont elle se compose sont formulés et classés; jusque-là la règle est inapplicable, mais cela n'empêche point qu'elle ne puisse être parfaitement connue. Cela est vrai de toute règle, et vrai conséquemment de la règle de répartition apportée par Fourier, qui, toute connue qu'elle soit, n'aura d'application possible qu'en régime sociétaire, parce que le régime sociétaire seul peut fournir les éléments des questions que cette règle est appelée à résoudre. Mais répétons qu'on aurait tort de la voir dans ces éléments, dans les chiffres particuliers que doit donner la pratique phalanstérienne. — Ce sont ici d'ailleurs des termes variables du problème; et en effet les chiffres qui exprimeront les valeurs respectives des différentes Séries seront loin d'être partout les mêmes; il y a mieux, disons qu'ils pourront varier d'une année à l'autre dans une même Phalange, car telle Série qui n'avait d'abord qu'une médiocre importance prendra peut-être un grand développement, tandis qu'inversement telle autre verra diminuer sa valeur,

d'une seule sorte ou de plusieurs sortes, la difficulté pour cela n'en est pas augmentée, ce n'est toujours qu'une opération d'arithmétique à faire.

La répartition du lot du travail demande une opération préalable, le classement des Séries. La règle donnée par Fourier pour ce classement s'appuie sur les trois considérations suivantes : 1° la part pour laquelle une Série contribue à l'établissement et au maintien de l'UNITÉ sociale; 2° les causes de répugnance qu'elle peut encore offrir; 3° la somme des éléments d'attrait qu'elle renferme. Chaque Série est jugée en raison *directe* de la première de ces considérations, en raison *mixte* de la seconde et *inverse* de la troisième.

L'application de cette règle conduit à une première division en trois grandes classes, qui sont : la classe des Séries de *nécessité*, celle des Séries d'*utilité* et celle des Séries d'*agrément*. Chacune de ces classes se subdivise en degrés.

Le mérite relatif des classes et des subdivisions de

soit parce qu'elle aura perdu ses sectaires les plus habiles, soit encore parce qu'elle aura été surpassée par quelque Série rivale dont les produits auront une incontestable supériorité. On ne saurait donc prétendre fixer à l'avance ni d'une manière absolue le mérite des Séries. De même aussi nous ne saurions dire à l'avance ni d'une façon absolue suivant quelle proportion le *travail*, le *capital* et le *talent* concourront à la production; il est très-possible que ce concours, du moins on peut le concevoir, varie d'une Phalange à l'autre; il peut se faire même que le temps y apporte des changements, que dans un même endroit il fasse varier l'action proportionnelle *des facultés productives*. Pour tous ces détails force est donc d'attendre les lumières de la pratique phalanstérienne : mais cette nécessité ne prouve rien contre la découverte de Fourier, contre la règle de répartition qu'il a donnée, laquelle, ainsi qu'il est aisé de le comprendre, peut être formulée indépendamment des éléments particuliers auxquels elle est appelée à s'appliquer.

classe une fois établi, pour fixer la part qui leur revient, on compte leur temps de travail et la somme des forces individuelles employées.

La répartition entre les Groupes d'une même Série s'opère par des moyens entièrement analogues.

Entre les individus d'un même Groupe elle a pour règle la hiérarchie, les rangs, les grades, qui expriment aussi exactement que possible les droits respectifs des individus. Le *talent* se trouve ainsi rémunéré.

Récompenses unitaires.

Il convient que nous disions ici quelques mots de ce que Fourier appelle les *récompenses unitaires*, particulièrement destinées à rétribuer les inventions utiles, les créations du génie qui en se répandant deviendront la propriété universelle des Phalanges, et que pour cette raison une seule Phalange ne saurait rémunérer d'une manière convenable. N'est-il pas évident en effet que l'homme qui invente, qui fait une découverte dont l'humanité tout entière devra profiter, que le littérateur, le savant ou l'artiste qui donne naissance à quelque œuvre remarquable, et fait participer aux jouissances de sa conception toute une masse nombreuse de Phalanges, ne peut être convenablement et régulièrement récompensé de son œuvre ou de sa découverte que par l'ensemble des populations dont il aura contribué à augmenter les moyens de bien-être et de plaisir. Il faut donc que celles-ci concourent toutes pour une part quelconque à cette récompense. C'est encore une de ces

choses souverainement justes, mais que la société morcelée ne peut réaliser, tant elle est radicalement impuissante à faire ce qui est bien, ce qui est juste. Il est inutile que nous disions ici toutes les difficultés, ou mieux, toutes les impossibilités que, dans les conditions actuelles, l'homme qui fait une découverte utile trouve à tirer profit de cette découverte ; on les comprendra suffisamment quand nous aurons dit comment en régime sociétaire les inventions et créations importantes seront rétribuées, récompensées.

Observons d'abord que l'unité d'administration, les communications faciles et actives qui existent entre toutes les Phalanges d'une province, entre toutes les provinces d'un empire, entre tous les empires d'un même continent, etc., permettent à toute découverte de se propager, de se répandre, d'envahir en peu de temps toutes les contrées du globe. Les inventions d'une utilité réelle et générale auront donc les plus grandes chances de succès. Il en sera de même des œuvres littéraires d'un grand mérite, alors que l'unité de langage régnera sur le globe. Elles seront à l'instant même reproduites dans le plus grand nombre de Phalanges. Or celles-ci, comme on le pense bien, ne sauraient vouloir profiter ainsi des travaux et des études d'un homme sans s'en reconnaître d'une manière quelconque. On a trop, en Harmonie, l'esprit de justice et d'intérêt bien entendu pour vouloir frustrer qui que ce soit de droits aussi légitimes. Chacune des Phalanges du globe votera donc à l'auteur de la découverte ou de l'œuvre en question une récompense quelconque. Il y aura un fonds de revenu spécialement destiné à cet usage, et qui chaque année sera réparti par le vote entre les hommes dont on estimera le plus les travaux, les inventions, et proportionnellement à la

valeur qu'on reconnaîtra à ceux-ci ; les récompenses allouées seront adressées aux centres administratifs, qui se chargeront de les faire parvenir aux auteurs et inventeurs désignés.

On comprend dès lors comment le talent pourra être rémunéré, quelles récompenses dignes de leur mérite pourront obtenir les hommes de génie, les savants et les littérateurs distingués. Aujourd'hui beaucoup se débattent avec la pauvreté et ne récoltent souvent qu'une gloire douteuse ; en régime sociétaire ils seront connus au loin, de nombreuses populations répéteront leurs noms en leur ouvrant le chemin de la fortune et de la gloire. Alors que les Phalanges se compteront par centaines de mille, quelques francs alloués par chacune d'elles à une découverte industrielle ou à une œuvre de science seront certes une belle et magnifique récompense, autrement digne du mérite individuel que toutes celles qu'obtiennent aujourd'hui nos savants et nos littérateurs les plus en renom.

Tel est en quelques mots le mode de rémunération auquel Fourier a donné le nom de RÉCOMPENSES UNITAIRES. Ce sujet, comme on le devine sans peine, comporterait d'intéressants détails, mais qui ne sauraient trouver place ici. Nous avons dû nous borner à faire comprendre que la théorie sociétaire répond à toutes les prétentions de l'intérêt individuel et à toutes les exigences de la justice en répartition de la richesse sociale ; que le talent, le mérite, à quelque ordre qu'ils appartiennent, seront toujours assurés, dans les conditions du régime harmonien, de la rétribution qui leur est légitimement due.

Si nous avons été bien compris dans tout ce que nous venons d'exposer, on doit être convaincu qu'il n'est

qu'une manière d'arriver à la répartition juste, équitable de la richesse : l'application de la loi sériaire à l'organisation du travail. Là est la condition *sine quâ non* de toute justice. Hors de là la justice est une chose impossible, car il n'y a plus qu'obscurité, incertitude sur le mérite réel des individus, que confusion des droits, qu'injustice flagrante et nécessaire dans toutes les relations des hommes entre eux.

Equilibre de population.

Fourier a résolu le problème de l'Association dans son intégralité. La formule générale qu'il a donnée des combinaisons sociétaires satisfait de la manière la plus complète aux trois grandes conditions organiques de l'ordre combiné, la *convergence des forces productives* ou UNITÉ D'ACTION, *la liberté de l'individu* et *la justice en répartition des produits de l'industrie*, conditions qui forment en quelque sorte le trépied de l'Association.

Si maintenant nous voulions faire l'analyse des questions plus secondaires que comprend le problème de l'Association, nous verrions qu'elles se résolvent avec une égale facilité par application spéciale de la formule générale. C'est d'ailleurs ce qui résulte d'une manière évidente des détails dans lesquels nous sommes entrés jusqu'à présent sur l'organisation du régime sociétaire. Les résultats de toutes sortes auxquels nous avons été conduits, et qui ressortent d'une manière si conséquente, si logique du principe énoncé par Fourier, prouvent

suffisamment déjà la généralité de ce principe et son caractère essentiellement scientifique.

Nous en trouvons une nouvelle preuve dans la solution du problème de l'équilibre de population, question qui, comme l'on sait, n'a point encore cessé de faire le désespoir de nos économistes. Nous allons voir comment le régime sociétaire produit cet équilibre si important, si nécessaire. Fourier en rappelle souvent la nécessité; on voit dans vingt endroits différents de ses ouvrages, qu'à ses yeux une des conditions les plus impérieuses auxquelles une théorie régulière d'organisation sociale doit satisfaire, c'est d'équilibrer la population avec la production; et on comprend en effet que sans cet équilibre les avantages réalisés par l'Association ne pourraient être indéfiniment conservés.

Si l'Association, dit Fourier, doit avoir pour effet d'accroître la production et d'en opérer la répartition d'une manière plus équitable, de telle sorte que chacun ait largement de quoi satisfaire à tous ses besoins, il n'importe pas moins qu'elle maintienne la population en équilibre constant avec la production; car si l'Association manquait à cette condition essentielle, tous ses avantages deviendraient illusoires et seraient tôt ou tard anéantis par l'excès de population. Mais remarquons que la théorie de Fourier n'a la puissance de produire les résultats que nous avons annoncés que parce qu'elle est régulière et complète, que parce qu'elle comprend dans sa formule la plus générale, tous les éléments du problème social. Or comme la question de l'équilibre de population n'est qu'un des éléments de ce problème, sa solution est nécessairement comprise dans celle de l'Association. Nous allons, du reste, présenter quelques-unes des considérations sur lesquelles Fourier s'appuie pour démontrer

que le régime sociétaire équilibre de lui-même la population avec la production.

Dans nos sociétés telles qu'elles sont actuellement organisées, cet équilibre n'existe nulle part; nulle part en effet la production ne peut satisfaire complétement les besoins de la consommation. On essaierait en vain, dans les contrées même les plus riches, de répartir plus équitablement la richesse, il resterait toujours une somme énorme de besoins non satisfaits. Pour atteindre à cette satisfaction, la première chose à faire sans contredit serait d'accroître la production, puis d'en régler la distribution. Nous savons que c'est là aussi un des premiers résultats auxquels conduira le régime sociétaire. La combinaison régulière des forces individuelles, l'emploi mieux entendu de tous les moyens déjà créés, aura inévitablement cet effet. —Mais on comprend que quelque fût l'accroissement donné à la production, la société finirait tôt ou tard par retomber dans le dénuement, dans la pauvreté s'il ne venait pas un terme à l'accroissement de la population; car aussi bien les forces productives de notre globe sont limitées; et quoique nous soyons loin, sans doute, de les avoir épuisées, par cela que nulle part elles ne sont inépuisables, il est de toute nécessité qu'un jour arrive où partout sur le globe la population se limite, que son accroissement soit arrêté.

Or comment ce fait s'accomplira-t-il? quel moyen l'Association présente-t-elle pour en déterminer la production? c'est ce que nous allons examiner.

Nous savons qu'aujourd'hui, dans les pays civilisés surtout, la population s'accroît d'une manière plus ou moins notable, et nous savons en outre que parmi les causes les plus actives de cet accroissement figurent en première ligne tous les faits qui tendent à augmenter la

prospérité industrielle, le bien-être matériel. Or si nous réfléchissons que l'Association doit avoir pour effet essentiel d'étendre le bien-être, de le généraliser, d'y faire participer toutes les classes, de placer chacun individuellement dans des conditions de jouissances morales et matérielles et partant de santé infiniment supérieures à celles dans lesquelles vivent actuellement les classes les plus heureuses de la société, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que l'Association, en augmentant la production, amènera aussi un accroissement plus ou moins considérable de population ; cela est inévitable.

Mais si telle est la propriété de l'Association, comment l'équilibre de population s'établira-t-il? ou mieux, comment sera-t-il maintenu, conservé? car on conçoit que l'accroissement de la richesse sociale puisse l'établir; il suffit pour cela que la production suive une progression croissante plus rapide que celle de la population. Mais par cela qu'en tout pays cet accroissement de la richesse a un terme, il en a nécessairement un aussi sur tout le globe, et l'on aurait beau coloniser, un temps viendra toujours où la population, dépassant la limite des richesses produites, la pauvreté, la misère redeviendront le lot des sociétés humaines, et alors disparaîtraient la plupart des précieux avantages de l'Association. Celle-ci se tuerait elle-même par ses propres effets.

Rassurons-nous, il n'en sera point ainsi; s'il est dans les propriétés de l'Association d'élever les hommes à la richesse, au bonheur, croyons-le bien, elle saura les y maintenir. Dieu ne fait pas les choses à demi, et ne se trompe pas ainsi dans ses vues. S'il faut que l'Association, pour conserver ses avantages, arrête l'accroissement de la population, elle l'arrêtera, et cela sans

user de violence, sans recourir aux procédés inhumains qu'ont proposés certains économistes. Mais montrons comment elle pourra le faire, montrons comment ce fait ne contredit point l'accroissement de population qui sera la conséquence première de l'établissement du régime sociétaire, et comment il n'est pas contredit par lui.

L'Association, en augmentant la somme des richesses sociales, en généralisant le bien-être, en l'étendant à toutes les classes, augmente nécessairement les moyens de conservation individuelle. Les causes de destruction auxquelles nous sommes actuellement soumis sont détruites en grande partie; les maladies sont réduites à n'être plus que de rares accidents, le nombre des décès diminue d'une manière plus ou moins sensible, le chiffre de la vie moyenne s'élève, et la population s'accroît dans une proportion plus ou moins remarquable. Tel sera, avons-nous dit, le premier effet de l'Association.

L'accroissement de la population aura donc pour cause principale la diminution du chiffre des décès, qui alors sera dépassé par le chiffre des naissances dans une proportion nécessairement plus forte qu'aujourd'hui. Or en supposant que cette proportion restât ce qu'elle est, il est évident que le mouvement d'accroissement de la population ne serait point arrêté, et que ce mouvement se continuerait jusqu'au moment où l'excès de population, produisant la misère, engendrerait de nouvelles causes de destruction, des maladies qui élèveraient de nouveau le chiffre des décès, et feraient redescendre la population à un niveau en proportion avec la puissance productive du globe. On conçoit sans peine que ce terme serait plus promptement atteint encore là où existerait une plus grande différence entre le chiffre des naissances et celui des décès.

L'Association, dont l'effet sera de diminuer le nombre des décès, n'a donc véritablement d'autre moyen d'arriver à l'équilibre de population que la réduction du chiffre des naissances. — On ne peut nier qu'en faisant concourir à ces deux résultats des causes suffisantes, il ne soit très-possible d'atteindre à l'équilibre de population. Mais si l'un d'eux est facile à obtenir, s'il est une conséquence claire, évidente du régime sociétaire, on ne saurait en dire autant de l'autre; et en effet, on ne voit pas trop de prime abord comment ce régime pourrait amener la diminution des naissances. Ne semble-t-il pas naturel au contraire de supposer que dans les conditions heureuses où seront placés les individus, la fécondité de l'espèce s'augmentera, qu'un plus grand nombre d'enfants seront procréés. Eh bien! c'est là précisément une erreur; l'effet du régime sociétaire sera directement l'inverse de celui qu'on est tenté ici de lui supposer, c'est-à-dire qu'au lieu d'accroître la fécondité de notre espèce, il la diminuera d'une manière sensible, et c'est par cette voie aussi sûre que facile qu'il conduira à l'équilibre de population.

Ceci, sans doute, peut sembler un paradoxe. Mais si l'on veut discuter avec quelque attention les observations que la science possède déjà sur les influences du régime considéré comme cause modificatrice de la fécondité, on ne trouvera certes rien d'étrange à l'assertion émise par Fourier; on reconnaîtra au contraire avec nous combien il est fondé à avancer qu'un des effets les plus certains de la vie active et heureuse du régime sociétaire sera de diminuer la fécondité des femmes. Ne voyons-nous pas aujourd'hui, dans notre société, que les femmes les moins fécondes (du moins en règle générale) sont celles qui possèdent une grande vigueur corporelle,

et qui joignent à cet avantage celui de mener une vie heureuse, raffinée, entourée de tout le confort que procure la fortune, tandis que les femmes placées dans des conditions inverses sont généralement d'une fécondité désolante. Il semble que plus la vie est puissante, énergique, plus elle est pleine, satisfaite et partant mieux assurée, moins elle a de vertu régénératrice; et vraiment n'est-il pas bien sage à la nature d'en agir ainsi? Lorsque les individus d'une espèce sont forts, bien portants, pleins de vie, leur existence pourvue de toutes les conditions intérieures de conservation dont elle a besoin, garantit aussi pleinement que possible la conservation de l'espèce, ce qui est le but principal de la nature. Il n'est donc plus besoin que celle-ci prenne alors autant de précautions; et la fécondité des individus de cette espèce peut être diminuée sans inconvénient. Il convient même qu'elle soit limitée. Mais il n'en est pas de même lorsque les individus, doués d'une médiocre vigueur, ont encore le malheur d'être entourés de causes nombreuses de destruction. La conservation de l'espèce ne peut être bien assurée que par l'extrême fécondité des individus, et la nature serait mal avisée alors de ne pas rendre ceux-ci plus aptes à se reproduire. C'est aussi ce qu'elle fait. Voyez si, lorsque les conditions dans lesquelles les individus se trouvent placés ne permettent point qu'ils se développent dans toutes leurs forces, si, lorsque les souffrances, les maladies minent leur existence, leur vie de mille façons différentes, lorsque le petit nombre jouit seul du privilége d'échapper à l'action de toutes ces causes de destruction et de fournir une carrière pleine et entière, voyez si la nature, dans sa sagesse et sa prévoyance, n'augmente pas toujours la fécondité des individus, en attendant des jours meilleurs

où l'existence de l'espèce ne soit pas sans cesse menacée dans celle des individus !

Ainsi d'une part, l'observation établit d'une manière évidente l'influence du régime de vie comme moyen de modifier, de changer la fécondité, de la diminuer lorsque ce régime a pour effet d'accroître la force, la vigueur individuelle, d'assurer la conservation de l'individu ; d'un autre côté nous voyons par un *à priori* qui n'a rien que de très-conforme à la raison, que pareil effet répond parfaitement aux vues sages et prévoyantes que la nature montre dans tous les actes, dans tous les faits qu'elle accomplit.

A l'appui de l'opinion que nous émettons ici sur l'action du régime, nous pourrions citer les observations que nous fournit l'expérience journalière des hommes sur les espèces qu'ils se sont assujetties et auxquelles ils donnent leurs soins. Il n'est personne qui ne sache très-bien qu'un grand nombre de ces espèces doivent aux soins particuliers qui leur sont donnés de perdre plus ou moins de leur fécondité. Ce résultat est surtout évident dans les espèces végétales auxquelles une culture raffinée fait produire des fleurs doubles et des fruits sans noyaux. S'il est moins sensible dans les espèces animales. on ne peut nier qu'il ne s'y montre aussi. Or on ne voit pas pourquoi l'espèce humaine physiquement soumise, comme toutes les autres espèces qui habitent sa planète, aux influences combinées du milieu extérieur et du régime habituel de vie, ne serait pas, elle aussi, assujettie à la loi que nous signalons ici. Qu'elle ne la subisse pas d'une manière aussi prononcée que les espèces d'ordre inférieur, cela est incontestable ; mais quelles que soient les limites dans lesquelles l'action de cette loi s'exerce sur elle, il suffit que cette action existe pour

qu'il soit permis, disons mieux, pour qu'il soit rationnel d'en admettre, d'en calculer les effets et de croire *à priori* que ses effets iront jusqu'au terme où la fécondité de l'espèce, ramenée à une proportion convenable, maintiendra l'équilibre de la population avec la puissance productive de notre globe?

Disons au reste, avant de clore ce chapitre, qu'ainsi que Fourier l'établit et le démontre dans ses ouvrages, qu'alors que l'ordre sociétaire aura été pleinement réalisé, d'autres influences, que nous ne pouvons examiner ici, concourront à diminuer la fécondité des individus, et ainsi à amener et maintenir l'équilibre de population. Cet équilibre sera donc obtenu sans violence, sans contrainte. En cela, comme on voit, la méthode de Fourier diffère essentiellement de celles de nos économistes qui recommandent le célibat, la prudence, l'abstinence ou autres recettes analogues quelquefois moins humaines; de tels moyens ne sauraient être admis ni employés en régime sociétaire, d'où toute contrainte, toute oppression morale ou politique doivent être à jamais bannies.

❋

SECTION SIXIÈME.

Analyse de la Civilisation.

Ce que Fourier entend par le mot Civilisation.

Dans l'acception particulière que Fourier donne au mot civilisation, ce mot ne désigne point le mouvement de développement, de perfectionnement des sociétés humaines, ou encore, comme certains l'entendent, l'apogée de ce développement; c'est tout simplement le nom de la période sociale à laquelle nous appartenons, à laquelle appartiennent les peuples les plus avancés du globe, période distincte, ayant ses caractères particuliers qui la tranchent, et marquent sa place dans la Série des périodes dont se compose le mouvement évolutionnaire de l'humanité.

La Civilisation est la cinquième en rang dans la classification que Fourier a donnée des périodes sociales. Celle qui la précède immédiatement est la Barbarie, précédée elle-même par le Patriarcat, état avant lequel

les sociétés humaines passent par la Sauvagerie. Enfin la toute première période est l'*Edénisme*, celle à laquelle se rapporterait la tradition du bonheur dont auraient joui les premiers humains. Suivant Fourier ce bonheur, qui n'est point une fable, aurait eu pour cause la libre formation des Groupes passionnels; et l'on conçoit en effet qu'alors que la terre, encore peu peuplée, fournissait en abondance toutes les choses nécessaires aux besoins de ses habitants, alors surtout que nul préjugé ne venait imposer ses prescriptions de contrainte aux impulsions natives de l'homme, les Groupes passionnels durent se former avec la plus grande facilité.

L'Edénisme doit à cette cause particulière de bonheur les caractères qui le distinguent des périodes qui l'ont suivi; car tandis qu'il a pour base d'organisation l'action libre des quatre passions de Groupes qui lient, associent, engrènent tous les membres de la réunion sociétaire; les sociétés Sauvage, Patriarcale, Barbare et Civilisée, ne reposent, elles, que sur l'action libre d'une seule de ces passions, le Familisme? Aussi, au lieu d'avoir des Groupes liés, engrenés, associés, on n'a plus, en quelque sorte, que des familles plus ou moins étrangères les unes aux autres, isolées dans leur action, ennemies dans leurs intérêts. Cette distribution organique de la société est, ainsi que nous l'avons vu, ce que Fourier nomme le *Morcellement*, caractère commun aux quatre périodes sociales qui suivent l'Edénisme. Ces périodes, à cause des conséquences générales du morcellement qui engendre toujours la lutte, le désordre, l'anarchie, sont appelées périodes de subversion. Elles appartiennent à l'enfance de l'humanité, et marquent le temps de douleur de cette enfance.

Chacune a aussi ses caractères propres qui servent à

la distinguer des trois autres. Fourier n'a analysé d'une manière régulière et un peu complète que ceux de la Civilisation.

Caractéres de la Civilisation.

Les caractères de la Civilisation sont de deux sortes, les successifs et les permanents. Les successifs servent à distinguer les phases dont cette période se compose ; car il faut que l'on sache que toute période sociale, conformément à la loi générale du mouvement, a un temps d'ascendance ou d'accroissement, et un temps de déclin ou de décroissement ; elle commence, se développe, décline et finit. Ces deux temps sont séparés par un moment d'arrêt ou de *statu quo* qui constitue l'apogée du mouvement ou de la période. Chacun d'eux se divise aussi en deux phases, le premier temps en phase d'enfance et en phase d'adolescence, le second en phase de virilité et en phase de caducité. Ce sont, comme on voit, les quatre âges de la vie. Une période sociale est ainsi en analogie avec la vie de l'individu.

C'est la même loi générale qui régit ces deux ordres de mouvement.

Les caractères successifs de la Civilisation distinguent donc entre elles son enfance, son adolescence, son apogée, sa virilité et sa caducité. Nous ne dirons point quels sont ces caractères ; le tableau qu'en a tracé Fourier est toute une longue étude à faire. Ils demanderaient pour être compris des développements qui ne sauraient trouver place ici.

Les caractères permanents, comme on le comprend aisément, appartiennent à la période entière; on les retrouve dans chacune des phases qui la composent. Parmi ceux de ces caractères que Fourier énumère dans son ouvrage, quelques-uns des plus remarquables, sans contredit, sont :

1° La tyrannie de la propriété individuelle contre la masse;

2° Le déni indirect de justice au pauvre;

3° Une minorité d'esclaves armés contenant une majorité d'esclaves désarmés;

4° L'égoïsme obligé par insolidarité des masses;

5° La guerre interne de l'homme avec lui-même;

6° L'entraînement forcé à la pratique du mal;

7° La péjoration en correctifs, etc.

Chacun de ces caractères, dont l'existence est facile à constater, pourrait devenir l'objet d'une étude analytique plus ou moins longue et certainement pleine d'intérêt. Que ne pourrait-on pas dire, par exemple, sur les vexations de toutes sortes que la propriété individuelle exerce envers les masses? A combien d'abus funestes ne se livre-t-elle pas dans notre société morcelée? N'est-il pas constant que la Civilisation, dans son ignorance des garanties sociales, consacre au nom de la liberté individuelle, qu'elle ne connaît pas, la faculté pour chaque propriétaire d'user de sa propriété contrairement aux intérêts des masses? N'est-il pas constant que tous les jours encore, sous prétexte de respecter les droits sacrés de la propriété, on laisse établir, on laisse élever les constructions les plus malsaines, les plus contraires aux dispositions que réclament les besoins de l'hygiène publique? des constructions pressées, serrées les unes contre les autres, privées de lumière, où l'air se mé-

phytise et dans lesquelles les individus s'étiolent et l'espèce s'abâtardit ! Or nous le demandons, n'est-ce pas là une réelle vexation de la propriété individuelle contre la masse ? et n'est-ce pas justice de condamner une société qui ne sait point empêcher un pareil abus ?

La Civilisation refuse *indirectement* la justice au pauvre. « On ne la lui refuse pas *directement*, dit Fourier ; il est bien libre de plaider, mais il n'a pas de quoi subvenir aux frais de procédure ; ou s'il entame les réclamations les plus justes, il est bientôt exténué par le riche spoliateur qui le traîne en appel et réappel ; il ne peut pas suffire à de tels frais, il est forcé de céder. On donne un défenseur gratuit au parricide, on en devrait aussi au pauvre qui veut réclamer ; mais il y aurait, dit-on, trop de procès ; la civilisation n'est meublée que de pauvres dépouillés injustement, puis de chicaneurs qui, sous prétexte d'indigence, voudraient plaider aux frais de l'Etat ; ce serait tomber d'un mal dans un pire, tomber d'un déni indirect de justice dans le cercle vicieux. Il est vrai, tout le mécanisme civilisé n'est que cercle vicieux, et par suite le CERCLE VICIEUX est un des caractères essentiels de cette société, de même que le *déni indirect de justice.* »

La guerre interne de l'homme avec lui-même est un fait que chacun peut aisément constater ; il suffit pour cela de se regarder, de se contempler soi-même. Quel est l'homme en effet qui, dans la société actuelle, ne présente d'une manière évidente le spectacle de cette guerre interne ? Quel est celui chez lequel les entraînements du cœur, les désirs ne soient souvent aux prises avec ce qu'on nomme la raison, le sentiment du devoir ? Entre ces deux faces inaccordées de l'individu, c'est un choc incessant, un brisement continuel plein de dou-

leurs, de souffrances et de déplorables effets. Mais ce désaccord est-il donc absolu, nécessaire? Qui pourrait croire que le Créateur ait composé l'homme de deux éléments antipathiques, ennemis l'un de l'autre, destinés à se faire éternellement la guerre? Non, Dieu n'a pas ainsi forfait à sa sagesse et à sa bonté; il n'a pas donné à l'homme des sentiments et des passions contraires aux prescriptions de la raison dont il a en même temps pourvu notre intelligence; la guerre qui existe aujourd'hui dans l'homme entre son cœur et sa raison est un fait accidentel, résultat des fausses combinaisons sociales au sein desquelles il est placé, et qui contrarient le jeu harmonique de ses facultés et de ses besoins. Que le milieu social change de forme, qu'il s'approprie à la nature de l'homme, et l'on reconnaîtra bientôt que Dieu a fait cette nature UNE dans son essence, et que les éléments qui la composent sont destinés à l'accord, à l'harmonie.

Cette faculté, au reste, de mettre l'homme en guerre avec lui-même n'est pas particulière à la Civilisation. C'est un caractère commun à toutes les périodes de subversion; mais peut-être est-il vrai de dire qu'il est plus tranché, plus distinct en Civilisation qu'en aucune autre période.

La péjoration en correctifs, que nous avons également citée comme un des caractères les plus remarquables de la Civilisation, s'entend des résultats que cette société obtient de la plupart de ses essais de correction, et qui sont souvent pires que les abus qu'elle veut détruire, que les maux auxquels elle veut porter remède. Nous pourrions, si l'espace nous le permettait, en produire ici de nombreux exemples.

Ce ne sont là seulement que quelques-uns des carac-

tères permanents de la période civilisée. Ceux de nos lecteurs qui consulteront les ouvrages de Fourier en trouveront beaucoup d'autres encore dans l'analyse qu'il en a faite, et qui tous prouvent, de la manière la plus frappante, combien cette société, si mal connue et tant vantée, est antinomique, combien elle est contraire aux penchants qui entraînent l'homme vers ce qui est bien, ce qui est bon, combien elle est contraire à notre destinée vraie, naturelle.

Etudions maintenant les caractères qui appartiennent plus spécialement à certaines phases de la Civilisation, tels que les caractères du commerce, par exemple.

Fourier, qui, comme on sait, a passé une grande partie de sa vie dans le commerce, en connaissait parfaitement tous les ressorts, disons tous les vices; aussi a-t-il tracé dans ses ouvrages les tableaux les plus exacts et les plus fidèles de tous ces vices. C'est merveille de voir avec quelle sûreté il a pénétré dans ce dédale de mensonges et de fourberies, pour en décrire tous les odieux caractères. Nul ne l'a vu comme lui sous un jour aussi vrai et aussi complet. Tandis qu'éblouis par les fortunes colossales dont le commerce est la source, nos économistes élevaient aux nues ses vertus et ses prodiges, Fourier, avec son admirable sagacité d'analyste et sa franche impartialité, en signalait les plus monstrueux abus; il nous montrait toutes ces fortunes qui avaient fasciné les regards de l'économie politique, formées aux dépens des producteurs et des consommateurs que le commerce trompe et spolie de la manière la plus indigne; il nous faisait voir quel profond caractère d'anarchie présente la concurrence qui règne entre les commerçants, quels déplorables résultats en sont la suite; les fourberies sans nombre auxquelles elle entraîne, auxquelles elle

contraint, en faisant de la ruse et du mensonge la condition du succès, souvent même de l'existence du commerçant. Et en effet, telle est l'organisation actuelle du commerce que dans le plus grand nombre des cas c'est une nécessité absolue pour celui qui en vit de tromper ses chalands. La vérité, s'il voulait la pratiquer, serait infailliblement pour lui une cause de ruine; son voisin, plus habile, lui enlèverait ses pratiques, et l'obligerait ainsi à redevenir son rival en mensonges ou à renoncer au métier. Or, nous le demandons, une semblable nécessité n'est-elle pas une accusation formelle contre notre système commercial, ne signale-t-elle pas l'existence de quelque vice radical qu'il importe de corriger? On ne saurait le nier. C'est donc à tort qu'on en vante les perfections. Ses vices, ses défauts sont quelque chose de beaucoup plus réel, de beaucoup plus positif; il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir le tableau que Fourier a dressé des caractères que présente ce système dans l'ordre civilisé.

Ces caractères sont distingués dans *le Nouveau Monde industriel* en caractères de genre et en caractères d'espèce. Parmi les caractères de genre nous trouvons l'*agiotage*, l'*accaparement*, la *banqueroute*, l'*usure*, le *parasitisme*, l'*insolidarité*, l'*estimation arbitraire*, etc. Sans doute de pareils caractères sont des vices trop évidents pour qu'on puisse se refuser à reconnaître que l'organisation commerciale qui les présente est essentiellement mal entendue et qu'elle demande à être réformée. D'où vient donc l'engoûment des économistes pour le système actuel du commerce? Ne faut-il pas en vérité, pour l'expliquer, croire à une bien profonde préoccupation de leur part?

Chaque caractère de genre peut, comme on le conçoit,

offrir un plus ou moins grand nombre d'espèces et de variétés ; ce serait une analyse à faire. Fourier s'est borné à celle de la banqueroute, qu'il partage en trois ordres, neuf genres et trente-six espèces. On peut en voir le tableau dans ses ouvrages. Les détails dans lesquels il est entré sur certaines espèces prouvent tout à la fois son admirable talent d'observation et la connaissance profonde qu'il avait de la matière.

Tous ces vices du commerce forment une division particulière des caractères de la Civilisation. Fourier, qui distingue cette division de celle des successifs et des permanents, en signale d'autres encore qui ne sont pas moins curieuses à étudier que les précédentes ; telles sont, par exemple, les catégories qu'il a établies sous les dénominations spéciales de caractères de *fanal* ou récurrents, et de caractères d'écart ou rétrogrades ; ceux-ci, parce qu'ils sont autant de faits de rétrogradation ou de dégénération sociale ; ceux-là, parce qu'ils peuvent servir d'indication, de boussole dans la recherche des conditions organiques d'une société meilleure, plus convenablement appropriée à nos besoins.

Ici un mot de théorie. Nos passions, avons-nous dit, dans le début de ce travail, sont des forces incompressibles. Lorsqu'elles sont arrêtées dans leurs tendances directes, naturelles, elles se font jour sur d'autres points, elles prennent leur essor dans d'autres directions. C'est ce que Fourrier appelle faux essors ou récurrences passionnelles. La Civilisation nous en offre de nombreux exemples, et cela se conçoit sans peine, puisque la Civilisation est un milieu social contraire à l'action libre et régulière des passions. Les récurrences passionnelles sont de différentes sortes. On conçoit qu'elles peuvent varier à l'infini, suivant les passions auxquelles elles se rappor-

tent et suivant aussi les circonstances dans lesquelles celles-ci agissent. Leur étude méthodique serait d'un haut intérêt, d'autant que dans nombre de cas elles nous montrent en images renversées les effets harmoniques de nos passions, et qu'ainsi elles peuvent en quelque sorte nous servir d'indications révélatrices de nos destinées vraies. C'est aussi la raison pour laquelle, comme nous avons dit, Fourier en a formé une classe à part, sous le titre de caractères de *fanal*.

Le Nouveau Monde industriel contient plusieurs exemples de récurrences passionnelles fort curieux à connaître. Citons-en quelques-uns :

Le jeu. « Le jeu, dit Fourier, est un aliment factice qu'on donne à la manie d'intrigue dont l'homme est possédé par aiguillon de la dixième passion dite Cabaliste ; les esprits vides, comme les paysans, aiment beaucoup le jeu ; il développe en eux la passion Cabaliste, qui n'a guère d'aliment sous le chaume ; il plaît de même aux têtes ardentes, faute d'activité suffisante en intrigue ; il convient à une compagnie d'étiquette, parce que la vérité en est bannie par la convenance ; la passion ne peut pas s'y montrer, tout y est glacial ; il faut créer à cette assemblée une intrigue artificielle par le moyen des cartes. Mais on ne proposera pas les cartes à des gens qui ont une véritable intrigue en action ; un conciliabule d'agioteurs qui machinent un coup de filet, une rafle pour la bourse du lendemain, des amants qui se réunissent en orgie galante pendant les instants où les pères sont absents ; des conspirateurs qui se concertent pour frapper un grand coup, regarderaient en pitié la proposition de jouer aux cartes. Là où est l'intrigue réelle il n'est pas besoin d'intrigue factice comme celle du jeu, des romans, de la comédie, etc. Aussi les Harmoniens

n'auront-ils emploi des cartes que pour les malades et les infirmes, hors d'état de prendre une part active aux intrigues industrielles, qui préoccuperont tellement qu'aucun être en santé ne voudra jouer. Il n'aura déjà pas assez de la journée pour subvenir aux intrigues réelles qui seront au nombre d'une trentaine chaque jour, à n'en supposer que deux par chaque séance industrielle ou autre.

Le bon ton. » Le bon ton est un effet de la passion *Unitéisme* qui se répercute faute d'essor. Le bon ton en Civilisation n'entraîne qu'à l'oisiveté, au train de vie des gens dits comme il faut, qui sont oisifs. Il y a pourtant dans le bon ton un très-beau côté, qui est l'unité passionnée en mœurs et usages. C'est un brillant effet du bon ton que de déterminer toute la belle compagnie d'Europe à adopter des langages unitaires, comme le français pour la conversation, et l'italien pour la musique. Sous ce rapport le bon ton est *image renversée* de l'Harmonie sociétaire, où les mœurs ne règneront que par le consentement unanime, sans intervention de morale ni de lois, encore moins de châtiments. Mais le bon ton chez les Harmoniens entraînera au travail productif, il dirigera à ce but toutes les classes, toutes les passions. Chez nous, au contraire, il n'excite qu'à l'indolence et aux mœurs dangereuses; il est donc image *renversée* et non pas image directe de l'*Unitéisme*, qui conduirait à l'industrie.

» Il en est de même de la passion Cabaliste, citée plus haut; ses intrigues ne tourneront en Harmonie qu'à l'avantage de l'industrie; chez nous elles ne produisent que le mal en tout sens, par le jeu et autres désordres qui sont images des cabales industrielles de l'Harmonie, mais images *renversées* produisant le mal.

» Il existe une grande différence de propriété entre les deux répercussions que je viens de citer. Le *bon ton* produit des effets brillants, et souvent très-utiles, dont le seul tort est de ne pas entraîner à l'industrie ; le jeu produit des effets odieux, la ruine des familles, le crime, le suicide. Il faut donc distinguer dans les passions répercutées ou récurrentes deux genres très-opposés, l'harmonique et le subversif. Celles qui conduisent aux accords, comme le *bon ton*, sont du genre précieux que je nomme *harmonique*, ou récurrence directe vers le but ; celles qui conduisent aux discordes et aux crimes sont du genre malfaisant, que je nomme *subversif* ou récurrence inverse vers le but. »

Nous pouvons citer encore au nombre des exemples remarquables de récurrences passionnelles signalées par Fourier la récurrence ambitieuse des partis politiques. L'ambition dans l'ordre sociétaire trouvera la satisfaction la plus complète, la plus entière dans la hiérarchie des fonctions industrielles qui offriront à tous les individus, suivant leurs penchants, leurs aptitudes, leurs goûts des rangs, des grades, des honneurs et de la fortune beaucoup plus que ne peut leur en offrir aujourd'hui aucune fonction administrative ou politique. Tout étant hiérarchie en Harmonie, les fonctions sont en nombre infini ; il y a partout devant l'homme, dans quelque direction qu'il se tourne, des grades à atteindre, des titres à conquérir, des richesses à acquérir. Or, dans de telles conditions, son ambition devra naturellement le porter vers les ordres de choses auxquels il est intellectuellement et physiquement le plus propre, c'est-à-dire qu'elle l'entraînera au travail productif, attendu que les facultés inhérentes à l'homme sont toutes relatives au travail productif. L'ambition sera donc là en action con-

cordante avec le but pour lequel l'homme a été placé sur cette terre, avec la destinée vraie, l'industrie, le travail, et cela précisément parce qu'elle jouira de toute sa liberté, de tout son essor, qu'elle aura mille voies ouvertes devant elle. Mais aujourd'hui que pareille faveur ne lui est pas accordée, aujourd'hui qu'elle est arrêtée, empêchée sur tous les points vers lesquels elle tend à se porter, que presque tous les chemins lui sont fermés, surtout dans la sphère de l'industrie, aujourd'hui que la politique est pour ainsi dire la seule direction dans laquelle elle puisse trouver satisfaction, tous ses efforts se font dans ce sens, et c'est là qu'elle vient éclater et se briser en récurrence les plus subversives.

L'ordre politique en effet est, dans la société actuelle, le seul système de faits régulièrement hiérarchisés; seul il présente les conditions d'essor de l'ambition. Il n'est donc pas étonnant que cette passion dirige plus particulièrement vers ce point l'activité dont elle est animée. Mais comme la politique n'est point un système assez large pour absorber toutes les ambitions et les satisfaire, elle devient forcément un champ de luttes et de combats. De là les partis politiques se disputant le pouvoir, les partis conspirateurs, ligués contre ceux qui gouvernent, phénomène constant dans tous les Etats quelle que soit du reste la forme gouvernementale, qui se montre dans les monarchies constitutionnelles, dans les républiques, comme dans les oligarchies et les gouvernements absolus. Fourier appelle ce caractère de Civilisation le *janissariat politique*, du nom des janissaires qui dans l'Empire ottoman étaient un corps continuellement en conspiration flagrante contre le chef de l'empire ou les ministres. C'est une énergique expression de l'idée que présente cette récurrence particulière de l'ambition.

Nous trouvons encore dans le tableau des récurrences subversives donné par Fourier, *les bacchanales joyeuses, les excès périodiques du peuple, la mendicité spéculative, la polygamie secrète, la prostitution publique ou secrète, les loteries, les luttes sans cause, gavots et dévorants,* etc., etc. On voit par là quelle étendue peut avoir cette étude que Fourier n'a fait, pour ainsi dire, qu'indiquer. — Mais quelque réduite que soit son ébauche, elle suffit pour faire comprendre combien l'étude de la société actuelle, faite à ce point de vue, aurait un autre caractère de vérité et de profondeur que tous les tableaux de mœurs ou de coutumes que nous devons à la littérature moderne.

Les caractères d'*écart* ou de dégénération sont ceux, avons-nous dit, qui signalent particulièrement la décadence de la période civilisée. Les uns sont des mouvements rétrogrades vers le passé; tel est par exemple l'esprit de féodalité nobiliaire qui anime certaine classe de la société, et qui est un des caractères de la première phase de civilisation. Nous en dirons autant du libéralisme dont les idées sur la liberté et sur le système des garanties politiques appartiennent évidemment à une époque passée. Les autres caractères d'écart sont autant de phénomènes de décomposition sociale. Fourier en énumère un grand nombre; on peut en lire la liste explicative au chapitre XLVIII du Nouveau Monde industriel.

Boussole en étude des passions; le ralliement aux vues de Dieu.

Nous prions le lecteur de donner toute son attention à ce chapitre que nous empruntons tout entier au livre du *Nouveau Monde industriel.* Il résume et condense de la façon la plus admirable et la plus propre à saisir la raison, toutes les considérations qui servent de preuves à la vérité du principe de l'ATTRACTION PASSIONNELLE, appliqué à la révélation de la destinée sociale de l'homme. Il nous semble difficile qu'après la lecture de ce chapitre, un esprit tant soit peu synthétique ne reste pas convaincu que l'Attraction est la force universelle dont Dieu se sert pour mouvoir le monde et le conduire à l'accomplissement des destinées harmoniques que sa bonté et sa sagesse lui a faite; qu'ainsi c'est elle encore qu'il faut voir et étudier dans les passions qu'il nous a données. L'Attraction aux mains de Dieu a mille objets divers. Telle qu'il l'a mise au cœur de l'homme, l'une de ses plus belles créatures, elle se distingue surtout par l'élévation de ses objets. On a vu en effet par les études qui précèdent que si l'homme est attiré par sa nature vers les choses qui peuvent satisfaire ses appétits corporels, il est également attiré, et avec une force non moins grande, vers la réalisation des combinaisons sociales les plus favorables à la pratique de la *justice* et de la *vérité,* au règne de l'*ordre* et de l'UNITÉ. Or ce sont là de nobles Attractions : il ne faut donc pas repousser l'Attraction du domaine des faits moraux parce que les

physiciens n'ont su en faire jusqu'à ce jour qu'une force aveugle. Mais laissons parler Fourier, laissons-le dire toutes les raisons puissantes qui prouvent l'universalité de l'Attraction et l'application que Dieu en a faite aux choses du monde moral dans les voies duquel elle a mission de nous guider et de nous conduire.

« L'un des piéges auxquels on a pris la multitude en tous les temps a été de lui persuader que les vues de Dieu étaient impénétrables, que l'homme ne devait pas même chercher à connaître Dieu. Le bon sens exige tout le contraire; il veut que notre première étude soit celle de Dieu, la plus facile de toutes.

» En partant du principe que toute lumière doit venir de Dieu, et que la raison ne peut entrer dans les voies de lumière qu'en se ralliant à l'esprit du Créateur, il reste à déterminer les caractères essentiels de Dieu, ses attributions, ses vues et ses méthodes sur l'Harmonie de l'univers dont certaines règles déjà connues peuvent nous acheminer aux inconnues.

» Il faut, dans cette étude, procéder par degrés, analyser d'abord un très-petit nombre des caractères de Dieu, en s'attachant aux plus évidents, tels que les suivants :

» 1° Direction intégrale du mouvement;

» 2° Economie de ressorts;

» 3° Justice distributive;

» 4° Universalité de providence;

» 5° Unité de système.

» 1° *Direction intégrale du mouvement.* Si Dieu est le supérieur en direction du mouvement, s'il est seul maître de l'univers, seul créateur et distributeur, c'est à lui de diriger toutes les parties de l'univers, entre autres la plus noble, celle des relations sociales. En con-

séquence, la législation des sociétés humaines doit être l'ouvrage de Dieu et non des hommes; et pour diriger au bien nos sociétés, il faut chercher le code social que Dieu a dû composer pour elles.

» Grand sujet de querelle avec la philosophie! Il s'ensuivrait que ce n'est pas elle qui doit faire les lois, et qu'on doit chercher un code social composé par Dieu. Dans ce cas Dieu se trouverait au premier rang et la raison humaine au deuxième. Ce n'est pas ainsi que la philosophie établit les rangs; elle veut que Dieu soit au deuxième, et la raison humaine au premier; en conséquence elle exclut Dieu de la prérogative de législation pour la transmettre aux philosophes, à Diogène et Mirabeau.

» 2° *Economie de ressorts.* Si le mécanisme des sociétés était réglé par Dieu, on y verrait briller l'économie de ressorts que nous lui attribuons, en le nommant SUPRÊME ÉCONOME. Or l'économie exige qu'il opère sur les plus grandes réunions sociétaires, et non pas sur la plus petite que nous nommons *famille, ménage conjugal.* Elle exige surtout que Dieu choisisse pour moteur, l'Attraction passionnelle, dont l'emploi lui garantit douze économies que l'on ne trouvera pas dans le régime de contrainte; ce sont :

» 1° Boussole de révélation permanente, car l'Attraction nous stimule en tout temps et en tous lieux, par des impulsions aussi fixes que celles de la raison sont variables;

» 2° Facultés d'interprétation et d'impulsion combinées, ressort apte à révéler et stimuler à la fois;

» 3° Concert affectueux du Créateur avec la créature, ou conciliation du libre arbitre de l'homme obéissant par plaisir, avec l'autorité de Dieu commandant le plaisir;

» 4° Combinaison du bénéfice et du charme par entremise de l'Attraction dans les travaux productifs;

» 5° Epargne des voies coërcitives, de gibets, sbires, tribunaux et moralistes, qui deviendront inutiles quand l'Attraction conduira au travail, source du bon ordre;

» 6° Elévation de l'homme au bonheur des espèces libres qui vivent dans l'insouciance, ne travaillant que par plaisir, et jouissant parfois d'une grande abondance, où notre peuple, malgré ses fatigues, ne parvient jamais;

» 7° Garantie d'un *minimum* refusé aux animaux libres, et dont on aura le gage dans les immenses produits du régime sociétaire étayé de l'équilibre de population;

» 8° Bonheur assuré à l'homme dans le cas où la sagesse de Dieu serait moindre que la nôtre, car ses lois exécutées par attraction nous assureraient une vie heureuse, au lieu de la contrainte que nous imposent les constitutions des philosophes;

» 9° Intégralité de providence par révélation des voies de bonheur social;

» 10° Garantie de libre arbitre à Dieu; faculté à lui de régir l'univers, y compris le genre humain, par l'Attraction, seul ressort digne de sa sagesse et de sa générosité;

» 11° Récompenses des globes dociles par le charme du régime attrayant, et punition des globes rebelles par l'aiguillon de l'Attraction toujours persistant;

» 12° Ralliement de la raison avec la nature, ou garantie d'avénement à la richesse, vœu de la nature, par la pratique de la justice et de la vérité, vœu de la raison.

» Y. Unité interne, fin de la guerre interne qui met dans chacun la passion ou attraction aux prises avec la sagesse et les lois, sans moyen de conciliation.

» Y. Unité externe ou avénement au bien sous la direction du ressort d'Attraction, le seul employé par Dieu dans les Harmonies visibles de l'univers.

» Il suffit de ces belles propriétés de l'Attraction pour prouver qu'un Dieu économe de ressorts n'a pas pu opter pour la contrainte, voie adoptée par les législateurs Civilisés et Barbares; et que c'est dans l'étude de l'Attraction qu'il faut chercher le code social et industriel de Dieu.

» 3° *Justice distributive.* On n'en voit pas l'ombre dans la législation civilisée, qui accroît la misère des peuples en raison de leur industrie. Le premier signe de justice devrait être de garantir au peuple un *minimum* croissant en raison du progrès social. — Nous voyons l'effet contraire dans l'influence de l'esprit mercantile qui tend à couvrir la zone torride d'esclaves noirs arrachés à leur pays, et couvrir la zône tempérée d'esclaves blancs, par les bagnes industriels, coutumes écloses en Angleterre, et que la cupidité mercantile naturaliserait peu à peu en tout pays. Du reste peut-on voir quelque justice dans un état de choses où le progrès de l'industrie ne garantit pas même au pauvre la faculté d'obtenir du travail?

» 4° *Universalité de providence.* Elle doit s'étendre à toutes les nations, aux Sauvages comme aux Civilisés. Tout régime industriel refusé par les Sauvages, hommes vraiment libres, est opposé aux vues de Dieu; l'industrie que nous leur proposons, le morcellement agricole et domestique, n'est pas vœu de sa providence, puisque ce régime ne satisfait point les impulsions que la Providence donne aux hommes les plus rapprochés de la nature. Il en est de même de tout ordre qui repose sur la violence; toute classe violentée directement comme

les esclaves, ou indirectement comme les salariés, est privée de l'appui de la Providence, qui ne s'est réservée sur ce globe d'autre agent que l'Attraction ; dès lors l'état Civilisé et Barbare qui ne repose que sur la violence, est opposé aux vues de Dieu, et il doit exister un autre régime applicable à toutes les castes et à tous les peuples, s'il est vrai que la Providence soit universelle.

» *Unité de système.* Elle implique l'emploi de l'Attraction qui est l'agent commun de Dieu, le ressort des harmonies sociales de l'univers, depuis celles des astres jusqu'à celles des insectes ; c'est donc dans l'Attraction qu'on doit chercher le code social divin.

» Il conviendrait d'ajouter ici un aperçu des absurdités sans nombre où serait tombé Dieu, s'il eût négligé de faire un code social pour les relations industrielles de l'homme. J'en ait dit assez pour prouver que la voie des bonnes études était le ralliement à Dieu, la précaution de se guider sur les vues et les caractères que l'opinion universelle attribue à Dieu.

» L'on a pu voir, par ce chapitre, que la connaissance de Dieu et de ses opérations, qu'on nous dépeint comme des mystères impénétrables, est au contraire la plus aisée, la plus élémentaire des sciences ; et l'on peut dire la science des enfants, puisqu'elle n'exige que la dose de bon sens facile à trouver chez les enfants de dix ans, mais introuvable chez des pères tous égarés, déssorientés par la philosophie, et qui, pour rentrer dans les voies du sens commun, auraient besoin, dit fort bien Condillac, *de refaire leur entendement et oublier tout ce qu'ils ont appris des sciences philosophiques.* »

FIN.

TABLE.

SECTION QUATRIÈME.

SECTION CINQUIÈME.

SECTION SIXIÈME.

FIN DE LA TABLE.

